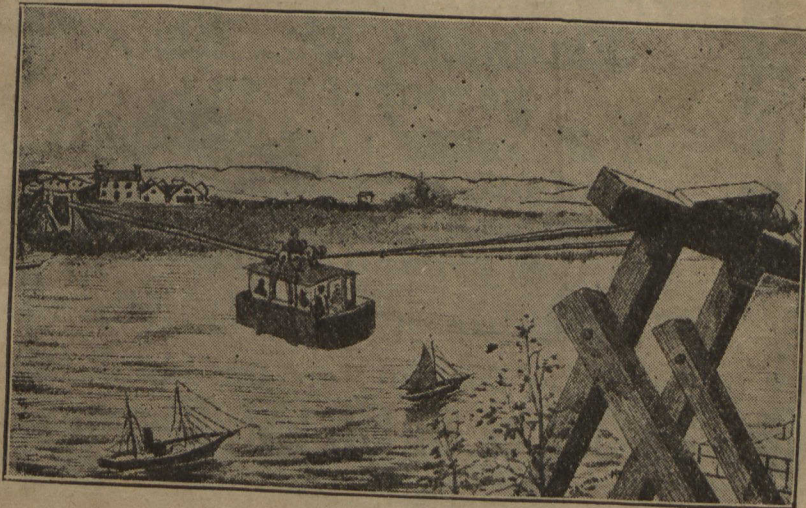


La Revue Populaire

Magazine Littéraire
Illustré Mensuel

10ème Année, No 7 JUILLET 1917

PRIX
10 CENTS



Le Funiculaire Aérien. (Voir intérieur).



La Jambe
Artificielle
de CONRAD **MARTIN**

donne une marche souple,
facile, légère, confort par-
fait, solidité garantie :-: :-:

Nous avons la réputation, établie depuis près de 60
ans, de faire ce qu'il y a de mieux en

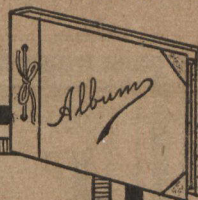


*Bandages Herniaires,
Appareils Orthopédiques, Bas
Elastiques, Etc., Etc.,*
DE TOUT LE PAYS

NOS APPAREILS SONT FABRIQUES
PAR DES EXPERTS SOUS LA
SURVEILLANCE PERSONNELLE DE
M. CONRAD MARTIN

☞ CONSULTATIONS GRATUITES ☞

Fabrique Canadienne de Bandages
36-38 rue GRAIG Est, Montreal



La Plus Importante Librairie et Papeterie Française au Canada

(FONDÉE EN 1885)

ARTICLES RELIGIEUX, artistiques et pratiques. ENCADREMENT.

LIVRES RELIGIEUX. Musique et chant grégorien. RELIURE.

ARTICLES DE CLASSE. Dessin. Globes. Cartes murales. MUSEES.

LIVRES DE CLASSE : français, anglais, latins, grecs. SAYNETTES ET DRAMES.

ARTICLES DE FANTAISIE. Maroquinerie. Décorations. Statuettes. Cartes postales. Albums, Jeux, Jouets.

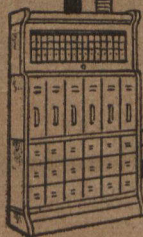
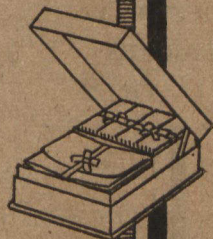
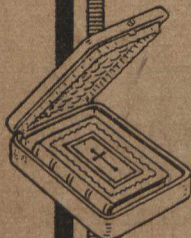
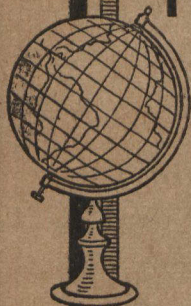
LIVRES CANADIENS ET FRANÇAIS: Littérature, Histoire, Romans, Economie sociale, Théâtre, Sciences, Arts, Métiers, Manuels, Guides.

ARTICLES DE BUREAU. Meubles. Livres perpétuels. IMPRESSIONS.

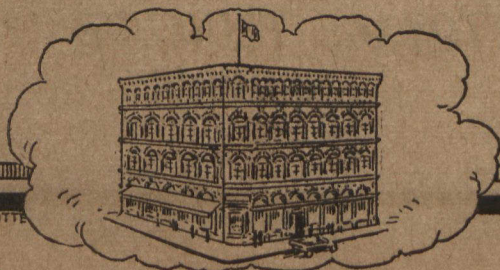
TAPISSERIES. Papiers peints, reliefs et vitraux. Rideaux à ressorts. Moulures.

Librairie **GRANGER FRERES**, Limitée

PLACE D'ARMES ET RUE NOTRE-DAME O.
MONTRÉAL.



ED. J. MASSICOTTE



LA DUREE DU LINGE

Nous employons absolument
tous les meilleurs moyens pour
faire du bon ouvrage et pour
donner à tous nos clients un
service parfait. Voilà pourquoi
les gens difficiles font faire leur
blanchissage à la

**UPTOWN
7640**

LIVRAISON
DANS
TOUTES LES
PARTIES
DE LA VILLE

TOILET LAUNDRY

CO. LTD.

Recommandée par "The Montreal
Housewife's League".

**NETTOYAGE TEINTURE "VALET
SERVICE"**



UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".


Ces améliorations sont, naturellement dispendieuses surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre car le prix des matières premières est très augmenté depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle et les encouragements qui nous sont venus d'un peu partout nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.



SOMMAIRE DU NUMERO DE JUILLET 1917

	Pages		Pages
En garde	7	Le Tricolore	139
Le funiculaire aérien	8	Un tarpon géant	139
Pages véocues devant Verdun	9	Le livre de ménage de Napoléon Ier	140
Les grands projets	13	MOSAIQUE : Un poisson omnivore	141
Ruses d'animaux	13	Coutumes arabes	141
Duel au clair de lune	14	Pastilles de tomates	141
Défense de s'embrasser	14	La plus grande montre du monde... ..	142
TRAVAUX D'AMATEURS :		Une femme courageuse	142
Buffet de cuisine	15	Un ancien ciseau	142
Corde comme tire-bouchon	17	Le mot calicot	143
Pour chasser l'odeur de peinture	17	L'isolement des contagieux	143
Cuirs des chaises et fauteuils	17	Souliers anti-électriques	143
Plus d'odeurs de cuisine	17	L'arbre fournisseur d'eau	144
Réparation d'objets en plâtre	17	Une rivière de boue	144
Nettoyage de l'acier	18	Les gants	144
Crochet de sûreté	18	Forêts de stalagmites	145
Vieilles superstitions	18	La ventilation des vaisseaux de guerre... ..	146
L'empreinte digitale révélatrice	19	ECHOS DU CONCERT EUROPEEN :	
Le pays des pierres précieuses	24	Le coût de la destruction	148
LE LANGAGE DES FLEURS :		Les tranchées	148
Mois de Juillet	25	Les Dardanelles	150
A la baïonnette	28	Une précaution	150
MAGIE EN FAMILLE :		Pilules enivrantes	150
L'Escamotage	29	Son papier à lettre	150
Petit tour de société	30	Fusils de guerre	150
Comment lier solidement un homme	31	L'insigne des blessés	152
Sauvé par son cheval	32	La charrue à tranchées	152
Un nid très curieux	32	La main de fer	152
Le mort malgré lui	33	Service rapide	152
A qui appartiendra le Spitzberg?	33	Les gazs asphyxiants	152
Une danse utile	34	Le Croix-Rouge	154
Un danger pour les plongeurs	34	La Tempérance	154
ROMAN :		Une source couveuse	154
LE MYSTERE PLANE		Curieux effets de la chaleur	156
par Montignac	35	Comment les abeilles embaument	157
		Les lacs noirs	158
		Un arbre extraordinaire	158
		Le taureau tueur de boches	160
		Le plus petit pays du monde	161

La Revue Populaire

Vol. 10, No 7

Montréal, Juillet 1917

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:
Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts
Montréal et Etranger:
Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

**Paraît tous
les mois**

POIRIER, BESSETTE et CIE,
Editeurs-Propriétaires,
131, rue Cadieux, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de cha-
que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne ga-
rantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

EN GARDE !



AVEC le retour de la saison chaude—ou plutôt de celle qui est censée devoir l'être—vient également le retour de ces bestioles bourdonnantes que l'on appelle des mouches.

Il y a longtemps déjà que l'on a eu l'idée très louable de leur déclarer la guerre mais il semble que cette guerre, trop peu active, ne donne pas les résultats qu'on était en droit d'espérer.

Pourtant, c'est un adversaire qui ne doit pas être impossible à vaincre! Il n'a ni mitrailleuses, ni gros canons pour se défendre et il semble plutôt ridicule que dans le combat de l'homme contre la mouche ce soit l'homme le continuel vaincu!

On fabrique, pour les capturer, d'ingénieux pièges dont quelques-uns, construits avec la précision de mécanismes d'horlogerie, attrapent surtout la poussière... On emploie des milliers de feuilles de papier tue-mouche qui paraissent avoir surtout des qualités nutritives... On suspend un peu partout chez soi de longs rubans à la glu dont l'effet décoratif est plutôt douteux, bref on met en oeuvre une quantité de moyens divers dont aucun ne paraît encore avoir donné un résultat définitif.

Pourquoi?

Peut-être tout simplement parce que l'on commence par la fin, parce que l'on complique volontairement un problème très simple, parce qu'enfin on se borne continuellement à vouloir guérir un mal alors qu'il serait beaucoup plus facile et surtout efficace de le prévenir.

Les mouches ne se repeuplent que grâce à la saleté; leur berceau, c'est la caisse aux détritibus non recouverts, ce sont les coins empuantis où traînent d'innombrables débris, ce sont les mille choses que l'on jette sans précaution ou plutôt avec intention dans un endroit où *cela ne se verra pas...*

Ce sont aussi les placards mal tenus, les logements mal aérés, les cours jamais lavés, la vaisselle qui traîne...

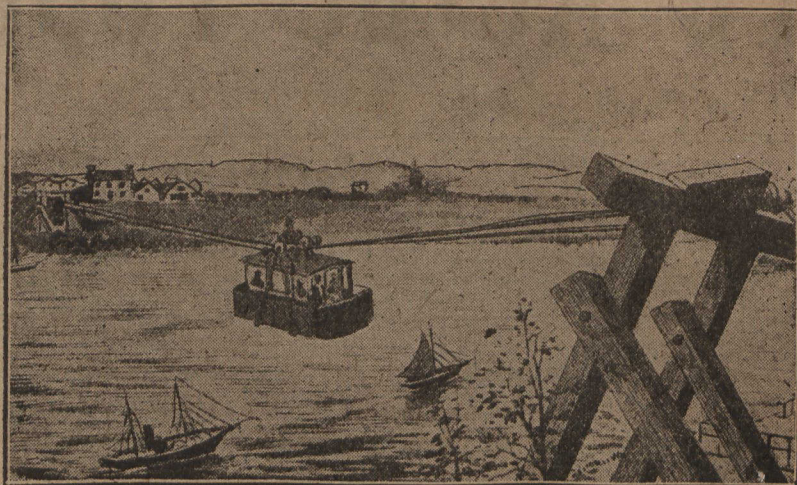
Qu'il y ait davantage de propreté et la chasse aux mouches deviendra plus facile. Il y aura moins d'épidémies dans les villes populeuses et moins de petits corbillards pendant les jours d'été.

Hâtons-nous de le dire, la majorité de la population citadine est propre, très propre même, mais il y a des quartiers infects peuplés pas des gens insoucieux de l'hygiène et qui sont de véritables foyers de pestilence.

Le balai administratif ne devrait-il pas passer vigoureusement par là?

ROGER FRANCOEUR.

Le Funicu- laire Aerien



Vous avez vu, peut-être, dans certaines exploitations minières, des chariots accrochés par une poulie à des fils métalliques tendus à travers l'espace. Ce système est fort usité pour faire franchir aux bennes de larges excavations. Le fil métallique est double, ce qui établit un va-et-vient dans chaque direction opposée, le chariot plein qui descend faisant remonter au moyen d'un câble un chariot vide.

Cette idée fort simple a séduit les Américains et ils ont aussitôt compris qu'on pourrait en trouver une application dans un système de funiculaire destiné au transport des voyageurs.

C'est à Knoxville, cité riveraine du large fleuve Tennessee, que ce principe a, pour la première fois, été réalisé d'une façon très hardie. Les câbles aériens, qui suspendent au-dessus du vide un wagon, partent d'une rive très élevée du fleuve pour aboutir à l'autre bord qui est assez près du niveau des eaux.

Par mesure de sécurité, on a renoncé au mouvement d'échange de deux véhicules partant à la fois de chaque rive opposée. Le véhicule est unique, muni de freins d'une puissance considérable, et mû par un câble à traction électrique. Ainsi, il promène à plus de 80 verges au-dessus du vide, huit passagers à la fois, non compris le conducteur.

Ce système fonctionne depuis quelques années déjà. Vous n'apprendrez pas sans étonnement que deux accidents survenus par suite de la rupture du câble ont précipité les voyageurs à l'eau. Malgré les morts et les blessés, les Américains n'ont pas renoncé à prendre le funiculaire "parce qu'il est rapide et pratique".

Ils ont raison. On ne meurt qu'une fois.

PAGES VECUES DEVANT VERDUN

COMMENT FUT RAVITAILLÉE UNE BATTERIE SOUS LES OBUS

DEPUIS notre départ de Souain, ce qui remonte à octobre, nous étions dans les environs de Verdun. Faisant depuis quelque temps partie de l'échelon qui conduit les obus aux pièces, je restai à Verdun, pendant que les pièces allaient d'abord prendre des positions provisoires puis, finalement, s'établissaient à deux cents mètres du village de B...

Le 19, à 9 heures du soir, on vint brusquement nous avertir de ravitailler immédiatement les pièces, pendant que l'autre fraction se préparait à partir à 4 heures du matin occuper l'emplacement indiqué pour le ravitaillement permanent; j'étais de cette dernière, l'heure fixée fut retardée et ce n'est qu'à six heures du matin que nous partîmes. Nous arrivons à B..., sans méfiance, sans même nous douter de l'attaque; à V.. également; mais passé ce patelin, le bombardement allemand commence. Jusqu'ici, les obus tombent loin de nous, et nous voilà arrivés à l'endroit indiqué, abrités dans le ravin formé par la route de B... à B... et celle allant à L...

Malheureusement, il n'en fut pas ainsi longtemps. Peu à peu, les obus se rapprochent, il en tombe à 100 mètres, à 50 mè-

tres, à droite, à gauche, et des fusants au-dessus de nous; nous sommes aspergés de terre et de débris de toutes sortes, sans toutefois avoir de dégâts. L'après-midi se passe sous une véritable pluie d'obus, nous pensons donc à nous creuser, la nuit, dans la terre, des trous qui nous abriteront un peu des éclats; un homme par voiture reste près des chevaux, les autres vont essayer de dormir sous cette mitraille, sous des arbres peu sûrs.

En compagnie d'un camarade, je place au-dessus de cette tranchée quelques branches solides pour éviter d'être écrabouillé par un gros éclat; ma foi, si l'obus arrive, tant pis, tandis qu'un éclat perdrait de sa force. Je sommeille comme je peux et mon copain aussi; l'idée nous vient de changer de place; puis, réflexion faite, on prend son parti; si nous devons

y passer, on y passera aussi bien ailleurs et c'est avec un ensemble parfait que nous disons à deux: "Recouchons-nous."

Quelques instants après, un obus tombé trop près nous réveille; puis les copains crient notre nom; un obus est tombé sur une voiture et a tué deux chevaux; les autres, effrayés, se sauvent; il faut aller les chercher. Tant bien que mal, on y ar-



rive; malheureusement, un autre projectile tombe, blessé trois camarades, tue quatre chevaux, dont le mien que je tenais par la bride. L'adjutant décide alors d'aller se mettre dans un endroit en apparence plus sûr. La neige tombe et il fait un froid de loup.

Le nouvel emplacement, non loin du premier, est un peu épargné pour le moment. Il est quatre heures du matin, l'adjutant me commande de dégarnir de son harnachement mon cheval tué. J'y vais, malgré les obus qui tombent dru. Pendant cette opération pénible, car remuer un cheval mort n'est pas facile, j'ai bien fait le plat-ventre cinquante fois, m'abritant derrière le cadavre de la bête. Ce que nous redoutions arrive: les obus tombent maintenant où nous nous trouvons par quatre et six à la fois.

Comment décrire ce spectacle? C'est un pâté de chevaux. Tout ce qui est autour est éclaboussé de sang et des débris de ces pauvres bêtes; les unes, couchées, agitent violemment et désespérément leurs pattes, les autres se sauvent, avec un membre à moitié arraché, ou bien la tête sectionnée aux naseaux. C'est un amoncellement de chevaux, de sang, de tripes et de boyaux.

La première rafale passée, on met de l'ordre; malheureusement, plusieurs copains y sont restés. Sur la route conduisant à B..., la mitraille fait rage aussi: partout des cadavres d'hommes et de chevaux et, à chaque dégringolade de projectiles énormes, les ravins sont noirs de fumée; plusieurs fois nous devons mettre nos masques, car nous sommes gratifiés de gaz lacrymogènes.

Pendant ce temps, une cruelle tragédie se passe aux pièces; la plupart des servants sont hors de combat, il n'en reste plus que cinq valides ayant ordre de tenir jusqu'au bout. Je ne vous citerai pas les

moments tragiques passés par certains, mais cette journée, pour eux comme pour nous, fut infernale et je croyais bien ne jamais en sortir.

Le 22, donc, la même journée, à 4 heures du soir, l'ordre nous vint de nous replier par L..., dans la direction de B..., dans un ravin dont j'ignore le nom. Sous les obus, il faut mettre de l'ordre de nouveau pour pouvoir, malgré les chevaux tués, emporter le matériel; on y réussit, mais quelle cavalcade sanglante pendant que les Allemands nous poursuivent de leurs shrapnells. Les Allemands gagnent du terrain, mais nos pièces tiennent toujours. Seul, l'échelon s'est replié pour se réorganiser un peu... N'ayant plus de chevaux, j'ai suivi à pied, en frappant une malheureuse bête blessée qui ne pouvait pas suivre, et qui devait marcher coûte que coûte; les autres, trop atteintes, furent achevées à coups de revolver.

Nous voici donc installés dans ce ravin, à la tombée de la nuit. Je prends les chevaux d'un camarade blessé, mais tout le monde ignore ce que l'on va faire. Dans le manteau et la couverture, je me couche à terre comme tout le monde, terrassé de fatigue. Vais-je pouvoir dormir? Le froid et la neige n'occupent même pas notre pensée. Ici, les obus ne tombent pas, sauf sur la route, où des voitures sont culbutées et des chevaux tués; mais ces projectiles étaient destinés à B...

UNE MISSION PÉRILLEUSE

Notre sommeil ne devait pas durer. Au bout d'un temps que je ne puis évaluer, on nous réveille. Des hommes sont désignés pour conduire les chevaux blessés aux casernes de Verdun; les autres reçoivent l'ordre de monter à cheval. Je dois prendre les chevaux d'un camarade blessé.

Pendant ce temps, la batterie tire toujours; le bruit court que les Boches en approchent et qu'il faut, coûte que coûte, aller chercher les pièces. Il n'y avait pas de quoi sourire; pourtant, nous ne pouvions pas laisser là nos quelques camarades qui, déjà, avaient détruit tous leurs papiers personnels. La route pour les rejoindre était directe en passant par L..., on évitait du chemin inutile. Et puis, si cet itinéraire était bombardé terriblement, il l'était beaucoup moins qu'un autre tout de même. Ces circonstances et l'obligation de passer sous les obus font choisir l'endroit où il tombe le moins. Pour comble de malheur, le brigadier qui nous conduisait ne connaissait pas ce raccourci, et dans la nuit, éclairé seulement par les coups de canon, il eût été fou de s'aventurer à la légère. Arrivé à L... halte!!!

On se consulte et l'on décide de passer par le chemin le plus sûr. Nous descendons donc dans le ravin que nous occupions le matin; il était obstrué de cadavres de chevaux. Juste à cet endroit est le carrefour de la route de B... à B...; le passage était des plus dangereux, il fut franchi sans encombre, mais... au galop.

La grande route que nous suivions à partir de ce moment était encombrée de cadavres de toutes sortes et de voitures brisées. Elle était battue par les 380 allemands. Chaque éclair nous offrait un spectacle épouvantable. Au grand trot, nous allions, sans nous soucier des obus qui tombaient comme grêle. Il est vrai que, sous une telle mitraille, il faut être fataliste et marcher sans se soucier. Enfin, on arrive dans un autre ravin, encore plus dangereux que les précédents. Sur un de ses flancs, un petit chemin conduit

à nos pièces. C'est là-haut, et il faut, coûte que coûte, arriver jusque-là. Le trajet s'était effectué sans encombre, mais ici... un obus éclate, dégringole les deux chevaux de devant, tandis que ceux de derrière tombent du coup dans un trou d'obus. Toute la colonne est arrêtée et il faut dégager pour passer. Vous voyez d'ici le tableau, sous cette pluie de ferraille!

On y arrive tout de même, en y laissant des morts. Plus loin, c'est une autre voiture, pour mieux dire un avant-train qui se retourne complètement. Enfin, après bien des émotions, nous arrivons aux pièces, à la grande joie des servants. Pendant que nous accrochons, deux marmites arrivent tout près sans causer de dommage. J'ai cependant le temps d'apercevoir un tronc d'arbre d'un abri passer au-devant de ma tête avec autant de grâce qu'une balle de tennis.



Avant de partir, le lieutenant, qui restait aux pièces, nous demande si tel ou tel ravin est bien bombardé. Sur notre réponse affirmative, il dit ceci: "Mes enfants, tant pis, il faut sortir d'ici." Et nous voilà en route pour descendre le même chemin. Tout se passe sans culbute ni blessés pour rejoindre le reste de la batterie. Nous coupons alors à travers champs, pour atteindre directement à L... Je passe sous silence les péripéties de ce retour car, n'ayant pas assez de chevaux, et le terrain étant formé de fortes collines, il fallut, par endroits, atteler dix chevaux, laisser les pièces et venir les chercher une par une pour les porter sur un terrain plus plat qui permit de les conduire définitivement avec l'attelage normal de six chevaux.

Revenus à notre point de départ, il fallut retourner chercher les caissons. Même

itinéraire, même émotion au fameux ravin en bas des pièces, nouvelles culbutes et nouveaux morts; mais, en arrivant aux caissons, les Allemands se mirent à faire un tir de barrage avec des obus fusants, si dru qu'on n'y voyait plus clair, à cause de la fumée. Par bonheur, malgré l'innombrable quantité de shrapnells, personne ne fut atteint par cette rafale. Il me fallut, avec six chevaux et un caisson d'un grand poids, descendre le chemin étroit et fort incliné, parsemé de trous d'obus, ayant la tâche et de conduire les bêtes du devant qui trépignaient de peur, et de retenir celles de derrière, afin que le poids ne les emportât pas; finalement, nous primes le même chemin pour revenir. Tout cela encore sous un bombardement d'enfer. Enfin, quand nous arrivâmes, il faisait jour.

Pendant cette nuit terrible, les deux batteries, qui avaient déclaveté leurs pièces pour les faire sauter, n'eurent pas besoin de recourir à cette opération extrême, leurs attelages, comme les nôtres, vinrent les chercher. Pour eux, également, ce fut terrible: des morts et des blessés.

ON REPREND POSITION

Nos pièces étaient sauvées, mais il était moins cinq que les Boches ne les prennent. Heureusement, vous le voyez, nous pûmes les ramener.

Nous étions donc de retour à la pointe du jour. Rien dans l'estomac. Si seulement nous avions eu du café chaud! Ensuite nous étions exténués de fatigue, surtout par le manque de sommeil. Nous nous rangeons avec les débris des autres batteries, dans ce ravin longé par la route de B... à L...; des renforts d'infanterie arrivent. Après une heure de pause, une batterie prend les pièces qui restent intac-

tes, plus deux autres, et l'on repart prendre position, pas très loin cette fois, simplement en haut de la colline qui nous domine sur un côté du ravin. Déjà, plusieurs batteries du... groupe de... y sont. Nos canons sont placés parmi quelques petits sapins rabougris qui ornent une faible partie dénudée au sommet de ladite colline. Les caissons, pour arriver jusque-là, doivent être traînés par douze chevaux; vous jugez de la pente à gravir. Ceci n'est rien. La journée se passe normalement, le bombardement, à cet endroit seulement, n'est pas très fort. En face de nos pièces, à trois kilomètres environ, on aperçoit L... La nuit est assez calme; elle se passe sans sommeil, à fournir les pièces d'obus. Sur ce même plateau, à un kilomètre à droite, une batterie du... est en position. Le lendemain, l'artillerie allemande arrose de nouveau ce coin-là; le...e dont je parle est copieusement servi. Le nôtre est un peu épargné pour l'instant; mes camarades et moi arrivons avec six caissons. Pour comble de chance, je me tenais en tête et je reçus l'ordre d'aller ravitailler plus loin, sous la conduite du brigadier fourrier. Ce plus loin me paraissait bien vague et je ne comprenais pas. Sur une question posée au brigadier, il me dit ceci:

"Tu vois où ça tombe? Eh bien, c'est là!"

Il faut s'incliner, naturellement. Nous marchons donc dans cette direction; quelques mètres encore et nous sommes sous une pluie d'acier; nous mettons pied à terre afin de nous faire un abri de nos chevaux.

Arrivé là, ou, plutôt, avant d'être complètement arrivé, je dis aux conducteurs devant moi: "Pour éviter du grabuge et du "pâté", autant que possible, sitôt devant les pièces, détez au plus vite, filez

au galop, de façon que je reste avec le conducteur de derrière; on ramènera le caisson vide, quatre chevaux suffiront." Je dis cela pour le bon motif qu'aucune meilleure solution ne s'imposait.

Mes camarades, je vous le jure, ne discutèrent même pas. En un clin d'oeil, ils avaient disparu avec leurs bêtes. Cette opération accomplie, sous une pluie d'obus, il ne fallait pas traîner. Les servants du...e étaient trop occupés pour pouvoir nous donner un coup de main: il fallait donc compter sur soi... Un terrible sifflement, une détonation épouvantable, c'est un obus qui vient de tomber devant les chevaux à quelques pas de moi, pendant que, en compagnie du brigadier, j'ouvrais le caisson. Pas de casse, mais plus de conducteur, il était disparu; les chevaux affolés se sauvent, au risque de semer les obus derrière eux. Toujours avec mon brigadier, nous courons les arrêter et, naturellement, les ramener. Sur un signe du capitaine du...e, nous nous arrêtons à 50 mètres des pièces. Il fallut alors porter à bras les obus jusqu'à la batterie. Leur poids est tel qu'on ne peut en porter que quatre à chaque voyage, sur les bras, position qui paralyse tout mouvement et toute possibilité de faire plat-ventre. Pendant ce temps, un servant était venu tenir les chevaux. Enfin, quand les 32 obus furent déchargés ainsi, je courus à ma voiture et, encore une fois, comme à B..., je la ramenai seul.

PAUL W...

Aux îles Fidji, en Océanie, les relations entre frères et soeurs sont très étranges. Le frère parle rarement à sa soeur, rire ou plaisanter avec elle, leur est inconnu. Ils sont sacrés l'un à l'autre.

LES GRANDS PROJETS

ON a lancé l'idée en Italie de réunir la Sicile à la péninsule par un tunnel sous-marin et les plans de ce tunnel peuvent être vus en tout temps à l'Université de Pavie: Il serait plus facile de creuser un tunnel pour réunir l'Italie à la Sicile que d'essayer de le faire au moyen d'un pont suspendu car à l'endroit où le détroit de Messine est le plus étroit, le pont aurait encore une longueur de 10,500 pieds. Un pont suspendu de cette dimension serait considérablement balancé par les grands vents et serait très dangereux pour ne pas dire impraticable.

RUSES D'ANIMAUX

BEAUCOUP d'animaux simulent la maladie. Dans les écuries des régiments de cavalerie on a vu souvent des chevaux simuler la boiterie pour essayer de ne pas prendre part à un exercice militaire.

Au Jardin Zoologique de Londres, on avait accoutumé un chimpanzé à recevoir des gâteaux pendant une période de temps durant laquelle il avait été malade. Une fois guéri, quand il apercevait celui qui lui donnait auparavant des gâteaux, il se mettait à tousser fortement dans l'espoir de se faire donner des friandises.

Les lièvres n'aiment pas l'eau; cependant quand ils sont forcés ou traqués ils traversent facilement un cours d'eau; leur façon de nager est curieuse; la tête et la queue émergent de l'eau tandis que le restant du corps est complètement sous l'eau.

DUEL AU CLAIR DE LUNE



UN feu nourri de mitrailleuses venait de déloger les zouaves d'une tranchée allemande qu'ils avaient occupée une demi-heure avant. Nos braves avaient regagné leur position primitive, quand ils s'aperçurent qu'un des leurs était resté dans la tranchée évacuée.

Un Boche, d'une taille gigantesque, avait vu notre allié. La baïonnette au anon, il s'élança vers le Français. Celui-ci, sortant du "trou", attendit l'Allemand de pied ferme, baïonnette en avant, lui aussi.

Il était neuf heures du soir et il faisait clair de lune. On assista alors à un duel émouvant. Les deux hommes s'attaquèrent avec une fureur inouïe. L'un et l'autre déployaient une agilité et une adresse étonnantes. Chaque coup porté était paré; la sueur coulait sur leurs visages.

Qui serait épuisé le premier?

De leurs trous, les Français encourageaient leur camarade; de leurs tranchées les Allemands acclamaient le géant teuton.

Qui allait sortir victorieux de ce duel épique?...

Il avait déjà duré environ cinq minutes quand, dans un élan terrible, les deux hommes se jetèrent l'un sur l'autre et se transpercèrent mutuellement.

Pendant vingt secondes, ils restèrent

debout, raides et sans mouvement, comme deux statues. Et puis, leurs muscles se détendirent et ils roulèrent sur le sol, vaincus par une mort commune.

— o —

DEFENSE DE S'EMBRASSER

À Cherson, en Russie, il est formellement interdit de s'embrasser en public.

Un baiser donné dans la rue est puni d'une amende de \$12, et un homme qui prend une fille par la taille est condamné à \$10.

Une simple croix apposée au bas d'une carte postale, signifie un baiser et celui qui l'a apposée est condamné à une amende de \$8.

À Milan, en Italie, celui qui est surpris à embrasser en public est condamné à un dollar d'amende.

À Connecticut, il n'y a pas plus de 3 ans, un étudiant a été condamné à quinze jours de prison pour avoir embrassé son amie dans un café et plus récemment un homme a été condamné à \$10 d'amende pour avoir dit à sa fiancée quelques paroles un peu tendres par téléphone. Ceci avait choqué la modestie de la demoiselle du téléphone.

— o —



PETITS TRAVAUX D'AMATEURS

UN BUFFET POUR LA CUISINE

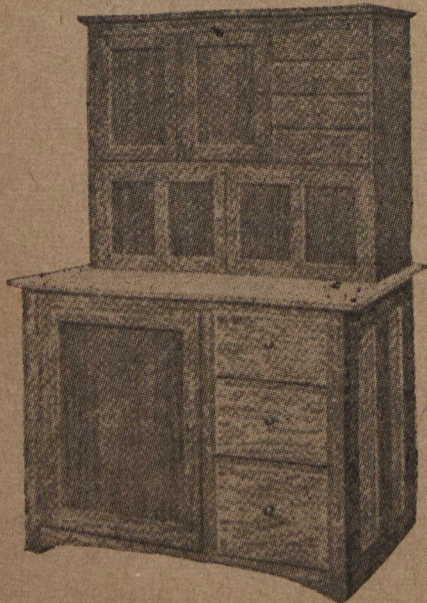
Voici un meuble de cuisine que représente la gravure ci-contre.

Il est peut-être un peu compliqué au point de vue de la construction, mais avec l'aide des détails donnés par la deuxième figure, et si celui qui entreprend la construction est tant soit peu habile à manier le marteau et la scie et muni d'un peu de jugement attentif et de patience, il y parviendra sans trop de troubles.

Il choisira du bois très solide, du chêne ou du pin de préférence; toujours faut-il que n'importe quel bois qu'il usera, ce dernier devra être de bonne qualité.

Ce meuble étant destiné à la cuisine est supposé recevoir tout un matériel pas mal pesant, de plats, tasses, pots, légumes secs, farine et tous les objets nécessaires, que l'on veut avoir sous la main pour les besoins de chaque jour.

Voici ce qu'il faut comme matériel et mesures pour le piédestal, c'est-à-dire la partie inférieure du meuble.



1 Dessus de	1	x	29	x	42	pouces
4 Extrémités de	$\frac{7}{8}$	x	$2\frac{1}{2}$	x	$32\frac{1}{2}$	"
4 Barreaux	$\frac{7}{8}$	x	$2\frac{1}{2}$	x	$24\frac{1}{2}$	"
2 Montants centre	$\frac{7}{8}$	x	2	x	29	"
4 Panneaux	$\frac{3}{8}$	x	$10\frac{1}{2}$	x	28	"
1 En avant	1	x	2	x	$29\frac{1}{2}$	"
1 En avant	1	x	$1\frac{1}{2}$	x	36	"
2 En avant	1	x	2	x	$32\frac{1}{2}$	"
3 Supports de tiroir	1	x	2	x	15	"
4 supports de tiroir	1	x	2	x	27	"
2 supports de tiroir	1	x	2	x	15	"
1 Séparation	$\frac{7}{8}$	x	27	x	30	"
1 Fond	$\frac{7}{8}$	x	27	x	38	"
1 Barreau	1	x	2	x	36	"
1 Barreau pour porte	1	x	$2\frac{1}{2}$	x	$16\frac{1}{2}$	"
1 Barreau pour porte	1	x	3	x	$16\frac{1}{2}$	"
2 Montants	1	x	$2\frac{1}{2}$	x	27	"
1 panneau	$\frac{3}{8}$	x	$14\frac{3}{4}$	x	$23\frac{1}{2}$	"

Les panneaux et la porte seront faites premièrement puis la charpente elle-mê-

me du piédestal et les tiroirs en dernier lieu. Voici leurs mesures.

2 devants.....	$\frac{7}{8}$ x $8\frac{3}{4}$ x 13	pouces
1 devant	$\frac{7}{8}$ x $10\frac{1}{2}$ x $13\frac{1}{2}$	"
4 côtés	$\frac{3}{8}$ x $8\frac{3}{4}$ x 26	"
1 côté	$\frac{3}{8}$ x $10\frac{1}{2}$ x 26	"
3 fonds	$\frac{1}{2}$ x 26 x 13	"
2 derrières	$\frac{3}{8}$ x 8 x 13	"
1 derrière	$\frac{3}{8}$ x $10\frac{1}{2}$ x 13	"

La partie inférieure du meuble étant terminée on procède de la même manière pour finir la partie supérieure du buffet,

Mesures des portes supérieures.

4 montants	1 x $1\frac{1}{2}$ x 18	pouces
2 barreaux	1 x $1\frac{1}{2}$ x 10	"
2 barreaux	1 x 2 x 10	"
2 panneaux	$\frac{3}{8}$ x $8\frac{3}{4}$ x $16\frac{1}{4}$	"

Mesures pour les tiroirs du haut

4 devants	$\frac{7}{8}$ x 4 x 12	pouces
8 côtés de	$\frac{3}{8}$ x 4 x 12	"
4 derrières	$\frac{3}{8}$ x 11 x $11\frac{1}{2}$	"
3 supports	$\frac{1}{2}$ x 2 x 12	"
6 rainures	$\frac{1}{2}$ x $\frac{1}{2}$ x 12	"

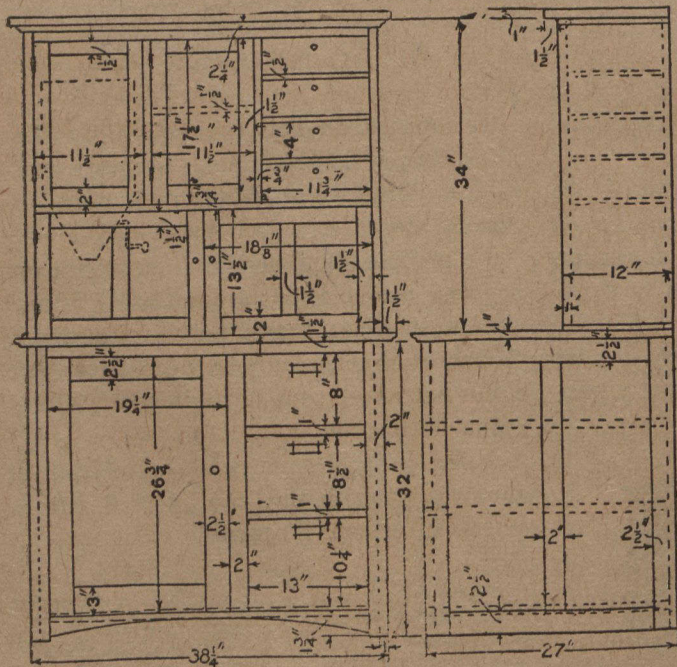
Séparations

2 planches de	$\frac{3}{4}$ x 12 x 21	pouces
1 étagère de	$\frac{3}{4}$ x 12 x 37	"
1 étagère de	$\frac{1}{2}$ x 12 x 12	"

On peut employer, pour fermer la partie arrière du buffet ou dos qui se place contre le mur, avec un bois léger et bon marché et même du carton très épais est suffisant., 21 pieds suffiront comme quantité.

Il est laissé toute liberté au constructeur d'arranger le meuble comme il l'entendra et même d'y ajouter certaines particularités d'après son propre jugement. Il pourra par exemple, partager un des larges tiroirs du bas en deux, où il mettra d'un côté le pain et de l'autre les biscuits ou gâteaux.

La farine étant si indispensable en fait de cuisine,



les panneaux et portes d'abord et les tiroirs ensuite.

Voici les mesures et différentes parties du dessus des portes.

1 dessus	1 x 14 x 42	pouces
2 extrémités	2 x $12\frac{1}{2}$ x $34\frac{1}{2}$	"
1 revêtement	1 x $2\frac{1}{2}$ x 38	"
6 pieds de moulure concave ..	$\frac{5}{8}$ x $\frac{3}{4}$	"

Mesures des portes inférieures

4 montants	1 x $1\frac{1}{2}$ x 14	pouces
2 barres	1 x $1\frac{1}{2}$ x $17\frac{1}{2}$	"
2 barres	1 x 2 x $17\frac{1}{2}$	"
2 montants centraux ..	1 x $1\frac{1}{2}$ x $11\frac{1}{2}$	"
4 panneaux	$\frac{3}{8}$ x $7\frac{1}{2}$ x 11	"

il est juste qu'on lui réserve également une place convenable. Le tiroir du bas conviendrait le mieux étant placée tout-à-fait bien à la portée de la cuisinière. Un deuxième tiroir, s'adaptant dans le premier, sera fabriqué en bois ou en aluminium de façon à ce qu'on puisse le retirer facilement pour le nettoyer de temps à autre.

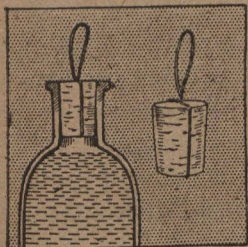
Par propreté autant que par hygiène, on conseille de recouvrir le dessus de la table du buffet, d'une feuille d'aluminium

ou tout au moins d'une toile lavable.

Donnez à votre buffet une couche de vernis et vous aurez un meuble très convenable. Vous pourrez vous féliciter du succès de votre entreprise que vous ne regretterez nullement d'avoir tentée.

— o —

UNE CORDE COMME TIRBOUCHON



Comme le démontre notre gravure, le tire-bouchon est condamné à disparaître ou du moins à être remplacé dans bien des circonstances, par une simple corde passée autour du bouchon, en forme de boucle. Cette innovation est bien simple, mais ne sourira pas aux marchands de tire-bouchons, par sa commodité elle sera bien accueillie par plus d'un qui sera content de s'en servir.

Il est entendu qu'on ne veut pas mentionner ici les grosses bouteilles, hermétiquement bouchées, tel que les bouteilles contenant des vins mousseux, liqueurs fortes, etc., mais de ces simples fioles qu'on a quotidiennement sous la main et dont on se sert souvent.

— o —

POUR CHASSER L'ODEUR DE LA PEINTURE

Pour faire disparaître la mauvaise odeur répandue dans une pièce fraîchement peinte, il suffit de déposer au centre un seau d'eau dans lequel on a jeté une

poignée de foin. On peut encore obtenir les mêmes résultats au moyen d'un réchaud allumé dans lequel on fera brûler des baies de genièvre.

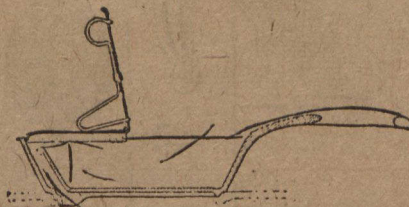
CUIRS DES CHAISES ET FAUTEUILS TACHÉS

Prenez deux ou trois blancs d'œufs, battez-les vivement, frottez-en vos meubles ou autres objets de maroquinerie, à l'aide d'un tampon de flanelle, le cuir redeviendra propre et brillant.

Pour les cuirs noirs, ajoutez un rien de noir de fumée aux blancs d'œufs, mêlez bien et passez cette composition en frottant.

PUS D'ODEURS DE CUISINE

La casserole originale ci-contre a été imaginée par un canadien. Grâce à cette casserole, les odeurs de friture, de sauces, ne peuvent se répandre dans les appartements en bouffées inopportunes. On voit



en effet que, le couvercle du récipient une fois fermé, les vapeurs émises par les aliments s'échappent par un conduit latéral et gagnent le foyer d'où elles sortiront par la cheminée d'appel.

RÉPARATION DES OBJETS EN PLÂTRE

Faire dissoudre de petits fragments de celluloid dans l'éther. Décontez le liquide au bout de quelque temps. La partie pâ-

teuse qui reste sert de ciment pour réunir les morceaux cassés.

Ce ciment sèche facilement et ne se dissout pas dans l'eau.

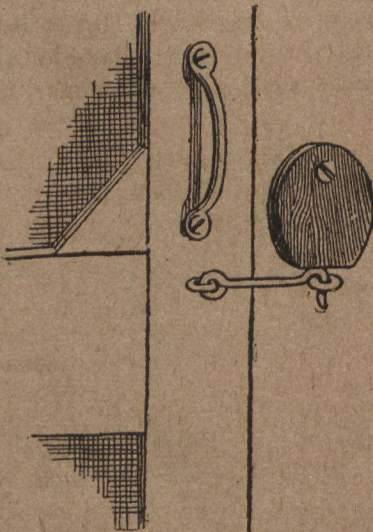
NETTOYAGE DE L'ACIER

Mélangez une livre d'émeri en poudre et une tasse de savon noir mou avec la quantité d'huile de parafine nécessaire pour former une pâte.

Frottez avec cette pâte les objets d'acier à nettoyer, frottez-les ensuite avec un chiffon de laine propre.

CROCHET DE SÛRETÉ

Un simple coup d'oeil jeté sur notre dessin vous permettra de juger de la simplicité de ce nouveau crochet de sûreté.



Il se compose uniquement d'un crochet bien ordinaire au-dessus duquel est suspendue par une vis une petite planchette en bois ayant $\frac{1}{2}$ pouce d'épaisseur, 2 de hauteur et 1 de largeur.

Le but de cette planchette est, tout en bouchant le trou de la serrure, de maintenir en place le crochet qui pourrait sauter hors de son piton si l'on frappait fort sur la porte.

C'est une invention bien simple, mais, comme pour l'oeuf de Christophe Colomb, il fallait la trouver.

— o —

VIEILLES SUPERSTITIONS

DE nos jours, la plupart des vieilles superstitions, auxquelles nos ancêtres ajoutaient foi, ne sont plus crues que par peu de personnes ignorantes, mais l'on entend souvent rappeler quelques-unes d'entre elles. En voici quelques exemples:

Quand le nez démange, on dit couramment: le nez me démange, il va m'arriver quelque chose de désagréable.

Quand c'est l'oeil droit; l'oeil droit me démange. j'aurai de la chance aujourd'hui, quand c'est l'oeil gauche: je vais avoir quelque contrariété aujourd'hui.

Quand on voit une araignée descendre du plafond sur sa tête au moyen de son fil: je vais faire un héritage.

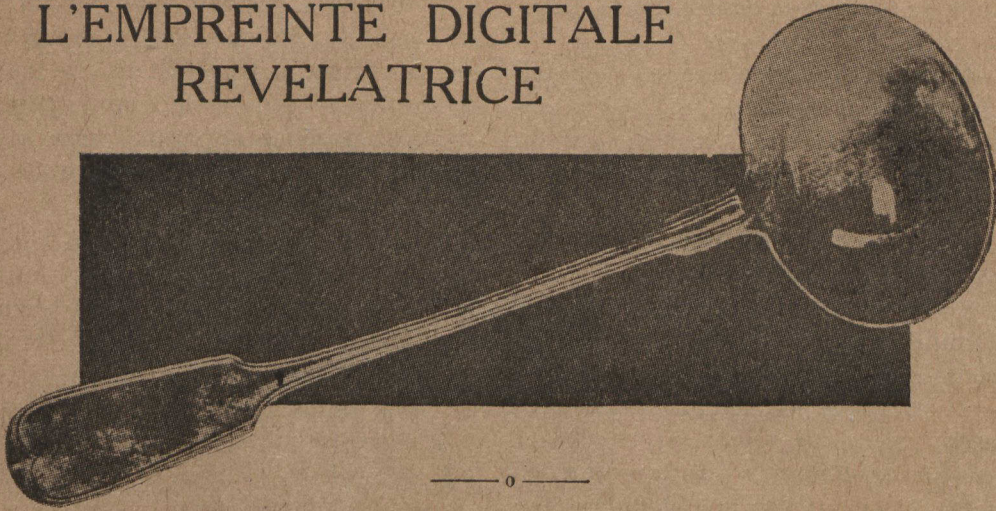
Quand on remarque sur ses ongles des taches blanches: je vais recevoir des cadeaux et pour beaucoup, le nombre de ces taches indiquent le nombre de cadeaux.

Quand on aperçoit la lune à travers la fenêtre de sa chambre: je ferai sûrement une maladie dans le courant de ce mois.

Quand au contraire la pleine lune nous apparaît au cours d'une promenade: je serai bien portant pendant tout le mois, etc., etc.

On pourrait citer des milliers de ces petites superstitions anciennes, mais toutes ces croyances d'un autre âge ne sont plus guère rappelées de nos jours qu'à titre de curiosité et de plaisanterie.

L'EMPREINTE DIGITALE REVELATRICE



LA physionomie du joaillier était devenue rayonnante à la vue de la cliente; il espérait pouvoir faire une bonne affaire.

Il pouvait certainement remplacer la pierre qu'elle avait perdue s'il lui était possible de voir la bague.

La dame, dont le visage était caché par une épaisse voilette, était élégamment vêtue; elle se trouvait de l'autre côté de la vitrine et sourit avec un léger mouvement de tête.

Elle déganta sa main droite, laissant apparaître des doigts abondamment chargés de bagues. Elle lui en désigna une à laquelle il manquait un diamant.

—Je ne pourrais vous dire où et comment je l'ai perdu, dit la dame. Ce bijou, ajouta-t-elle, est un souvenir de mon mari et pour cette raison j'y tiens énormément.

Elle déposa sa main à plat sur la vitrine, de façon à ce que le joaillier puisse plus aisément examiner la bague.

Sur des plateaux, doublés de velours bleu foncé, qui venaient d'être déposés sur le comptoir, brillaient les myriades de facettes de diamants non sertis.

Le joaillier se retourna pour aller prendre un autre plateau se trouvant au fond

d'un des coffres. Lorsqu'il le déposa sur le comptoir, auprès des autres, la dame lui dit: Il vaudrait peut-être mieux que je revienne avec mon mari, pendant ce temps il vous sera facile de trouver le diamant qu'il me faut. Voulez-vous que je sois ici vers quatre heures cet après-midi.

—Certainement, répondit le joaillier, je vous attendrai donc vers quatre heures.

Lorsqu'il se mit à replacer les plateaux où il les avait pris il remarqua, non sans étonnement, qu'il avait été victime d'une habile voleuse de diamants. Sept des plus jolis diamants qui se trouvaient sur un des plateaux avaient disparu.

La police fut immédiatement mise au courant de la chose. Le commissaire ne perdit pas de temps et lui envoya un de ses plus anciens limiers et deux autres policiers.

Aussitôt qu'ils arrivèrent ils se mirent à examiner le parquet du magasin, après cela les regards d'un d'eux furent attirés par l'empreinte laissée, sur une des vitrines, par la main de la dame voilée.

—Attendez un moment, dit un des policiers, nous allons faire venir notre expert en empreintes digitales. Alors il de-

manda au joaillier la description de la voleuse.

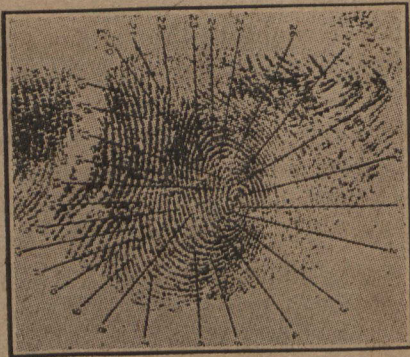
—C'était une grande femme, répondit-il, habillée à la dernière mode, aux cheveux foncés et épais. Je n'ai pas pu voir sa figure à cause du voile qui le recouvrait.

— Pourriez-vous me donner, approximativement, sa grandeur ?

—C'est assez difficile, car elle portait un grand chapeau. Je me rappelle pourtant qu'elle était très grande.

—Hum ! dit le policier, grande, cheveux foncés ; voleuse de bijoux, probablement, de profession. Pourriez-vous la reconnaître si nous vous montrions une photographie ?

—Je crois que oui.



—Bien, je vous ferai voir, au bureau, une collection de photographies de voleuses de bijoux.

Pendant ce temps l'expert était arrivé. Il s'approcha immédiatement de la trace laissée sur la vitrine et retira, de sa sacoche, un verre grossissant. Alors il exhala son haleine au-dessus de l'empreinte et aussitôt on la vit apparaître plus claire et en relief. Il prit une petite fiole, dans laquelle il semblait y avoir une poudre argentée et un petit pinceau.

—C'est de la poudre d'aluminium, dit-il brièvement.

Il trempa le pinceau dans la poudre et la répandit, avec une extrême précaution, sur la vitrine. Se penchant ensuite il souffla de façon à enlever le trop de poudre. Alors l'empreinte apparut comme si elle était gravée dans le verre et toutes les lignes semblaient être d'argent.

L'expert s'adressa alors à son aide et lui demanda de photographier l'empreinte. Se tournant vers les autres il leur dit : vous êtes donc tous témoins que cette photographie a bien été prise sur les lieux où le vol a été commis.

L'aide plaça une feuille de papier noir à l'intérieur de la vitrine, mais en-dessous de l'empreinte, mit son appareil à point et photographia plusieurs fois le dessin argenté imprimé sur la vitrine.

—Très bien, dit l'expert, je possède déjà ces empreintes dans mes dossiers, je les retrouverai bien ; cela peut me prendre dix minutes mais cela peut aussi bien me demander dix heures de recherches. Mais je vous dirai qui a fait le coup, si c'est une voleuse de profession qui a déjà été arrêtée précédemment.

Des ordres furent donnés à la police pour qu'on tâche de retrouver une grande femme, aux cheveux foncés et richement habillée, suspectée d'avoir volé des diamants.

On fit surveiller les stations de chemins de fer, on visita différents hôtels, on questionna quantité de personnes, mais on ne retrouva pas la femme répondant au signalement donné.

Quelques heures après, l'expert, qui avait passé tout ce temps devant un casier, se redressa avec un sourire sur les lèvres. Il enleva certaines cartes du casier, les mit en poche et se dirigea vers le bureau du chef.

Là deux jeunes détectives étaient occupés à expliquer pourquoi on n'avait re-

marqué aucune femme répondant au signalement.

—Et vous ne trouverez jamais cette femme, interrompit l'expert, ce coup a été fait par Preston Edwards, alias "Brillantine Kid". Petit, trapu, blond aux yeux bleus, avec une marque sur la joue droite. Avez-vous déjà entendu parler de lui?

—Certainement, je le connais, répondit



La mensuration.

un des détectives, et qui était la femme? une complice?

L'expert se mit à rire et dit: pas complice du tout. Il portait des vêtements de femme mais l'empreinte de la main reste la même.

Excepté que les noms ont été changés, mais les faits cités ci-dessus correspondent avec ceux d'une récente affaire. Le

coupable fut arrêté à Detroit et condamné.

Des cas de ce genre ne sont pas rares, ils se présentent presque journallement dans les grandes villes des États-Unis.

Dans la plupart de ces cas c'est grâce aux empreintes digitales que les coupables sont arrêtés.

Il y a quelques années on en faisait uniquement mention dans les romans policiers, actuellement elles font partie des archives dans toutes les grandes villes des États-Unis.

Les photographies et les mesures Bertillon rendent, de nos jours, des services très appréciables.

Dans la plupart des cas il a été prouvé que le système des empreintes digitales est le seul où la confusion d'identité est impossible et où les déguisements ne servent absolument à rien.

Des cicatrices peuvent être rendues invisibles, la barbe peut pousser en quelques semaines, on peut complètement faire disparaître des tatouages, des muscles faciaux peuvent se déplacer et changer, des marques dentaires peuvent se modifier, des grains de beauté ou autres marques peuvent être enlevés sans laisser de trace, mais dès le berceau jusqu'à la tombe, chaque homme, femme et enfant, possède, gravé dans la paume de ses mains et la plante de ses pieds, une série de lignes qui est différente chez tout le monde, qu'il est impossible de reproduire ou de modifier.

Il existe trois méthodes d'identification employées actuellement. La plus ancienne

qui disparaît de jour en jour, avec les premiers et d'autres systèmes visibles, est la photographie.

Il est vrai que la photographie ne disparaîtra jamais entièrement, mais elle ne sera toujours qu'un élément secondaire pour les méthodes plus modernes et plus utiles d'identification.

La photographie, complétée par la description de la hauteur, du poids, de la couleur des yeux, et ainsi de suite, était le seul moyen d'identification, employé en matière criminelle, jusqu'en 1882, quand Alphonse Bertillon fit connaître publiquement le système "anthropométrique", qui porte son nom. Cette méthode est basée sur le fait que lorsqu'un individu arrive à l'époque où il est complètement formé, certains os de son squelette ne changent plus. Les mesures du corps sont prises au moyen d'instruments spéciaux et comprennent la longueur de la tête, la distance qu'il y a entre les narines, à travers la tête, jusqu'à la base du crâne, la largeur de la tête, qui est la distance d'une tempe à l'autre; la hauteur totale, celle du tronc, celle des bras, la distance d'une main à l'autre lorsque les bras sont étendus, la hauteur de l'oreille droite; la longueur du pied gauche, du majeur et de l'auriculaire de la main gauche, de l'avant-bras gauche, ainsi qu'une description des marques de naissance, difformités, tatouages, et d'autres singularités.

Quoique ces mesures soient très précises, on ne peut, dans certains cas, pas s'y fier. En premier lieu il a été démontré que le corps continue à grandir et à se former après l'âge de 21 ans, et quelquefois, mais ceci est assez rare, jusqu'à l'âge de 30 ans. Quantité de criminels tout jeunes, et il arrive fréquemment que les mesures prises vers 21 ou 22 ans varient énormément avec celles prises vers 26 ou

28 ans. Avant l'âge de 20 ans la formation du corps se fait avec une telle rapidité que le système Bertillon n'est vraiment d'aucune utilité.

De plus, si l'opérateur qui prend les mesures suivant le procédé Bertillon n'est pas un expert, il peut y avoir certaines différences. Et encore, deux experts ne prennent pas les mesures de la même façon, et celui qui prend celles d'un criminel ne les prend pas toujours de la même manière.

Pour ce qui regarde la hauteur, il se produit journallement des changements sensibles. Chaque personne est de $\frac{1}{4}$ de pouce à $1\frac{1}{2}$ plus grande le matin que le soir car, pendant la nuit, les cartilages de l'épine dorsale se dilatent par suite de ce qu'ils n'ont plus à supporter le poids du corps; pendant le jour ils se contractent à cause de la pression exercée par la partie supérieure du corps.

Lorsqu'un expert veut identifier une empreinte digitale il ne se met pas à fouiller dans les innombrables dossiers jusqu'à ce qu'il trouve celle dont il a besoin car chaque série d'empreintes peut être classée séparément.

Au début, ce système était uniquement en vigueur dans les Indes orientales où il servait à impressionner et effrayer les indigènes qui, alors, faisaient usage de quantité de moyens déloyaux le jour de paie; parfois l'un d'eux touchait le salaire de plusieurs autres.

Pour leur faire peur Sir W. Herschel prit une empreinte digitale de chacun d'eux lorsqu'ils se présentèrent le jour de paie; il trouva plus tard que ce moyen était réellement un bon système d'identification. Précédemment un docteur allemand, nommé Purkinje, avait lu un rapport ayant trait à ce qui précède mais il n'y prit pas grande attention.

Sir William Herschel passa tous ses renseignements à Sir Francis Galton qui, après plusieurs années d'expérience, prouva que les lignes de la main sont tracées avant la naissance et qu'elles restent jusqu'après la mort.

Sir Edward Henry, faisant actuellement partie de la police de Londres, a divisé ce système en deux groupes, quatre types et huit spécimens. Ces spécimens consistent en une reproduction des lignes qui se trouvent sur les doigts de tous. Ces lignes laissent une empreinte, visible ou invisible, sur chaque objet venant en contact avec la main. Il n'y a pas au monde deux doigts dont les lignes sont identiques.

Les quatre types, que nous ne croyons pas utile de devoir décrire, sont formés par le genre de lignes. Pour les classer, ils sont encore divisés en deux groupes distincts. En numérotant les différents types au moment de l'examen des empreintes, l'expert peut immédiatement dire à quel spécimen il se rapporte et savoir, dans quel dossier il peut trouver des empreintes similaires.

La "dactyloscopie" qui est le mot scientifique pour l'examen des empreintes digitales, devient, de nos jours, d'une grande utilité.

Certaines grandes associations mettent ce système en usage pour empêcher le réengagement d'employés renvoyés ou "indésirables". Le gouvernement des Etats-Unis a, dans certains services publics, un expert chargé de vérifier s'il ne se commet rien de contraire aux règlements lors des examens.

Pendant ces dernières années, M. Frank V. Martinek, expert pour les empreintes

digitales, au service du gouvernement, à Chicago, a prouvé à deux reprises et avec succès que des moyens déloyaux avaient été employés par des postulants lors d'examens qu'ils devaient passer pour devenir pompier ou policeman. Ces examens se composent de deux parties, la première est un examen physique et la seconde un examen mental. Certains postulants, physiquement aptes à remplir les fonctions,



L'impression des doigts.

ont tâché de trouver un homme désireux de passer pour eux l'examen mental et vice versa. Ou bien encore un postulant pour une place de ce genre peut envoyer quelqu'un à sa place passer les deux examens pour lui, pour venir ensuite lui-même se présenter pour remplir les fonctions.

Comme des centaines de postulants se présentent, lors de chacun de ces examens, il est matériellement impossible de remarquer si certaines de ces personnes ont eu recours à ces moyens. Depuis l'a-

sage des empreintes digitales a été mis en vigueur une empreinte des doigts de chaque postulant est prise non seulement lors des examens mais encore quand il se présente pour entrer au service du gouvernement, de cette façon toute substitution est impossible. Dans certains hospices de maternité des empreintes des doigts et des orteils de chaque nouveau-né sont prises, cette méthode d'identification étant de beaucoup supérieure à celles employées auparavant.

Le gouvernement des Etats-Unis a également recours à ce merveilleux système dans l'armée. Les empreintes sont prises lors de l'enrôlement des soldats. Ce n'est non seulement un bon moyen pour retrouver les déserteurs mais encore pour arriver à identifier les corps, parfois mutilés, trouvés sur les champs de bataille. Ceci, théoriquement, raccourcirait de beaucoup les listes de "manquants" qui sont actuellement publiées par les nations en guerre.

D'habitude cette méthode d'empreintes n'est employée que pour l'identification de criminels mais la science fait de tels progrès de nos jours qu'il est bien probable que d'ici quelques années elle sera autant en vigueur que l'est actuellement la machine à additionner.

— o —

Dans certains ports de la Suède où la probité des habitants a été prouvée, il existe un système de poste très curieux. Lorsqu'un steamer a accosté, on met la boîte aux lettres, qui consiste en une simple boîte ouverte, sur le quai et ceux qui attendent une lettre ouvrent la boîte, tournent et retournent les lettres et prennent celles qui leur sont adressées, sans qu'il soit besoin d'exercer une surveillance ou qu'il y ait un vol à craindre.

LES INDES PAYS DES PIERRES PRECIEUSES

AUCUNE contrée au monde peut rivaliser avec les Indes pour la richesse et la diversité des pierres précieuses que l'on trouve sur son sol. Quoiqu'on exporte chaque année, de ce merveilleux pays, plus d'un million et demi de livres de pierres précieuses, y compris les diamants, il reste encore, comme il l'a toujours été depuis des siècles, le pays qui alimente l'univers. Dans un grand nombre de provinces on exploite des mines de diamants, de rubis, de saphirs, d'émeraudes, de tourmalines, de grenats et de nombreuses sortes de calcédoines rares.

Les diamants abondent dans les provinces centrales et toutes les industries qui ont trait à ce bijou précieux sont exercées sur une grande échelle.

Les rubis proviennent en grande partie des régions élevées de Birmanie. Cette province possède aussi des sources de pétrole très abondantes. Il y a quelques années on a trouvé un rubi pesant 75 carats, ce rubi a été estimé à \$125,000.

Les saphirs proviennent des mines de la province de Cachemire. Ces mines qui sont exploitées depuis plus de 900 ans commencent à s'épuiser, mais on trouve en Birmanie dans les sables des rivières des quantités de variétés de pierres précieuses, jaunes, bleues, vertes et grises.

Les grenats forment une grande partie du commerce de Kishangach. Quant aux turquoises, elles viennent en grande partie de Sikkinn et du Thibet. Ce sont celles de cette dernière contrée qui ont le plus de valeur; elles sont plus dures et plus foncées comme couleur, elles sont aussi plus brillantes.

— o —



LE LANGAGE DES FLEURS

Mois de Juillet

JASMIN BLANC COMMUN

AMABILITÉ

IL Y A des personnes douées d'un si heureux caractère qu'elles semblent être jetées dans le monde pour être le lien des sociétés: elles ont, dans les manières, tant de facilité et de grâces, qu'elles supportent toutes les positions, s'accommodent à tous les goûts, et font valoir tous les esprits; elles sont si obligeantes, que toujours elles s'intéressent à ce que vous dites, s'oublient pour vous servir, se taisent pour vous entendre; elles ne flattent personne, n'affectent rien, n'offensent jamais: leur mérite est un don du ciel, comme celui d'un joli visage; elles plaisent, en un mot, parce que la nature les a faites aimables.

Le jasmin semble avoir été créé tout exprès pour être l'heureux emblème de l'amabilité. Lorsque, vers 1560, il fut apporté des Indes par des navigateurs espagnols, on admira la légèreté de ses rameaux, le lustre délicat de ses fleurs étoilées; et on crut que, pour conserver une plante si élégante et si mignonne, il fallait la mettre en serre chaude; elle parut s'en accommoder: on l'essaya en orangerie, elle y crut à merveille; on la risqua

en pleine terre, où maintenant, sans demander aucun soin, elle brave nos plus rigoureux hivers.

Partout on voit l'aimable jasmin diriger à notre gré ses rameaux souples et faciles, il les étend en palissades, les arrondit en tonnelles, les jette en buissons, les élève en massifs, et souvent les déploie en verts tapis le long de nos terrasses et de nos murailles.

D'autres fois encore, obéissant aux caprices et aux ciseaux du jardinier, il élève, sur une faible tige, une tête arrondie, semblable à celle d'un jeune oranger; sous toutes ses formes, il nous prodigue des moissons de fleurs qui embaument, rafraîchissent et purifient l'air de nos bosquets: ces fleurs délicates et charmantes offrent au léger papillon des coupes dignes de lui, et à nos diligentes abeilles un miel exquis, abondant et parfumé.

On raconte qu'avant d'arriver en France, le jasmin séjourna en Italie: un duc de Toscane en fut le premier possesseur. Tourmenté d'une jalouse envie, ce duc bizarre voulut jouir seul d'un bien si charmant; il défendit à son jardinier d'en donner une seule tige, une seule fleur. Le jardinier aurait été fidèle s'il n'avait connu l'amour; mais, le jour de la fête de sa

de tous les peuples, et durable comme le monde, puisque chaque printemps le fait renaître, sans jamais en altérer les caractères. Les autels du grand Jupiter sont renversés; les forêts, témoins des mystères des druides, n'existent plus; les pyramides de l'Égypte disparaîtront un jour, ensevelies comme le Sphinx sous les sables du désert; mais toujours le lotus et l'acanthé fleuriront sur les bords du Nil, toujours le gui croîtra sur le chêne, et la verveine sur les collines arides.

La verveine servait chez les anciens à diverses sortes de divinations; on lui attribuait mille propriétés, entre autres celle de réconcilier les ennemis; et, toutes les fois que les Romains envoyaient des hérauts d'armes porter chez les nations la paix ou la guerre, l'un d'eux était porteur de verveine. Les druides avaient pour cette plante la plus grande vénération; avant de la cueillir, ils faisaient un sacrifice à la Terre.

C'est ainsi que les mages, en adorant le soleil, tenaient dans leurs main des branches de verveine. Vénus victorieuse portait une couronne de myrte entrelacée de verveine, et les Allemands donnent encore aujourd'hui un chapeau de verveine aux nouvelles mariées, comme pour les mettre sous la protection de cette déesse.

Dans le nord des provinces françaises, les bergers recueillent cette plante sacrée avec des cérémonies et des paroles connues d'eux seuls. Ils en expriment les suc à certaines phases de la lune.

On les voit, docteurs et sorciers de village, guérir tour à tour leurs maîtres et s'en faire redouter.

IVRAIE

VICE

L'ivraie est l'emblème du vice; sa tige ressemble à celle du froment; elle croît

avec les plus belles moissons. La main du cultivateur sage et habile arrache cette mauvaise herbe avec précaution pour ne pas la confondre avec le bon grain.

Ainsi un sage instituteur doit employer la patience pour déraciner les mauvais penchants qui naissent dans un jeune coeur; mais il doit craindre d'étouffer les germes de la vertu en croyant déraciner ceux du vice.

La mère de Duguesclin se plaignait de voir son fils rentrer chaque jour au château souillé de poussière et couvert de blessures; un matin, comme elle se préparait à le punir, une bonne religieuse, ayant considéré l'enfant, dit : "Gardez-vous bien de le punir, car il viendra un temps où les défauts dont vous vous plaignez feront la gloire de sa famille et le salut de son pays."

Pour une mère qui se trompe ainsi, combien d'autres s'empressent de cultiver l'ivraie dans le coeur de leurs enfants et ne s'aperçoivent qu'elle y a pris racine qu'au temps de la moisson!

GUIMAUVE

BIENFAISANCE

Emblème de la bienfaisance, la guimauve est l'amie du pauvre. Elle croît naturellement le long du ruisseau qui le désaltère et autour de la cabane qu'il habite; mais elle se prête à la culture, et on voit quelquefois ses tiges modestes se mêler aux fleurs de nos jardins.

Elle n'a ni amertume ni rudesse, son aspect est agréable et doux; ses fleurs, d'un rose charmant, s'harmonisent avec ses feuilles et ses tiges, qui, comme elles, sont recouvertes d'un duvet argenté et soyeux.

Elle flatte également par sa douceur et l'oeil qui la regarde et la main qui la tou-

fiancée, il lui présenta un bouquet; et, pour rendre ce bouquet plus précieux, il l'orna d'une branche de jasmin. La jeune fille, pour conserver la fraîcheur de cette fleur étrangère, la mit dans la terre fraîche; la branche resta verte toute l'année, et le printemps suivant on la vit croître et se couvrir de fleurs. La jeune fille avait reçu des leçons de son ami, elle cultiva son jasmin; il se multiplia sous ses mains habiles. Elle était pauvre, son fiancé n'était pas riche: une mère prévoyante refusait d'unir leur misère; mais l'amour venait de faire un miracle pour eux, la jeune fille sut en profiter: elle vendit ses jasmins, et les vendit si bien, qu'elle amassa un petit trésor dont elle enrichit son ami.

Les filles de la Toscane, pour conserver le souvenir de cette aventure, portent toutes, le jour de leurs noces, un bouquet de jasmin; et elles ont un proverbe qui dit qu'une jeune fille digne de porter ce bouquet est assez riche pour faire la fortune de son mari. Pour moi, j'aime à penser que tous nos jasmins descendent de celui qui fut heureusement cultivé par les mains de l'amour.

OEILLET DES FLEURISTES

AMOUR VIF ET PUR

L'oeillet primitif est simple, rouge et parfumé. La culture a doublé et varié ses couleurs à l'infini. Ces belles fleurs se peignent de mille nuances, depuis le rose tendre jusqu'au blanc parfait, et depuis le rouge foncé jusqu'à l'éclatante couleur de feu. On voit aussi sur la même fleur deux de ces couleurs qui se heurtent, s'opposent et se confondent. Le blanc pur est piqué de cramoisi, et le rose se panache d'un rouge vif et brillant.

Aussi voit-on communément ces belles

fleurs marbrées, tigrées, et d'autres fois brusquement tranchées, de façon que l'oeil séduit roit apercevoir dans le même calice une fleur de pourpre et un fleur d'albâtre.

Presque aussi varié de formes que de couleurs, l'oeillet épanouit ses beaux fleurons en houppe, en cocarde, en pompon, et d'autres fois encore il affecte la forme et la couleur de la rose; mais toujours il conserve son délicieux parfum, et il tend sans cesse à quitter sa parure étrangère pour reprendre ses simples atours. Car la main du jardinier, qui peut doubler, tripler, bigarrer et varier sa parure, ne saurait la rendre constante.

Ainsi la nature a déposé dans nos cœurs le germe le plus délicieux des sentiments. L'art et la société, en développant, en cultivant ce germe, l'embellissent, l'affaiblissent ou l'exaltent.

Cent causes réunies peuvent en rendre les effets inconstants et variables; mais, malgré les caprices, les erreurs et les jeux incompréhensibles du cœur humain, la nature ramène toujours l'amour au but qu'elle lui a prescrit.

La Rochefoucauld a dit: "Il en est du véritable amour comme de l'apparition des esprits; tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu." Qu'entend cet affligeant moraliste par véritable amour? Veut-il donc nous faire croire que le véritable amour est une chimère? Non, l'amour véritable vit dans tous les cœurs.

VERVEINE

ENCHANTEMENT

Je voudrais que nos botanistes attachassent une idée morale à toutes les plantes qu'ils décrivent: ils formeraient ainsi une sorte de dictionnaire universel, entendu

che. Ses fleurs, ses tiges, ses feuilles et sa racine, tout en elle est bienfaisant. On compose de ses différents sucres des sirops, des pastilles et des pâtes aussi excellents au goût que favorables à la santé.

Le voyageur égaré a quelquefois trouvé dans sa racine un aliment sain et substantiel. Il ne faut que regarder à ses pieds pour trouver dans toute la nature des preuves d'amour et de prévoyance. Mais cette tendre mère a souvent caché, dans les plantes comme dans les hommes, les plus grandes vertus sous la plus modeste apparence.

ADONIDE

DOULOUREUX SOUVENIRS

Adonis fut tué par un sanglier. Vénus, qui avait quitté pour lui les délices de Cythère, versa des larmes sur son sort; elles ne furent point perdues: la terre les reçut et produisit aussitôt une plante légère qui se couvrait de fleurs semblables à des gouttes de sang. Fleurs brillantes et passagères, trop fidèles emblèmes des plaisirs de la vie, vous fûtes consacrées par la beauté même aux douloureux souvenirs!

ACACIA-ROBINIER

AMOUR PLATONIQUE

Les sauvages de l'Amérique ont consacré l'acacia au génie des chastes amours; leurs arcs sont faits du bois incorruptible de cet arbre, leurs flèches sont armées d'une de ses épines. Ces fiers enfants du désert, que rien ne peut soumettre, conçoivent un sentiment plein de délicatesse; peut-être ne savent-ils pas l'exprimer par des paroles, mais ils en trouvent l'expression dans une branche d'acacia fleuri. La

jeune sauvage, comme la coquette des cités, entend ce langage séducteur et elle reçoit, en rougissant, l'hommage de celui qui a su la toucher par le respect et par l'amour.

Il n'y a guère plus d'un siècle que les forêts du Canada ont cédé ce bel arbre à l'Europe.

L'acacia, en déployant dans nos bocages son ombre légère, ses fleurs odorantes et sa douce et fraîche verdure, semble y prolonger le printemps. Le rossignol aime à confier son nid à ce nouvel habitant de nos climats: l'aimable oiseau, comme rassuré par les longues et fortes épines qui protègent sa famille, descend quelquefois sur les dernières branches de l'arbre pour faire entendre de plus près ses ravissants concerts.

— o —

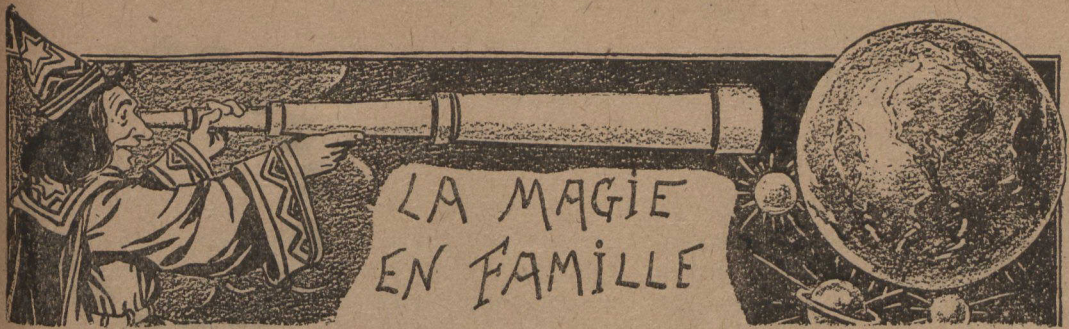
A LA BAIONNETTE

QUAND vous lancez un coup de baïonnette, explique le caporal à des recrues, vous risquez, en entrant dans le chou, de tomber en avant sur le chou lui-même. Pour éviter cela, regardez bien le mouvement!

Et il fait le geste d'embrocher un boche, en lançant furieusement sa baïonnette en avant; mais en même temps il donne un grand coup de pied dans la direction du fusil.

— Ça, dit-il, c'est pour ficher le boche par terre et du même coup retirer la baïonnette "parce que quelquefois on la tord si on ne fait pas de même!"

— o —



L'ESCAMOTAGE d'UNE PIÈCE DE MONNAIE

PRIEZ un spectateur de tenir une pièce de monnaie, de deux cents par exemple, à travers un mouchoir et de la laisser tomber, d'une certaine hauteur, à votre commandement, sur une assiette placée au-dessous (fig. 2).

Au moment où l'on entend distinctement le choc de la pièce qui vient de tomber, vous enlevez le mouchoir de la main

gauche; il n'y a plus rien sur l'assiette. Où donc a passé la pièce de monnaie?

Vous la retirez du nez ou de la poche d'un spectateur ébahi (fig. 3). C'est bien celle que l'on vous avait confiée, le signe dont elle avait été marquée préalablement à votre insu, en fait foi.

Notre figure 1 vous explique le mystère. Une seconde pièce de deux cents, percée d'un petit trou, a été attachée à un bout de fil blanc long de 10 pouces environ, terminé, à l'autre extrémité par une épingle recourbée formant crochet qui a permis de la suspendre, en un tour de main, au mouchoir emprunté; c'est cette seconde pièce qui est tenue à travers le mouchoir, ce que personne ne peut soupçonner, et l'opérateur conserve tout simplement la première dans sa main fermée de laquelle il tient en même temps, pour en motiver la fermeture, la baguette magique.

Quand le mouchoir est enlevé la seconde pièce se trouve entraînée en même temps par le fil, et point n'est besoin d'une grande habileté pour feindre de retirer du nez, ou de la poche de quelqu'un, celle que l'on avait conservée en main.



PETIT TOUR DE SOCIÉTÉ

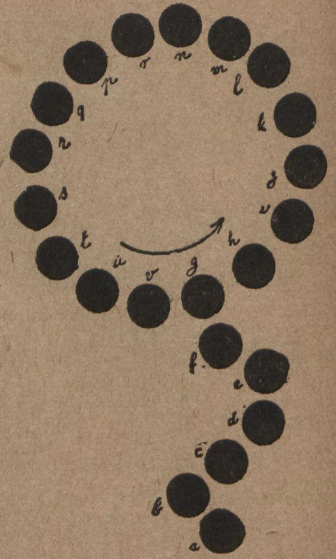
VOICI un petit tour fort simple, mais néanmoins susceptible d'intriguer un moment vos petits camarades. La figure ci-dessous va nous servir pour l'expliquer. Mais lorsque vous le présenterez, vous ferez une figure semblable avec des cartes, des pièces de monnaie, des jetons, peu importe.

Commencez par compter le nombre de cercles dont se compose la queue de la figure ci-contre: *a, b, c, d, e, f, g*, cela fait 7. Repartez alors du cercle *g* vers la droite en comptant encore 7: *g, h, i, j, k, l, m*, vous tombez sur le cercle *m*.

Tout ce compte s'est fait en vous-même, sans que vous ayez l'air de rien. Dites alors à un de vos amis de penser un nombre, de compter ce nombre en partant du cercle *a*, puis, arrivé au cercle *g*, de continuer en allant vers la gauche. Il s'arrêtera sur un certain cercle. Dites alors à cet ami: "—Le nombre que vous avez pensé, comptez-le de nouveau à partir du cercle sur lequel vous êtes tombé, en revenant en arrière, mais cette fois comme si la queue n'existait plus, c'est-à-dire en dépassant le cercle *g* vers la droite, comme l'indique la flèche du dessin." L'ami ayant recompté le nombre qu'il a pensé, sera tombé sur un certain cercle.

Vous lui dites alors, triomphalement:—"Vous êtes tombé sur le cercle *m*." Et, en effet, ce sera toujours sur le cercle *m* qu'il tombera, quelque soit le nombre qu'il aura pensé. Supposons que ce nombre soit 14. Il comptera 14 comme nous l'avons dit: *a, b, c, d, e, f, g, v, u, t, s, r, q*, et tombera sur le cercle *p*. S'il compte 14 en revenant en arrière, comme si la queue n'existait plus, il comptera: *p, q, r, s, t, u, v, g, h, i, j, k, l*, et tombera bien sur le cercle *m*.

Ce tour peut se faire quel que soit le nombre total de cercles et quel que soit le nombre de cercles composant la queue. Le cercle sur lequel on devra fatalement tomber se trouvera de la même façon que nous l'avons expliqué au début de l'opération.



L'île de Macé, la principale du groupe des Seychelles, dans l'Océan Indien, est peut-être la plus curieuse de toutes les îles. Elle s'élève à 3,000 pieds au-dessus de l'Océan. L'église est toute en corail et les maisons sont également bâties avec des blocs de corail. L'ensemble, au soleil, fait l'effet d'un joli marbre blanc, et donne un coup d'oeil merveilleux.

Le cocotier est un arbre très précieux. Son bois sert à faire des poutres et des planches; de ses feuilles, on fabrique des vêtements. son fruit est un aliment délicieux; on en extrait de l'huile et on en fait du sucre; de la coquille on fait des ustensiles de ménage et de ses filaments, des cordes, des paillassons, des nattes et des voiles.

COMMENT LIER UN HOMME

Corde plus efficace que des menottes

On a entendu beaucoup parler d'un homme qui pouvait se délivrer de menottes en quelques minutes, il arrive aussi souvent de voir un homme promettre de se débarrasser d'une corde habilement attachée, dans le même laps de temps. Mais si vous connaissez la manière de le faire, vous pouvez lier un homme en n'employant pas plus de huit pouces de ficelle ordinaire, de façon à ce qu'il ne puisse pas bouger de six

pouces de la position dans laquelle il se trouve.

Pourtant, aussi longtemps qu'il ne fera aucun effort, il sera parfaitement à son aise.

Cette manière de lier un homme est la suivante: Couchez la personne avec la figure contre terre et faites, aux deux extrémités de la ficelle, deux noeuds coulants assez grands pour y placer les pouces. Placez-lui les mains derrière le dos et attachez-lui les pouces à l'aide de la ficelle. Il y aura alors environ deux pouces entre les "pouces".

Prenez-lui ensuite les pieds et passez-les dans le cercle formé par les bras, la ficelle et les épaules.

Une fois ceci fait il lui est absolument impossible de bouger à moins que ce soit un acrobate. Même si vous lui mettez un billet de cinq piastres à un pied de la figure et que vous lui dites que s'il peut l'atteindre, même avec les dents, il peut le garder, le billet restera où il a été placé et la personne également.

S'il tâche de se dégager il s'efforcera d'abaisser les pieds ce qui fera serrer les noeuds de telle façon qu'il sera obligé de cesser de se mouvoir à cause des douleurs qu'il éprouvera.

Les seuls qui ont quelque chance de pouvoir se dégager, sans parler de l'exception citée plus haut, sont ceux doués d'une certaine souplesse des reins. Ils peuvent se balancer de façon à tomber sur le côté. Cela ne les aidera pas, cela leur donnera plutôt une idée de ce qu'étaient les tortures au Moyen-Age, mais ils auront bougé d'au moins six pouces, de sorte que s'il a été parié qu'il leur était impossible d'effectuer ce déplacement, ils gagneront, mais sans avoir pu se dégager.

— o —

La fleur d'oranger fut adoptée pour orner la couronne de la mariée parce que la branche de l'oranger porte fleur et fruit tout à la fois, ce qui symbolise prospérité et fécondité.

M. Cecil Nailor, de Stockcross, a capturé récemment dans une trappé une taupe blanche. C'est une curiosité aussi bien qu'une rareté, car ces spécimens sont peu nombreux et très rares.

SAUVE PAR SON CHEVAL

Le soldat anglais, W. Green, en traitement dans un hôpital d'York, raconte l'histoire suivante, dont il fut, dit-il, le témoin oculaire.

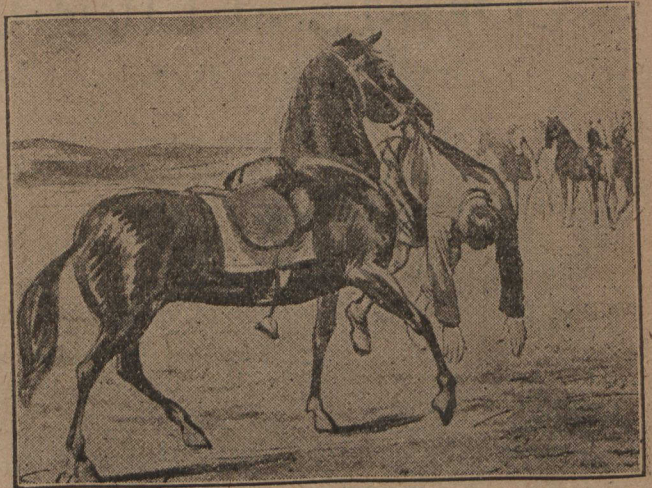
Un jour, au cours d'une violente action, un cavalier des Lanciers - Royaux d'Ecosse, ayant été atteint d'une balle, fut envoyé à terre.

La troupe était en marche à ce moment lorsque, petit à petit, le cavalier vint toucher le sol.

Son cheval s'arrêta alors, souleva l'homme avec sa bouche et, le prenant par les vêtements, se rendit avec son fardeau près d'un groupe d'autres cavaliers qui, tous prêts à s'élancer à leur tour, en attendaient l'ordre.

Le cavalier fut, de là, transporté à une ambulance de première ligne, où le médecin assura que si ce blessé avait séjourné quelques heures sur le sol, sans soins, il serait inévitablement mort.

Voilà un brave cheval qui mérite vraiment de porter une décoration, si l'on s'avise un jour de la conférer aux animaux!



UN NID TRES CURIEUX

L'OISEAU tailleur de l'Inde, est une toute petite créature jaune qui fait un nid tout à fait curieux à voir.

Pour échapper aux serpents et aux singes, il prend une feuille morte, l'emporte au sommet d'un arbre et, au moyen de son bec en guise d'aiguille et d'une fibre en guise de fil, il coud la feuille morte à une feuille verte qui pend à une des extrémités d'une branche élevée.

Les feuilles sont cousues sur tout le tour excepté sur un petit espace toujours au sommet et à gauche de la feuille verte. La feuille, ainsi suspendue à une toute petite brindille, il est impossible de la prendre pour un nid.

Au Japon, le jeune homme qui courtise une jeune fille, apporte à la porte de celle-ci, un vase vide dans lequel il met une plante. Si la jeune fille la cultive et l'entretient, c'est d'un bon augure pour le jeune amoureux, si elle la néglige au contraire, il peut considérer, comme refusée, sa demande en mariage.

Le Film représentant la bataille de la Marne coûta \$200. pour location la première semaine, puis le prix diminua de semaine en semaine. Dans un seul cinéma de l'ouest de Londres, on fit une recette de \$5,000 dollars les trois premiers jours de la semaine.

LE MORT MALGRE LUI

LES Allemands détestent les Français, mais ils abominent les Anglais, qui le leur rendent bien. Des Anglais avaient été chargés d'aller relever leurs morts pour leur rendre les derniers devoirs. Sur une partie du champ de bataille abandonnée par l'ennemi, ils cheminaient, tout attentionnés à ne pas oublier un camarade.

Ils arrivent ainsi près d'un Allemand qu'ils retournent avec précaution. Ils allaient tout de même l'enlever pour l'enterrer, car, après la mort, il n'y a plus d'ennemis. Mais, ô miracle! voilà l'Allemand qui ressuscite et qui proteste contre l'intention marquée de l'envoyer dans le royaume des taupes. Il n'était même pas blessé, il faisait le mort. L'officier commandant le détachement, l'interrogea et parut réfléchir.

— Camarades, dit-il, ce Boche prétend qu'il n'est pas mort, mais ils sont si menteurs dans ce pays-là qu'il vaut mieux l'enterrer tout de même.

Et nos Anglais de donner une belle peur au "German" qui croyait sérieusement qu'on allait l'enterrer vivant. Il se mit à pousser des cris de désespoir jusqu'au moment où il comprit que les Anglais se contentaient de le faire prisonnier laissant aux allemands la honte de pareilles atrocités.

— o —

L'usage des couteaux en Angleterre remonte à 1559, et la même année, on avait construit des carrosses en France.



A QUI APPARTIENDRA LE SPITZBERG ?

QUICONQUE eût prédit, il y a seulement dix ans, que la possession du Spitzberg, cet archipel quasi-polaire, mettrait aux prises plusieurs grandes nations, se fût exposé à s'entendre traiter de fou. Mais la découverte d'immenses gisements de houille de qualité supérieure sur cette terre inhabitable a changé la face des choses, et les divers pays se surveillent jalousement en se demandant lequel dans le nombre des concurrents, aura l'audace de planter son drapeau sur ce royaume sans maître.

Au cours du récent congrès de l'Association Britannique (section de la géographie), un conférencier, le Dr W. S. Bruce, a révélé un ensemble de faits intéressants sur la situation.

Le charbon du Spitzberg ne contient qu'un faible pourcentage de soufre et de cendre; il possède les qualités du cardiff; les filons sont épais, et le voisinage immédiat de la mer en facilite l'exploitation.

— o —

UNE DANSE UTILE

Vous tous qui aimez la danse, vous êtes certainement loin de penser que quelques fois la danse rend de très grands services.

C'est pour vous amuser, vous délasser, que vous dansez et sûrement l'on se heurterait à un refus de votre part, si l'on vous demandait de danser pour accomplir un travail. C'est pourtant ce qui se fait dans un certain pays. La danse est utilisée pour accomplir un travail, et les danseuses s'amusez follement.

Vous n'ignorez pas, sans doute, que la noix de cacao pousse sous la forme d'une grosse fève dans une enveloppe jaune et



La danse sur les fèves.

longue. Ces fèves de cacao sont recouvertes d'une substance molle et gluante qui doit être complètement enlevée.

Pour éviter un travail long et ennuy-

eux, voici le procédé simple et tout à fait amusant que l'on emploie.

Lorsqu'il y a une grande récolte de ces fèves elles sont répandues sur un vaste plancher. Des paysannes se réunissent et en avant la danse.

Naturellement la semelle des souliers des danseuses n'a pas la souplesse de celles dont on se sert aujourd'hui pour les danses de nos salons. Les souliers eux-mêmes sont dépourvus d'élégance, cela n'empêche pas les danseuses de s'en donner à coeur joie par le fait de remuer sous leurs pas les fèves de cacao, ces dernières se dépouillent rapidement de leur enveloppe grossière et deviennent très brillantes et très jolies.

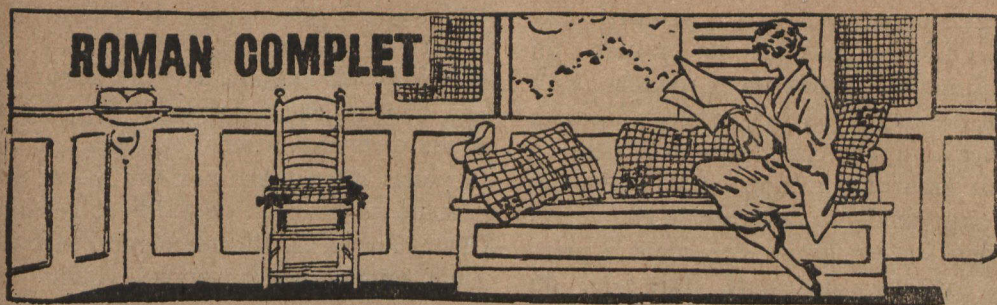
— o —

UN DANGER POUR LES PLONGEURS

BEAUCOUP de plongeurs indigènes, perdent leur vie en rencontrant d'énormes mollusques. Ceux-ci, à peine sont-ils effleurés par n'importe quel objet, qu'ils se referment aussitôt vivement comme un étau. Malheur au plongeur qui en touche un, il est alors instantanément broyé dans cet étau formé par la rencontre des deux écailles du mollusque lorsqu'il se referme.

— o —

Il est préférable, disent les horlogers, de remonter sa montre toujours à la même heure; le ressort se conservera ainsi plus longtemps en bonne condition.



LE MYSTERE PLANE

ROMAN D'AVENTURES

par Georges Montignac

CHAPITRE I

"Ta-ou! Ta-ou! Ta-ou! Gentlemen et Signoras... viens voir!... Je mange le "joli serepent venimeux... Je le prends, je l'enroule sur le bras sans qu'il morde Towdy... Approche... que tu voies comme la vipère noire est mon amie,, et que je ne crains pas le grelot du serpent qui sonne, ni les crochets recourbés du "tête de cuivre".. Approche, Gentlemen et Signoras... Les serpents connaissent Towdy... Ta-ou! Ta-ou! Ta-ou!"

Sur la place de Jacksonville, chef-lieu du comté Duval, en Floride, devant le Court House, un Indien de haute taille, le corps sanglé dans une vieille tunique de buffle, les jambes enveloppées de guêtres en peau de loup, les bras nus, s'agitait autour d'un haut panier en osier tressé. A sa face cuivrée, son nez recourbé, ses cheveux noirs relevés sur le haut de la tête en un court chignon traversé de deux plumes d'aigle, on reconnaissait un de ces redoutables Indiens séminoles, vaincus et dispersés par la guerre de Floride, et dont les survivants, coureurs de prairies ou brigands de forêts vierges, se risquaient

maintenant jusqu'à la côte pour acheter du tafia, rhum de dernière qualité fabriqué avec les résidus de canne à sucre.

—Ta-ou! Ta-ou! Approche, Gentlemen et Signoras!...

A l'époque où commence ce récit, c'est-à-dire il y a une trentaine d'années, Jacksonville, située sur la rive gauche du fleuve Saint-Jean, n'avait pas encore atteint le développement que la civilisation intensive américaine y a fait naître depuis. Bâtie par des émigrants venus pour exploiter les riches forêts de pin austral, elle se ressentait encore de la hâte d'une première installation au milieu d'un terrain inculte, infesté de marécages, voisin des forêts séculaires encore inexplorées par les blancs et dont les sombres et majestueuses frondaisons barraient l'horizon du côté de l'ouest.

Le Court House où flottait le drapeau étoilé, l'église épiscopale avec son clocher grêle, la maison du gouverneur avec ses terrasses sur le fleuve, l'école mutuelle aux larges fenêtres, et deux mauvaises auberges décorées des noms pompeux d'"Hôtel de Guillaume Tell" et d'"Hôtel de la Florida", étaient les seuls monuments im-

portants de ce petit centre primitif. Autour, quelques maisons de briques, un grand nombre de chalets en planches à un étage, des hangars à bois, et deux énormes scieries à vapeur complétaient la ville.

Aux environs, au nord et à l'ouest, s'étendaient quelques cultures de cotonniers en cours de développement, mais le principal commerce du comté était celui du bois abattu dans les forêts de l'ouest, débité à Jacksonville, et que des goélettes prenaient à quai pour descendre le cours du fleuve et gagner, par le Pacifique, le grand centre commercial de Saint-Augustin.

La population, très mélangée comme celle des villes neuves, était faite d'émigrants, Allemands, Hollandais ou Italiens d'Indiens transplantés, de métis, et surtout des nègres en demi esclavage, dont les cases en torchis formaient une courte ceinture de faubourgs.

C'était dimanche, jour de repos et de marché à Jacksonville. On croisait ce jour-là, sur la place du Court House, les échantillons les plus variés de la race humaine. Des nègres vêtus seulement d'un étroit caleçon en toile, des coureurs des bois, blancs ou Indiens, chaussés de moccasins, couverts de blouses en peau de daim, souillées de sang et de graisse, y coudoyaient des planteurs en costume de toile blanche et des fonctionnaires portant le casque colonial et le smoking; des négresses, la tête entourée de madras jaunes et rouges, chargées de bijoux en graines de sapotillier et de bagues en argent, drapées dans des châles aux couleurs criardes, marchaient jambes et pieds nus, sans jupon; des mulâtresses portant la "nagua", pièce de cotonnade à fleurs, autour des reins, et une camisole qui leur laissait les bras nus, se dandinaient sur leurs hanches; des bûcherons, la carabine en ban-

doulière, le large chapeau de feutre rejeté en arrière, causaient en hollandais, en allemand ou en anglais, avec les scieurs de bois, dont les chemises rouges rappelaient les matelots napolitains; et, dans la foule, de petits négillons, portant pour seul costume un chapeau de paille et retenant à leurs lèvres un énorme cigare, se faufilaient comme des couleuyres, volant une orange à un éventaire ou se jetant dans les jambes des épluchures de bananes.

Le marché se tenait perpendiculairement au fleuve, sur la grande place. Devant des chariots débordant de légumes, des négresses avaient étalé des fruits dans des corbeils ou sur des pièces de toile blanche: oranges volumineuses, limons, bananes, avocats, dattes, olives, goyaves, melons musqués, papayas, qu'elles offraient avec le sourire de leurs dents blanches et leur grasseyement caractéristique; des nègres pêcheurs portaient du poisson au bout de longues perches et criaient les prix à tue-tête; des marchands de volailles et des bouchers attendaient, un couteau au poing, que le client ait choisi une victime, poulet, canard ou agneau, qu'ils tuaient au moment de l'achat, car la viande, à cette latitude tropicale, se corrompt en quelques heures; des cuisiniers en plein vent forçaient les passants à goûter des fèves cuites, des bananes frites ou du riz bouilli, et des industriels, agitant une clochette, invitaient à venir boire du vin de palme, du rhum et de l'eau-de-vie d'Europe, dont les flacons multicolores ornaient leur éventaire.

Sur ce tableau bariolé et grouillant régnait en maître une troupe silencieuse de vautours, respectés de tous et chargés du service de la voirie. Perchés sur les roues des chariots, sur les paniers, ils attendaient, sans se déranger au passage des gens ou des chiens, qu'on leur jetât des

entrailles de poissons ou des déchets de viande, et semblaient se douter, par leur calme méprisant, que l'imprudent qui les abattrait involontairement paierait cinq dollars d'amende.

Towdy était arrivé à dominer les cris des marchands, et, peu à peu, un vaste cercle s'était formé autour de lui. Des bûcherons, la courte pipe aux lèvres, les mains dans les poches, s'étaient avancés; des nègres roulant leurs gros yeux blancs inquiets vers le panier de roseaux, se risquèrent à leur suite; le recorder, le gouverneur de la ville et le maître de la poste, qui causaient avec l'évêque évangélique, s'étaient arrêtés un instant, et, voyant ce groupe officiel, des femmes s'étaient approchées.

La badauderie, qui est de tous les pays, ayant rassemblé autour du bateleur un nombre suffisant d'assistants, Todwy rabattit vivement le couvercle de son panier. Le cercle des curieux s'élargit involontairement tant la crainte du serpent est grande dans ce pays où ces reptiles foisonnent et font un nombre considérable de victimes.

Plongeant lentement le bras dans le panier, l'Indien en tira une poignée de serpents, verts, noirs ou rouges, qui se tordirent aussitôt autour de son bras nu comme un fouet de furie.

—Tu vois, Gentlemen... le serpent est mon ami... Pas mordre Todwy. Jette de l'argent pour les serpents amis.

Quelques bûcherons lancèrent des penny, le gouverneur jeta un dollar.

Todwy, qui avait fait le tour du cercle, les bras au-dessus de la tête, rejeta les serpents dans le panier, ramassa vivement l'argent et revint en silence au milieu du cercle.

—Todwy va manger maintenant toute

vivante la vipère d'eau que tu sais terrible.

Un silence profond planait, car tout le monde savait combien est mortelle la morsure de la vipère noire qui pullule dans les marécages des cyprières.

L'Indien avait déjà saisi dans le panier un petit serpent noir de deux pieds de long, quand un cri prolongé et haletant se fit entendre sur la route de l'ouest qui vient des plantations.

L'attention s'était de suite détournée du mangeur de serpents. Les bûcherons avaient saisi instinctivement leur carabine, habitués qu'ils étaient aux attaques imprévues de la forêt, et les nègres détaient à toutes jambes vers leurs cases.

Tous les yeux convergèrent sur la route qui traversait les plantations de cacao-tiers d'un des plus riches colons de Jacksonville. La silhouette falote d'un homme vêtu de noir, nu-tête, levant les bras au ciel, s'avancait péniblement vers la place. La foule s'était portée curieusement à sa rencontre.

Il fut bientôt sur la place. Les yeux hargnards, les vêtements couverts de vase, les cheveux collés au front, la barbe inculte, la face blême, il écarta la double haie de curieux qui s'était formée et cria d'une voix rauque: "Le recorder!... Le recorder!"

—C'est moi, fit le juge de paix en s'avancant.

L'homme resta un instant hébété, comme s'il ne comprenait plus où il se trouvait. Puis son corps oscilla comme un arbre qui va s'abattre, et il prononça:

—Prenez garde... Jacksonville détruit. la forêt vierge... le Nid de guêpes!...

Par-dessus l'épaule du recorder, Todwy, le mangeur de serpents, avait avancé doucement la tête, en spectateur qui veut voir à son tour.

L'homme le fixa un instant et son regard sembla se remplir d'épouvante. Il voulut lever le bras pour le désigner, mais il tomba comme une masse à la renverse.

Alors on s'aperçut que l'inconnu avait sur lui les lambeaux d'un habit noir. Une cravate blanche, dénouée, pendait autour de son cou, des boutons en diamant brillaient à son plastron maculé de vase, et des bagues étaient encore à ses doigts.

Un silence se fit. Le gouverneur, qui s'était approché, se pencha sur le corps. Il écarta le plastron, tâta l'endroit du cœur.

—Il n'est qu'évanoui.

Et, s'adressant à des assistants :

—Deux hommes pour le porter à l'ombre. Toi, Tom, tu vas me chercher du rhum et le docteur Dalbray... Fais vite.

Todwy et deux nègres prirent de suite l'inconnu sous les bras et par les jambes et allèrent l'étendre contre la haie de rhododendrons qui entourait le Court House.

L'évêque évangélique, penché sur l'inconnu, lui fit avaler aussitôt quelques gorgées de rhum.

L'homme fit un léger mouvement.

—Il revient à lui, il est épuisé par sa course, il faut le laisser reposer.

—Quelqu'un connaît-il ce gentleman? prononça le gouverneur en se tournant vers le cercle de bûcherons qui regardaient en silence.

Les têtes hochèrent négativement. Pourtant un vieux bûcheron se courba sur le corps, l'examina attentivement, se redressa, ôta sa pipe de sa bouche, cracha par terre et dit lentement en anglais :

—Oui... Je crois bien le reconnaître, monsieur le gouverneur... Oui donc... Je ne me trompe pas : c'est Jack Davidson, le colonel Jack Davidson.

—Le riche planteur qui a disparu de fa-

çon mystérieux, il y a six ans, en même temps que le chef de la police?

—Oui donc, monsieur le gouverneur.

—Mais n'a-t-on pas dit que les caïmans de la baie... ?

—On a dit bien autre chose à cette époque—Et le vieux bûcheron secoua la cendre de sa pipe.—Est-ce qu'on a expliqué les quatre goélettes qui ont remonté le Saint-Jean sans faire escale à Jacksonville, et dont on n'a jamais entendu parler en amont, et la mort de la signora Camilla, et la disparition des nègres marons qui habitaient près des marais, est-ce qu'on a expliqué ça? Toujours est-il que c'est bien là le colonel Jack Davidson. J'ai été quatre ans à son service et je le reconnais sur l'honneur.

Le gouverneur se tourna vers un nègre de haute taille, vêtu d'un pantalon et d'une veste blanche, qui semblait se tenir respectueusement à ses côtés.

—Tomy, prends ton tambour et annonce que tous les citoyens se réuniront à quatre heures, sur la place du marché, pour aviser.

Le nègre s'inclina et s'éloigna à toutes jambes.

Deux nègres étaient restés près de l'homme évanoui. Todwy s'était écarté sans paraître s'intéresser autrement à l'incident dont s'entretenaient avec animation le gouverneur, le pasteur évangélique et le recorder.

Le docteur Dalbray arriva bientôt. C'était un petit homme sec, d'une cinquantaine d'années, portant lunettes. Ancien médecin de la marine française, il avait donné prématurément sa démission à la suite d'une querelle avec ses chefs, et, parti pour l'Amérique à peu près sans le sou, il s'était établi à Jacksonville, où sa bonne humeur, son diagnostic précis et sa bonté

sans limite avaient fait de lui l'homme le plus aimé du pays.

—Eh bien, qu'y a-t-il?

—Voulez-vous voir, docteur?... Je vous mettrai ensuite au courant, répondit le recorder en désignant l'inconnu.

Le docteur avait ajusté ses lunettes.

—En habit noir?... D'où vient-il, celui-là?

Il avait arraché vivement le plastron de la chemise et déboutonné la ceinture du pantalon de l'homme évanoui. Mais il se releva de suite.

—Mon cher gouverneur, cet homme est mort!

—Mort?

—Il a été piqué par un trigonocéphale.

—Il y a quelques minutes, il a parlé. La morsure du trigonocéphale occasionne une mort presque instantanée.

—Il a été piqué il y a une minute à peine... En voici d'ailleurs la preuve...

Et le docteur montrait derrière le cou du mort deux petites plaies rouges salies par une lave jaunâtre au goût fétide, caractéristique du terrible serpent trigonocéphale.

—Le venin est encore aux bords de la plaie.

Le gouverneur jeta un regard sur la haie de rhododendrons.

—Pourtant, le trigonocéphale n'a pas coutume de gîter dans les rhododendrons... Il faut que...

—On l'y ait déposé, acheva le docteur.

—Où sont les deux nègres qui veillaient tout à l'heure près du blessé?

Il n'y avait plus personne autour du cadavre.

Un groupe écoutait, à quelque distance, les explications du vieux bûcheron. Plus loin, sur les dernières marches de la maison de justice, Todwy, assis à côté de son

panier de roseau, fumait paisiblement une courte pipe en terre rouge.

—Etrange, murmura le gouverneur.

Puis élevant la voix:

—Todwy!... Ecoute-moi.

L'Indien tourna lentement la tête, mais ne se dérangea pas.

Le gouverneur, qui connaissait la fierté des peaux-rouges, s'avança jusqu'à lui.

—Tu as vu les deux nègres qui étaient tout à l'heure avec toi près de l'homme qui est tombé?

—Oui.

—Tu les connais?

—Non.

Le gouverneur garda un instant le silence, fixant l'Indien comme s'il doutait de cette réponse négative. Mais Todwy, le regard lointain, continuait à tirer de courtes bouffées régulières de sa pipe en terre rouge.

—Dans tes serpents n'as-tu pas des trigonocéphales?

L'Indien plissa ses lèvres dans un sourire silencieux, son regard se fit oblique.

—Le gouverneur veut se moquer de Todwy? La morsure du "tête de cuivre" ne pardonne pas, malgré les herbes que je connais... Je n'ai pas de trigonocéphale.

—Pourtant, tout à l'heure, devant la foule assemblée, tu te vantais d'en posséder?

—Il faut bien attirer les visages pâles en leur promettant l'impossible, pour qu'ils jettent leur monnaie.

—J'ai vu dans ta main une vipère rouge dont la morsure est aussi dangereuse que celle du trigonocéphale tête de cuivre.

—Si le gouverneur ne me croit pas, qu'il vérifie lui-même dans mon panier.

Et, de l'oeil, l'Indien indiquait son redoutable panier d'osier.

—C'est bon... Va te faire pendre ailleurs, toi et tes serpents.

Mais l'Indien, la face impassible, ne paraissait pas avoir entendu et semblait s'être replongé dans sa rêverie profonde.

Le gouverneur haussa les épaules et rejoignit le docteur Dalbray, qui donnait des ordres à quatre nègres pour qu'on ensevelisse de suite le corps du mystérieux inconnu dont le visage était déjà entièrement tuméfié.

Il prit le bras du gouverneur et remonta la grande rue avec lui.

—J'ai fait des constatations curieuses sur le cadavre, mon cher gouverneur...

—Ah?

—Cet homme avait coutume d'être battu à coups de cravache ou de fouet.

—Battu?

—J'en ai trouvé des traces nombreuses sur le dos et sur les reins. De plus, il était marqué.

—Marqué? fit le gouverneur surpris.

—Oui, comme jadis les malfaiteurs. Il porte à l'épaule une brûlure au fer rouge qui me paraît être une abeille, un frelon ou une guêpe.

—Etrange. Vous savez qui serait ce malheureux?

—Ma foi non... Et vous m'avez promis d'éclaircir cette histoire. D'ailleurs, le recorder a fait l'inventaire de ses poches, il a trouvé un petit portefeuille qu'il a emporté... Nous allons avoir tous les renseignements désirables.

Les deux hommes s'éloignaient en causant. Todwy, sans bouger en apparence, les suivit du regard; quand ils eurent tourné la rue près de l'"Hôtel de Guillaume Tell", il siffla doucement entre ses dents. Deux nègres, vêtus de caleçons de cotonnade écarlate, qui semblaient faire la sieste à l'ombre d'un boabab, se levèrent et vinrent à lui. Ils s'assirent à terre à quelque distance. L'un d'eux tenait une

bannette de jonc pleine de pêches d'aspect savoureux.

L'Indien, après avoir jeté un long regard circulaire, ouvrit son panier de roseau, y chercha un instant quelque chose, et en tira un petit serpent jaune et blanc à la tête aplatie, et dont le cou présentait un renflement circulaire pareil à une colerette de femme. C'était le terrible cobra capello, pourtant presque inconnu en Floride, mais si redouté aux Indes. Le nègre tendit à bout de bras son panier de pêches, et l'Indien y glissa le serpent.

—Tu sais la maison?

—Oui.

—Tu attendras que ce soit fait... et tu me rapporteras ce que je t'ai dit.

—Oui.

—Va. Si tu ne réussis pas, tu auras les deux poings coupés.

Le nègre partit en courant.

L'Indien s'adressa à son compagnon.

—Répète le nom que je t'ai dit.

—Colonel Jack Davidson.

— Tu ajouteras que Todwy veille et qu'il attend des ordres.

Le nègre se leva et prit la route de l'ouest par laquelle était arrivé le malheureux Jack Davidson.

L'Indien secoua sa pipe contre les marches de l'escalier du Court House, puis il s'allongea sur la pierre et attendit.

CHAPITRE II

Frappant en cadence sur sa caisse plate, Tomy, le nègre tambour de ville, parcourait les rues en criant:

—Tous les Gentlemen sur la place... quatre heures... parler avec le gouverneur...

Des têtes se montraient aux fenêtres des négresses s'avançant sur les portes des cases, demandant des détails; mais Tomy,

solennel et grave comme un fonctionnaire, répétait sa phrase et son roulement de tambour, puis sans donner d'autres explications, poursuivait sa route.

A l'heure fixée, toute la population mâle, à l'exclusion des nègres, était sur la place. Assis ou couché à l'ombre des massifs de rhododendrons qui entouraient la maison de justice, chacun commentait l'événement de la matinée, les scieurs de planches avec forcés gestes, les bûcherons d'une voix plus lente comme des gens que la mort d'un homme laisse fort indifférents, les chasseurs de prairies se contentaient d'écouter en hochant la tête.

Todwy avait quitté les marches du Court House et suivait en silence le vieux bûcheron qui avait reconnu le corps de son ancien patron et racontait l'histoire pour la centième fois.

Devant l'entrée du Court House, le gouverneur se tenait avec l'évêque et le maître de poste. A plusieurs reprises il s'était retourné pour regarder le cadran de l'horloge qui occupait la façade de l'édifice. Elle marquait déjà quatre heures un quart, et il n'avait pas encore pris la parole.

Peu à peu les conversations s'étaient arrêtées, on chuchotait en regardant l'horloge. Qu'attendait-on pour commencer ? Le gouverneur paraissait oublier que c'était aujourd'hui jour de repos et qu'on avait mieux à faire qu'à s'attarder sur la place publique, alors que le maté, le rhum et une bonne pipe vous attendaient à la maison ou chez Muller, le tenancier du café de la "Libre Amérique".

Déjà plusieurs bûcherons avaient secoué leur pipe de bruyère sur leurs gros souliers ferrés et se levaient, lorsqu'un scieur de bois prit la parole.

—Eh bien? monsieur le gouverneur... Sauf le respect que je vous dois... peut-on savoir pourquoi on est ici?... Tous les

citoyens sont réunis, vous pouvez parler.

Un murmure d'approbation parcourut la foule.

Le gouverneur échangea quelques mots avec le maître de la poste, regarda encore une fois l'horloge, puis du côté de la grande rue, et, s'avancant devant le bosquet de rhododendrons qui formait une petite butte autour de la maison de justice, dominant ainsi la foule, il prit la parole.

—Gentlemen, je vous ai réunis ici, en assemblée, ainsi qu'il est coutume lorsqu'un événement grave survient dans la ville. Pour ceux de vous qui n'étaient pas au marché ce matin, je vais résumer l'étrange et terrible incident qui est survenu. Alors que le marché battait son plein, nous avons vu arriver, par la route des plantations, un homme dont les vêtements étaient en lambeaux et qui haletait. Mis en ma présence, il a prononcé les mots suivants: "Prenez garde... Jacksonville détruit...! Le Nid de guêpes!..." Puis il s'est évanoui. Transporté ici-même, à l'ombre de ces rhododendrons, j'ai pu vérifier, par un examen rapide, qu'il était seulement exténué de fatigue, mais qu'il n'était pas gravement atteint. Cinq minutes après mon examen, lorsque le docteur Dalbray vint lui prodiguer des soins, il s'aperçut qu'il venait d'être frappé de mort, quelques instants auparavant, par la morsure du serpent trigonocéphale.

Un murmure d'étonnement parcourut l'assemblée.

—Vous savez tous que le trigonocéphale ne s'abrite jamais dans les rhododendrons et qu'il quitte rarement les cyprès ou les pierres. Ce serpent avait donc été placé là dans une intention criminelle.

Tout le monde approuva de la tête.

—D'autre part, notre concitoyen, l'honorable Thomas Bauer, a reconnu formel-

lement, dans le mort, un riche colon de Jacksonville, disparu, il y a quelques années d'une façon mystérieuse, l'honorable colonel Jack Davidson.

Thomas Bauer s'était levé :

—Oui donc, c'était bien Jack Davidson, j'en fais serment.

Le nom de Davidson courut dans l'assemblée. Parbleu ! il était bien connu. Jadis, après la guerre de Floride, où il avait réprimé le soulèvement des Indiens séminoles d'une façon sévèrement tragique, en faisant fusiller sans pitié tous les peaux-rouges pris les armes à la main, il s'était établi à Jacksonville, où il était devenu rapidement un des colons les plus riches et les plus considérés.

Il y possédait à ce moment les plus belles plantations de cacaotiers et de quinquinas de la Floride, et douze navires à lui chargeaient à quai le bois de ses forêts de pins.

On se souvenait aussi de sa fille, miss Margared, une brune délicieuse aux yeux superbes, qui faisait l'admiration du pays pour la hardiesse à mâter les chevaux et son adresse à la carabine et au revolver. On la disait alors fiancée à Georges Clarendet, le secrétaire de son père, un jeune ingénieur français à la figure énergique, à la décision rapide, qui complétait heureusement la bravoure aventureuse de la jeune fille par un sang-froid à toute épreuve.

Davidson était parti un jour pour la forêt haute afin de vérifier avec son secrétaire les coupes de bois : ni l'un ni l'autre n'étaient revenus. Des nègres prétendaient qu'ils avaient été surpris par des caïmans au moment où ils traversaient un rio débordé, mais miss Margared ne l'avait pas cru, sachant combien les nègres sont menteurs.

Après une enquête patiente, qui ne pa-

raissait pas avoir abouti, la jeune fille réalisa toutes les propriétés de son père et disparut un jour à son tour. On n'avait plus entendu parler d'elle depuis cette époque, car elle avait dû regagner l'Europe.

Le gouverneur rétablit le silence que l'évocation du nom de Davidson avait troublé, et reprit :

—L'affirmation de Thomas Bauer est exacte. Nous avons la preuve écrite que l'inconnu qui a été piqué ce matin par un trigonocéphale est bien l'honorable Jack Davidson. Le juge de paix Stephenson, qui a vérifié, conformément à la loi, le contenu des poches du défunt, a trouvé sur lui un petit carnet que j'ai feuilleté rapidement tout à l'heure ; il nous dévoile qu'un grand danger menace Jacksonville et la Floride toute entière.

L'assistance attentive s'était rapprochée du gouverneur.

—Ce carnet est entre les mains de l'honorable recorder Stephenson, qui doit vous en donner lecture ici à haute voix. Si j'ai tardé à ouvrir l'assemblée, c'est que j'attendais son arrivée...

A ce moment une voix s'éleva à quelques pas.

—L'honorable recorder Stephenson est mort !

Tout le monde s'était redressé. Le docteur Dalbray se tenait debout, la physionomie grave. Tous les regards l'interrogèrent.

—Oui, le recorder Stephenson est mort il y a un quart d'heure... Je viens de lui rendre les derniers devoirs.

—Comment cela?... Qu'est-il arrivé ?

—Il a été piqué par un cobra capello.

—Un serpent?... Encore?...

Et la foule eut un recul suivi d'un geste de fureur. En quelques heures deux hommes, mêlés l'un et l'autre à une affaire

mystérieuse, mouraient de la morsure d'un serpent.

—Pourtant, fit un bûcheron anglais en s'avancant dans le cercle, monsieur le docteur me permettra d'être surpris. J'ai roulé ma bosse dans pas mal de pays avant d'être citoyen de la Floride, et je puis dire que si j'ai rencontré le cobra capello dans les Indes, jamais je n'en ai vu trace dans nos contrées depuis dix ans que j'y suis établi.

—Voici le serpent qui a causé la mort de Stephenson.

Et le docteur tendit un petit serpent jaune et blanc, à la tête élargie, dont les reins avaient été brisés d'un coup de badine.

Le bûcheron anglais s'approcha et prit le serpent.

—C'est bien un cobra capello... mais c'est bien le premier que je vois par ici.

—Et le carnet? fit le gouverneur.

—J'ai fouillé en vain partout. Il a disparu.

Le gouverneur eut un geste nerveux.

—Tant pis! nous nous en passerons! Gentlemen, je vous ai dit que j'avais parcouru le contenu du carnet qui fut trouvé sur Jack Davidson. Le malheureux y relate en quelques lignes ses aventures et nous dévoile le danger qui nous menace.

De tous côtés partirent des exclamations.

—Quel danger? Parlez!...

Le gouverneur haussa la voix.

—Voici: "le Nid de guêpes..."

A ce moment le massif de rhododendrons s'agita légèrement derrière le gouverneur, un bras se montra un instant, l'éclair d'une lame brilla, et le gouverneur s'affaissa, un poignard entre les deux épaules.

Le mouvement avait été si rapide que personne n'avait eu le temps d'intervenir.

Tout le monde s'était précipité avec des cris de rage et les carabines avaient été armées rapidement. Le docteur Dalbray n'avait pas perdu son sang-froid.

—Mes amis, pas de faux mouvements. Qu'on cerne de suite le Court House. Toi Bormer à droite, et toi Rouxelle à gauche. Que Bestein barre la grande rue, et que Lowoski aille jusqu'au fleuve avec dix hommes et surveille ses eaux. Vous autres fouillez les rhododendrons. Tirez sur tous ceux qui voudront passer, quels qu'ils soient.

Tandis qu'on exécutait rapidement ses ordres, le docteur s'était penché sur le corps du gouverneur, mais il fit un geste d'impuissance en murmurant: "Il est mort la lame a traversé le coeur."

Il retira le poignard de la plaie. C'était un couteau à scalper. Le coup avait été donné par une main douée d'une dextérité et d'une vigueur extraordinaires, car la lame avait pénétré directement sous l'omoplate entre deux côtes, avait traversé le poumon et atteint le coeur.

Laissant le corps étendu à terre, le docteur examina le buisson de rhododendrons; il en écarta les branches et traversa la haie. Il se pencha ensuite vers l'herbe, qu'il considéra attentivement, puis contourna rapidement la maison. Comme il se penchait sur le sable d'une allée, essayant d'y découvrir une empreinte, une voix lui fit lever la tête.

—Le docteur a trouvé la marque de l'assassin?

—Que fais-tu là? répondit brusquement le docteur en reconnaissant Todwy, qui le regardait légèrement railleur.

—Je cherche aussi.

—Sais-tu que l'arme qui a frappé le gouverneur est un de vos horribles couteaux à scalper?

— Je n'en suis pas surpris, répondit

l'Indien sans qu'un muscle de son visage tressaillit... On m'a dérobé le mien tout à l'heure dans la foule...

—C'est donc avec ton couteau...

—C'est possible.

—Des soupçons peuvent peser sur toi...

—Pourquoi?

—Ta présence derrière le massif de rhododendrons quelques minutes après le crime...

—Tu y es bien.

—Si c'est ton couteau qui est retrouvé dans la plaie on dira que tu es l'assassin... Défends-toi!

—Comment veux-tu que je sois l'assassin quand je vais t'indiquer moi-même ce lui qui a frappé le gouverneur.

—Tu connais le meurtrier?

—Non, mais je puis le trouver facilement.

—Je t'écoute. Mais fais vite, car en ce moment tout t'accuse...

L'Indien eut un rire silencieux.

—Les faces pâles accusent toujours l'Indien séminole des pires méfaits. C'est ce qu'ils appellent de la politique.

—Eh bien?

—As-tu examiné le massif de rhododendrons devant lequel se tenait le gouverneur?

—Oui... Des branches en ont été cassées... Sur l'herbe j'ai relevé des traces de sang comme si l'assassin s'était essuyé les mains...

L'Indien eut un battement imperceptible des paupières, que le docteur ne remarqua pas. Il dit après un léger silence:

—C'est tout ce que tu as remarqué?

—Oui.

—Tu as mal cherché. Viens avec moi.

L'Indien conduisit le docteur jusqu'à un petit ruisseau canalisé qui passait derrière la maison. Il s'approcha de la rive sur laquelle il se courba.

—Ne vois-tu pas le fond, à cet endroit? fit l'Indien.

Et, tandis que le docteur considérait le ruisseau, Todwy plongeait lentement sa main droite dans l'eau, l'agita un instant, puis il la retira et l'essuya sur l'herbe.

—Je ne vois rien!

—Ces herbes arrachées et ces légers nuages de vase...? Quelqu'un a traversé il y a quelques minutes.

—Je ne vois pas en quoi cela se rapporte au crime?...

—Ecoute encore. Que dis-tu de cela? et l'Indien tendait au docteur un bracelet en graines de sapotillier.

—C'est un bracelet de nègre.

—Je l'ai trouvé derrière le massif.

—Qui me le prouve?

—Viens...

L'Indien ramena le docteur en haut des marches du Court House. De là on dominait la place et la route par laquelle était venu le matin le malheureux Jack Davidson.

—Fais-moi grâce d'une minute.

Et l'Indien resta immobile au haut des marches.

Quelques bûcherons s'étaient approchés, la carabine à la main.

—La maison est cernée, dit l'un; personne ne s'échappera.

A ce moment l'Indien toucha le bras du docteur et de l'oeil lui indiqua la route.

Un nègre, ayant pour tout costume un veston de toile blanche qui s'arrêtait au bas des reins, remontait la route, à toutes jambes, allant vers les marais.

—Eh bien? fit le docteur.

Todwy avait pris une carabine des mains d'un bûcheron, il ajusta vivement le nègre et tira. Le noir tomba au milieu de la route où il resta immobile les bras en croix.

—Voilà l'assassin du gouverneur... Tu

trouveras certainement sur lui l'écriture qu'il a volée au juge.

Sur l'ordre du docteur quatre bûcherons s'étaient détachés et remontaient la route jusqu'au nègre, qu'ils ramenèrent bientôt sur la place. Le corps fut fouillé immédiatement. Dans la poche intérieure du veston troué, par la balle et maculé de sang, le docteur saisit un petit carnet de cuir fermée d'une ficelle nouée.

Le docteur essuya l'objet après le veston de toile et le mit dans sa poche en disant :

—Maintenant, j'attends, moi aussi, le cobra capello. J'ai ce qu'il faut pour le recevoir.

Un léger sourire plissa les lèvres minces de Todwy, puis s'adressant au docteur :

—Tu vois que Todwy a tenu sa promesse.

— Excuse-moi, répondit le docteur en lui tendant la main, et prends cette pièce d'or pour boire du tafia à la santé de la libre Amérique.

Les yeux de Todwy se voilèrent un instant, mais le docteur ne put saisir l'éclair de haine qui les traversa.

—Todwy ne saurait accepter ta monnaie d'or.

Descendant majestueusement les marches de la maison de justice, il traversa lentement la place et se dirigea vers le fleuve.

Le docteur, après avoir donné des ordres pour que le corps du gouverneur fût porté à son domicile et celui du nègre enfoui immédiatement, rentra dans le Court House afin de faire convoquer, pour le soir même, le Conseil des notables en vue d'aviser aux mesures à prendre.

Todwy avait gagné le bord de l'eau, il s'y immobilisa un instant, puis ayant jeté un lent regard circulaire autour de lui, il tira de sa bouche une boulette de papier mâché qu'il laissa tomber dans l'eau. Il

la regarda filer dans le courant assez rapide à cette époque, puis monta lentement la berge et gagna posément, à l'extrémité de la ville, au milieu du quartier nègre, une sorte de cahute en bois surmontée d'un toit plat.

Il gratta à la porte. Une vieille négresse, au dos voûté et aux mains tremblantes, enveloppée dans un pagne sale, lui ouvrit, et, après l'avoir reconnu, le fit entrer dans une pièce basse.

—Le grand chef veut-il de l'eau de feu ? Un calumet ? fit la vieille avec un sourire édenté.

—Non. Laisse-moi. Tu viendras me frapper sur l'épaule quand la nuit sera noire et les cases silencieuses de sommeil.

S'étendant alors sur une paillasse de fougères, l'Indien ferma les yeux et parut dormir.

La vieille négresse s'inclina et referma la porte contre laquelle elle s'adossa à l'extérieur, gardienne vigilante. Elle tira alors de son pagne une poignée de noisettes qu'elle grignota.

La nuit descendait lentement sur la ville, tandis que les étoiles commençaient à scintiller au ciel.

Dans le quartier des blancs, les citoyens, par groupes armés, se dirigeaient en silence vers l'assemblée du Court House.

CHAPITRE III

Le Conseil des notables de la ville de Jacksonville était une assemblée officieuse que le gouverneur réunissait lorsqu'il y avait lieu de prendre une décision grave. Il comprenait tous ceux qui, par leur fortune ou le temps passé dans la province, avaient acquis droit de cité; les colons et les vieux bûcherons s'y trouvaient sur un pied d'égalité pour discuter les questions

qui intéressaient l'existence même de la ville ou la protection contre les attaques possibles des dernières bandes d'Indiens. Les gens de couleur n'y pouvaient siéger.

Ce soir-là, le Conseil devait être au grand complet, car la salle d'audience de la maison de justice était pleine. A la place où siégeaient habituellement le gouverneur et le recorder, se tenaient le docteur Dalbray, Carter, le maître des postes, et le Révérend Olivier, l'évêque évangélique de Floride, qui représentaient les hauts fonctionnaires de la cité. Dans la salle, Muller, le propriétaire du café le plus fréquenté; don Librezio, un riche colon d'origine espagnole; Marchall, propriétaire de scieries; Bormer, Rouxelle, Thomas Bauer, vieux bûcherons tannés par le soleil tropical; Simon Lévi, le pharmacien; Bourdhier, le changeur; Féroë, le chef de la police; Wachman, l'agent du trésor; Loverl, Berbi, et la plupart des capitaines des bateaux qui chargeaient les bois, tous les chefs d'équipe des scieries, les contre-maîtres des plantations de coton, de cacao-tiers, de canne à sucre ou de manioc, et les chasseurs de prairies qui avaient acquis droit de cité.

Le docteur Dalbray ayant frappé quelques coups secs sur la table devant laquelle il siégeait, les conversations cessèrent immédiatement: un silence profond se fit.

—Gentlemen, commença le docteur, vous savez le meurtre de notre respecté gouverneur, vous savez aussi la mort du colonel Davidson. Ces deux fins tragiques ont une origine commune. C'est au moment où le gouverneur allait nous dévoiler le contenu du calepin trouvé sur le corps du colonel, qu'il a été frappé par une main qui avait intérêt à ce qu'on ignorât d'où venait Davidson et ce qu'il avait à nous révéler sur les dangers qui entourent la colonie.

Grâce à un Indien Todwy, le charmeur de serpents, nous avons retrouvé le calepin de Davidson sur un nègre. Le voici. Nous allons prendre ensemble connaissance de son contenu.

Le docteur fit sauter la ficelle et ouvrit le carnet. Les deux assesseurs, le maître des postes Carter et le Révérend Olivier se penchèrent vers lui. Le docteur feuilletait une à une les pages maculées de sang. Tous les yeux de l'assemblée étaient tournés vers eux.

—Eh bien, fit Bourdhier, voyant que les trois hommes feuilletaient le calepin sans paraître s'arrêter pour lire.

—Eh bien, fit le docteur après un silence... Rien... le carnet est blanc...

Un murmure courut dans l'assistance.

—Alors, ce n'est pas le carnet du colonel, s'écria Berbi, puisque le gouverneur nous a dit qu'il y avait lu des choses qu'il allait nous révéler au moment de sa mort.

Le docteur retournait le calepin dans ses mains.

—Je vois sur la couverture quatre initiales. Bauer se rappelle-t-il les prénoms du colonel Davidson?

—Non... Nous l'appelions colonel, mais je n'ai jamais su ses prénoms.

—Les initiales gravées dans le cuir sont J. F. M. D.

—Jack, Fenimore, Mary Davidson! fit une voix claire au fond de la salle.

Tous les yeux se tournèrent de ce côté.

Un jeune homme au teint bronzé, au visage régulier, se tenait debout appuyé au mur, près de la porte. Il avait des yeux noirs brillants, portait les cheveux d'un roux vénitien coupés sur le front, assez longs par derrière, et croisait les bras sur une veste de cuir, comme en portent les coureurs de prairies; un étui à revolver et un poignard large se voyaient à sa ceinture.

Il paraissait inconnu de la plupart.

Le docteur avait relevé involontairement la tête au timbre de cette voix. Il fixa un instant le jeune homme, mais sa physionomie lui était totalement inconnue.

—Vous connaissiez le colonel? fit-il.

—Non! répondit le chasseur de prairies. Mais je savais que c'était là ses prénoms, je puis en faire serment.

—Ce calepin lui appartenait donc, conclut le docteur, et je ne m'explique pas qu'il soit blanc actuellement sans qu'on y aperçoive des traces de grattage.

—Le docteur, reprit le jeune homme d'une voix nette et qui vibrait étrangement, a-t-il regardé si quelques pages n'ont pas été déchirées?

Le docteur examina le carnet.

—Oui... vous avez raison... voici la trace... et ces quatre pages blanches qui se détachent indiquent que leurs correspondantes ont été arrachées... Vous avez raison, monsieur, le nègre a fait disparaître des pages.

Le docteur s'était tourné vers le jeune chasseur, mais celui-ci avait repris son impassibilité et ne paraissait plus s'intéresser à l'incident.

—Nous voici dans le même embarras, reprit le docteur. Nous savons par une phrase de notre regretté gouverneur qu'un péril menace la colonie. Le colonel Davidson l'a d'ailleurs affirmé avant de mourir. Que faut-il faire? Quelqu'un demande-t-il la parole pour soumettre une idée?

Berbi se leva.

—J'étais là quand le colonel est tombé à la renverse. Il a dit deux phrases sur lesquelles il faudrait chercher des éclaircissements: "la forêt vierge" et le "nid de guêpes". Cela semble indiquer que le danger viendra de la forêt vierge et que nous

serons détruits comme un nid de guêpes par une catastrophe.

—Peut-être une attaque d'Indiens séminoles? fit Carter.

—C'est invraisemblable. Je connais la forêt depuis vingt ans, répondit Rouxelle; des bandes d'Indiens séminoles y sont encore tapies dans les parties inaccessibles, mais quant à constituer un danger pour la ville, j'en doute... S'ils peuvent mettre sur pied cinq cents guerriers, c'est le maximum.

—D'autres questions importantes se posent. D'où venait le colonel?... Pourquoi était-il en habit? reprit le Révérend Olivier, et comment les Indiens, qui connaissent la valeur des bijoux, ne lui avaient-ils pas enlevé ses bagues et ses boutons de chemise en diamant?

—D'ailleurs, les Indiens ne gardent jamais leurs prisonniers, reprit Carter... Ils les scalpent et les abandonnent. Davidson n'était donc pas retenu par les Indiens séminoles.

—Alors, par qui?

—Il y a un mystère sur la forêt vierge, s'écria Bauer. Le colonel n'est pas le seul qui ait disparu il a six ans. M. Clarencet, son secrétaire, qui l'accompagnait, n'est pas revenu, et le mois suivant Douglas Berlington, Mario Barton, Fenimor Cowlay, le chef de la police, et six mois après miss Margared, qui était partie à la recherche de son père, et Street, le bûcheron de M. Librézio. Je sais bien qu'il y a les tourbières, les serpents, les aigles... Mais pourquoi à cette époque n'a-t-on pas signalé de disparition de gens de couleur? Et puis le chef de police est rentré un soir chez lui, on l'a vu, et le lendemain on ne l'a plus retrouvé, je m'en souviens fort bien. Street avait été dans les rizières le jour où il n'est pas revenu, et Mario Barton n'avait pas dépassé le magnolier du

“Point de vue”. On n’a jamais rien retrouvé d’eux à tous ceux-là. Je suis sûr qu’ils sont vivants comme était vivant le colonel Davidson!

—Je demande à émettre une proposition, fit Schmitt.

—Parlez!

—Je partage l’opinion de Bauer. Lorsqu’on réfléchit et qu’on observe les années écoulées, on remarque que beaucoup de nos concitoyens ont disparu sans laisser de trace et d’une façon étrange. Nous autres, bûcherons ou cow-boys, qui prenons la vie comme elle vient, acceptant la mort quand elle nous frappe à l’épaule, nous n’avons pas coutume de rechercher le pourquoi des choses inexplicables. Si l’un de nous tombe, d’autres le remplacent et la vie continue. Mais la façon dont le colonel Davidson est revenu à nous, sa mort mystérieuse, donnent à penser que des choses, peut-être pires que la mort, nous menacent tous maintenant.

— Je rappellerai un incident étrange, continua Wachman, qui est survenu l’an dernier sans qu’on ait pu l’expliquer. Un jour on emmagasina à la poudrière de la ville, cinquante-deux paquets de dynamite. Il était à ce moment sept heures du soir. Vous savez combien cet établissement est surveillé: il est placé dans la petite île du fleuve, et des sentinelles veillent sur lui jour et nuit, non seulement de l’île, mais des rives. Lorsque l’ingénieur des poudres voulut, vers neuf heures du soir, vérifier la livraison qui lui avait été faite, il trouva le magasin vide et les sentinelles mortes. Notre éminent concitoyen le docteur Dalbray déclara que ces hommes avaient péri gelés. Quant aux riverains ils n’avaient rien vu ni rien entendu, sauf une sorte de ronflement, qu’ils attribuèrent à des serpents à sonnette ou à des grenouilles-taureau.

—Tout cela est juste, fit le docteur Dalbray. Les sentinelles avaient les tissus complètement désorganisés par le froid, et nous étions au milieu de l’été. La dynamite ne fut jamais retrouvée. Comme c’est une marque spéciale, dont les effets sont particuliers, on l’aurait certainement reconnue si elle avait été utilisée dans la région.

—Tout cela est étrange.

—Il faut éclairer notre lanterne.

—Bien parlé! Mais que faire?

—Il est un point acquis, reprit Schmitt: le danger vient de la forêt vierge. C’est donc vers elle qu nos regards doivent se tourner.

—C’est très juste.

—Organisons une expédition d’hommes de bonne volonté, résolu, qui battront la forêt en tous sens pour en chercher le mystère.

— L’idée est bonne, reprit le docteur, et nous pourrions être secondés dans cette tâche par l’Indien Todwy, qui nous a déjà rendu service en tuant l’assassin du gouverneur...

— Et en arrachant les feuilles du carnet du colonel Davidson, reprit la voix ironique du jeune chasseur de prairies.

Tous les regards se tournèrent à nouveau vers lui.

— Vous accusez un peu à la légère, jeune homme. Todwy ne peut avoir déchiré les pages, puisqu’il nous a livré le nègre qui le possédait.

— Pour se sauver lui-même... au moment où vous alliez l’accuser.

— Comment savez-vous?

— J’ai vu la scène. J’étais caché dans le baobad qui domine les haies de rhododendrons.

— Vous avez vu le meurtre du gouverneur?

— Je l’ai vu.

— Et vous n'avez pas appelé, crié?...

— J'avais des choses plus intéressantes à observer.

Un murmure parcourut l'assemblée dont ne parut pas s'émouvoir le jeune homme.

— Pourtant, la mort d'un haut fonctionnaire...

— N'est rien en face de la mort d'une ville tout entière...

— Alors, vous connaissez le danger?...

— Je le devine.

— Quel est-il? Parlez! Parlez!

— Ce n'est pas encriant sur les toits qu'on évite un danger. Je ne parlerai donc pas. Mais je puis vous aider à chercher ce danger et à lutter contre lui.

— Vous paraissez bien sûr de vous, jeune homme!

— Je suis sûr de moi.

— Pourtant, il y a dans cette assemblée des gens d'expérience dont les conseils ne sont pas à dédaigner et qui connaissent la forêt plus que vous.

— Autant, peut-être... Plus? J'en doute.

— Vous êtes bien jeune pour parler ainsi, ricana Rouxelle.

— L'âge dans les pampas et les forêts ne se mesure pas au nombre d'années. D'ailleurs, Gentlemen, je ne suis pas ici pour discuter sur la valeur de chacun de vous. Pour vous aider je n'accepte aucun conseil.

Un murmure parcourut l'auditoire.

Berbi se leva brusquement.

— Le jeune Gentleman chante un peu comme la buse sauvage. Certes, le courage et l'orgueil sont des qualités qui sont intéressantes, mais il pourrait lui en cuire de le prendre de si haut avec de vieux habitués de la forêt comme nous.

Le docteur s'employa de suite à calmer l'effervescence naissante.

— Allons!... du calme Berbi... notre jeune citoyen n'a pas voulu nous froisser.

Il va s'expliquer et nous dire tout d'abord quel est son nom, car beaucoup d'entre nous, et moi-même, nous l'ignorons. Qu'il veuille bien me rappeler en quelle qualité il siège au Conseil de Jacksonville.

Le jeune homme eut un sourire un peu attristé et garda un instant le silence. Déjà quelques ricanements se faisaient entendre. Il releva subitement la tête, et d'une voix nette, cassante, presque métallique, il prononça :

— Mon nom me dispensera de toute autre explication, je l'espère, je suis "Red Hair".

A ces mots l'assemblée entière se leva comme frappée par une commotion.

Red Hair! Red Hair!

On comprendra l'émotion qui s'était emparée de l'assemblée lorsqu'on saura que depuis plusieurs années, tous les mois, à date fixe, un panier d'osier à l'adresse du gouverneur était déposé dans la ville par une personne qu'on n'avait jamais pu surprendre. Il contenait une tête d'Indien séminole avec un bristol entre les dents qui portait d'une écriture finement aristocratique la mention: *De la part de Red Hair*.

Jamais on n'avait pu découvrir l'envoyeur et ces deux mots: *Red Hair*, qui inspiraient une terreur mystique aux Indiens, étaient prononcés maintenant avec admiration et un respect mêlé de crainte par les blancs.

Red Hair! le terrible tueur de peaux-rouges, était donc devant eux? Cet ennemi implacable des Indiens était ce jeune homme à l'oeil vif, à la chevelure ardente? Oui... Red Hair: chevelure rouge.

Pourtant Rouxelle se tournant vers ce jeune homme qui était resté au fond de la salle, appuyé à la muraille et les bras croisés, dit lentement:

— Certes, nous sommes tous fiers de pouvoir dire enfin à Red Hair notre admiration pour ses exploits contre ces chiens d'Indiens; il siège donc de droit dans notre assemblée; mais qui nous dit que c'est Red Hair qui nous parle? Le docteur vient de nous entretenir d'une affaire pas mal embrouillée, dans laquelle il faut nous méfier des serpents, des poignards, et de bien autres choses. Un imposteur n'usurpe-t-il pas le nom respecté et craint de Red Hair?

Le jeune homme eut un sourire.

— L'honorable Gentleman a raison. Quand on se présente devant une assemblée sans y être connu personnellement, on fournit des références. Les miennes sont faciles à établir. Monsieur le docteur veut-il me rappeler la date de ce jour?

— Nous sommes le 12 septembre.

— N'est-ce pas le 12 de chaque mois que Red Hair vous envoie un colis?

— En effet.

— Voici celui du mois de septembre.

Se baissant rapidement, le jeune homme ramassa un objet à côté de lui et le lança dans la direction du docteur. L'objet tomba sur le bureau du juge devant lequel siégeait le docteur Dalbray: c'était une tête de peau rouge, exsangue. Un bristol dans ses dents serrées portait les deux mots "Red Hair".

— Hourrah! s'écria l'assemblée électrisée. Hourrah pour Red Hair!

— Maintenant que l'assemblée a reçu ma carte de visite, veut-elle que je l'aide à conjurer le danger qui menace Jaksonville?

— Je crois parler au nom de tous, répondit le docteur d'une voix vibrante, en déclarant que nous sommes prêts à exécuter vos ordres.

— Oui! Oui! Hourrah!... cria-t-on de

tous côtés tandis que les mains se tendaient devant le jeune homme.

— Quels qu'ils soient?

— Quels qu'ils soient! Jusqu'à la mort!

— C'est juré!

— C'est juré!

— C'est bien, je vous aiderai donc. Vous allez organiser une expédition prudente dans la forêt vierge: il faut qu'elle vous dévoile ses mystères. Vous prendrez vingt hommes, dix nègres, des conserves pour un mois. Parmi les partants, je veux le docteur Dalbray, Rouxelle, Berbi, Bouer et Bourdhier. Le docteur sera chef de l'expédition. Je lui transmettrai mes instructions par les moyens qui me conviendront. Vous prendrez pour guide Todwy, le charmeur de serpents.

— Todwy?... Todwy que vous accusez tout à l'heure de trahison?...

Et tout le monde se tourna vers Red Hair, mais le coin qu'il occupait dans la salle, près de la porte, était vide: le jeune homme avait disparu.

— La séance est levée, prononça gravement le docteur Dalbray. Nous avons juré d'exécuter les ordres de Red Hair; demain j'aviserai aux mesures à prendre suivant les instructions que j'aurai reçues. Je vous rappelle que nos délibérations sont secrètes et que ce qui s'y passe ne doit pas être dévoilé.

Comme il prenait la tête exsangue du peau-rouge pour la faire enfouir, un papier plié en quatre tomba devant lui. Il contenait ces mots:

Le docteur Dalbray est prié de se tenir prêt à partir après demain pour la forêt vierge. Son domestique Thomas l'accompagnera obligatoirement, ainsi que la personne qui lui sera adjointe demain par mes soins comme cuisinier.—RED HAIR.

.. .. .

— Il est l'heure, grand chef, les cases

sont tranquilles. La nuit est venue et les étoiles sont allumées.

Au contact de la main qui se posait sur son épaule, Todwy ouvrit brusquement les yeux sans bouger le corps, tandis que par un instinct de prudence inné, il saisissait à sa ceinture son couteau à scalper.

Il reconnut de suite la vieille négresse qui se penchait sur lui à la lueur vacillante d'une chandelle.

— C'est bien ! fit-il. Verse-moi un verre d'Eau de feu, ensuite je n'ai plus besoin de toi.

La vieille prit dans un coin un flacon et un verre, et, avec précaution, elle versa au peau-rouge une large rasade de tafia. L'indien l'avalait d'un trait, rendit le verre et prononça :

— Va-t'en !

La négresse après avoir remis avec soin le flacon et le verre en place, fit une longue génuflexion et gagna la porte qu'elle referma doucement derrière elle.

Todwy se leva en silence, et, prenant dans un coin une courte échelle de bambou, il l'adossa à la muraille. Il souffla ensuite la chandelle et gravit les échelons. Sa tête heurta bientôt le plafond de bois. S'arc-boutant alors solidement, il appuya vigoureusement de l'épaule contre cette paroi. Une trappe se souleva lentement. Il se glissa par l'ouverture. Il était sur une sorte de terrasse basse qui servait de toit à la maison. La lueur diffuse des étoiles permettait d'en distinguer les dimensions. Au centre une large caisse s'estompait dans la nuit.

Todwy y parvint et souleva le lourd couvercle. Puis, ayant allumé à l'aide d'un briquet de sillex une mèche d'amadou, il l'approcha d'une sorte de réflecteur dont le miroir paraissait disposé horizontalement. Un léger sifflement se fit entendre et un trait de lumière bleue pâ-

le jaillit verticalement, projetant vers le ciel un faisceau très étroit mais d'une clarté étrangement intense.

L'Indien s'était assis, l'oreille aux aguets.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis une sorte de ronronnement très doux, pareil à celui d'un chat ou d'une grosse mouche, se fit entendre au-dessus de sa tête. Todwy étendit alors la main vers la caisse et ferma en partie un robinet. La rayon lumineux s'atténua peu à peu, et devint un point brillant qui éclaira bientôt seulement l'intérieur du réflecteur.

Il leva la tête et aperçut à une dizaine de mètres au-dessus de lui un objet noir, de forme allongée, terminée par une sorte de boule, et qui semblait en équilibre dans l'air comme un énorme avion. Todwy fit entendre deux fois le hululement du hibou. Une voix qui venait alors de l'objet qui planait dans les airs se fit entendre.

— Eh bien ?

— Il est parvenu jusqu'à Jacksonville.

— Tu as agi ?

— Il est mort sans avoir pu parler.

— C'est tout ?

— Il y a grand conseil ce soir. Je te dirai demain ce qu'on a décidé.

— Vien. Voilà pour toi.

Une bourse rendit un son métallique à côté de Todwy, mais l'Indien ne fit pas un geste pour la ramasser.

— Bonsoir !

— Bonsoir !

L'objet de forme allongée se mit à vibrer sur lui-même, ainsi qu'un hélicoptère, le ronronnement très doux reprit, et bientôt la machine disparut dans les airs.

Todwy avait éteint le projecteur. Il referma le coffre, ramassa la bourse qu'il mit dans sa ceinture et, par le même chemin, regagna l'étage inférieur, où il s'étendit à nouveau sur la paillasse de fougère après avoir allumé sa courte pipe de

terre rouge, dont la lueur montrait seule qu'il veillait.

CHAPITRE IV

— Enfin, quelle est ton opinion sur cette mystérieuse affaire?

— Tout ce qui ne touche pas Todwy n'intéresse pas Todwy.

— Pourtant, c'est toi qui as découvert et tué l'assassin?

— Tu paraissais m'accuser, j'ai voulu prendre la peine de te prouver que tu te trompais.

Todwy et le docteur Dalbray, atablés chez Muller devant des tasses de maté, causaient des événements de la veille.

— Le conseil a décidé d'organiser une expédition dans la forêt vierge pour tenter d'éclaircir ce mystère.

— C'est ton Conseil, tout seul, qui a décidé cette expédition? prononça l'Indien en observant avec soin la physionomie du docteur.

— Oui.

— Qui en est le chef?

— Moi.

— Qui prends-tu avec toi?

— Rouxelle, Berbi, Bauer, Bourdier et quinze bûcherons, plus mes domestiques et dix noirs.

— Que vas-tu faire de tes domestiques dans la grande forêt?

— Ils prépareront mes repas.

— Quelques nègres sont suffisants.

— J'aime mes aises.

— A ta volonté. Tes affaires ne me regardent pas.

— Veux-tu nous servir de guide à travers la forêt vierge?

L'Indien garda le silence.

— Je te paierai ce que tu voudras.

— Todwy n'a pas besoin d'argent.

— Rends-moi ce service. Tu connais admirablement les forêts de l'ouest. Tu nous

éviteras les pièges des tribus ennemies et tes amis nous feront bon accueil.

— Les tribus n'aiment pas les visages pâles.

— Il faut que tu nous aides. Fixe ton prix.

— Eh bien... pour être ton guide, je ne demanderai qu'une chose.

— Accordé!

— Attends que j'ai parlé... Je désire la tête de Red Hair si nous le rencontrons sur notre sentier.

Le docteur restait muet, n'osant faire un faux serment.

— Je ne demande pas d'autre récompense.

— Mais si nous ne rencontrons pas Red Hair? essaya de discuter le docteur.

— Nous le rencontrerons certainement, répondit l'Indien en plissant finement les lèvres. Il a déjà entendu parler de ton expédition... qui n'est pas pour lui déplaire... Enfin, promets-tu si nous le rencontrons?

A ce moment, un buveur qui dormait à la table voisine, la tête entre les deux coudes, se souleva un instant et fit un signe affirmatif. Le docteur reconnut le jeune homme qui s'était présenté si étrangement la veille à l'assemblée. Le buveur avait repris son somme la tête enfoncée entre ses deux bras.

— Eh bien? fit l'Indien qui n'avait pu voir le mouvement.

— Eh bien, c'est oui.

— Tu me promets la tête de Red Hair à quelque endroit que nous le rencontrions, s'il se présente à nous?

— Je promets.

— Sur les ossements de tes ancêtres?

Le médecin hésita encore un instant. Le buveur voisin fit un mouvement de la tête renouvelant un signe affirmatif.

— Je promets sur les ossements de mes ancêtres, dit le docteur.

— C'est bien. Quand partons-nous ?

— Demain, nous nous réunirons à onze heures sur la place. Tout sera prêt, je te dirai quel côté de la forêt nous voulons explorer. A demain.

— A demain.

L'Indien se leva et sortit en silence.

Le docteur régla les consommations, traversa la salle en jetant un coup d'oeil sur le dormeur qui n'avait pas bougé, puis il passa chez l'évêque qui s'était chargé de l'intérim du gouverneur et avait envoyé de suite un courrier à Saint-Laurent avec un rapport sur le meurtre du gouverneur et une demande d'instructions. Ils discutèrent des obsèques solennelles qui seraient faites au colonel Davidson et au gouverneur, puis le projet de sépulture qui devait leur être élevé. Il regagna ensuite sa petite maison où Thomas, son domestique, houspillait une demi-douzaine de nègres qui confectionnaient des ballots volumineux.

Thomas était l'ancien infirmier du docteur. Lorsque celui-ci quitta la carrière Thomas, qui venait de finir son temps, avait demandé à rester à son service, et celui-ci l'avait emmené en Floride. C'était un Bordelais, débrouillard et d'un caractère toujours jayeux. Rien ne l'attristait, rien ne l'accommodait.

Par la chaleur la plus torride, il trouvait toujours le mot pour rire. "Vrai, monsieur le docteur, v'là un temps qui va faire sécher la lessive."

Plevait-il, au contraire: "Ah! on va faire mettre les nègres devant la maison pour le bain gratuit... Ça va peut-être nous rendre des blancs."

Thomas avait un véritable culte pour le docteur, qui lui avait sauvé la vie lors d'une épidémie de choléra aux Indes.

— Eh bien, Thomas, nous serons prêts ?

— Ouf, monsieur le docteur. J'ai un peu frotté ces bâtons de réglisse, sans

quoi ils n'auraient rien fait de bon. Ça tient à la couleur, voyez-vous: les nègres ça n'a pas de courage à l'ouvrage parce que ça doit voir tout en noir.

— Farceur!... Personne n'est venu me demander ?

— Ah si, monsieur le docteur, il y a une espèce d'Italien qui est dans le cabinet de consultation.

— Tu le connais ?

— Non, monsieur le docteur, mais il ne me plaît pas; c'est le genre macaroni c'est tout juste s'il ne m'a pas appelé illustrissime signor. Je n'aime pas qu'on se fiche de moi.

— Je vais le voir.

— Et le docteur, ayant donné son large panama à Thomas, pénétra dans son cabinet par la véranda vitrée qui formait la façade de sa coquette maison.

Un client l'attendait, qui se leva avec empressement à son approche. Il était de taille moyenne, le teint très bistré, des cheveux noirs et frisés, soigneusement séparés par une raie au milieu du front, une petite moustache d'un noir d'encre au-dessus d'une lèvre d'un rouge éclatant, presque artificiel. Il s'inclina profondément et prononça avec un fort accent italien:

— Je salue l'illustrissime docteur Dalbray.

— C'est bien, mon ami, laissons là, si vous le voulez bien, les "illustrissimes", et dites-moi votre cas.

L'Italien salua à nouveau, prit dans sa poche un calepin fort usagé dans lequel il chercha un instant, et tendit au docteur un bristol.

— Si le docteur veut lire "un poco" ?

Le docteur prit le carton et lut:

"Voilà la personne annoncée. Le signor Bellici, excellent cuisinier, que vous voudrez bien attacher à votre service en cette qualité.— RED HAIR."

Le signor Bellici s'inclinait en souriant.

— Eh bien, c'est entendu, mon garçon, vous entrez à mon service. Vous aiderez mon domestique Thomas.

Le signor Bellici s'inclina à nouveau, et désignant le bristol.

— Si le docteur veut voir au verso "di cartolina"?

Le docteur retourna le bristol et lut :

"Le signor Bellici est de bonne naissance, c'est un domestique qui demande des ménagements."

— Ah! ah! fit le docteur en riant, voilà qui va faire faire la grimace à ce brave Thomas s'il doit passer sous vos ordres.

— Que le signor veuille bien appeler le "faquino", je me charge de le rendre doux et aimable comme "l'agnello".

— C'est affaire entre vous.

Et allant jusqu'à la véranda, il appela son domestique.

Thomas entra, le sourcil froncé, et jeta un regard un peu méprisant sur l'Italien, qui se tenait debout le poing sur la hanche.

— Voici Monsieur, qui entre à mon service comme chef des cuisines de l'expédition.

— Ah! fit Thomas, dont le visage se rembrunit encore.

— Tu l'aideras... Tu seras en quelque sorte son adjoint.

— Bien, monsieur le docteur, répondit Thomas, dont la figure s'allongea encore.

L'Italien eut un léger sourire, et, s'adressant à Thomas :

— Le signor Thomas me permet-il de lui offrir à déjeuner des cêpes à la bordelaise?

— A la bordelaise? Bon Dieu! s'écria Thomas, dont le visage s'illumina subitement.

— Je possède la recette du Chapon fin.

— Ah! monsieur macaroni, si vous faites ça vous êtes mon homme! Voilà dix

ans que je veux manger des cêpes à la bordelaise!... Mais dans ce bon sang de pays je n'ai jamais pu réunir les cêpes et l'huile, surtout l'huile d'olive... Et puis, je n'ai pas le coup de main...

— A midi, avec la permission du signor docteur, je servirai le cêpe à la bordelaise.

Et, s'inclinant encore une fois, Belleci sortit, suivi de Thomas empressé.

Comme ils traversaient tous deux la véranda, Todwy pénétrait chez le docteur, qui le reçut de suite.

— Comme tu m'as dit que nous partions demain, j'ai songé que mes dispositions devaient dépendre des compagnons que tu emmènes avec toi: peux-tu m'en donner la liste?

— Certainement.

Le docteur inscrivit sur une feuille blanche les noms de tous ses compagnons en les indiquant à haute voix avec leurs professions.

L'Indien écoutait en silence, sans que sa physionomie perdit de son immobilité. Au nom de Bellici il prononça seulement :

— Quel est celui-ci?

— Un domestique, répondit le docteur.

— Encore?... Prends plutôt un ingénieur ou deux chefs bûcherons de plus, ils te seront plus utiles dans la forêt.

— Non, j'ai arrêté ainsi la composition de notre troupe.

— C'est bien, fit l'Indien.

Et prenant le papier que lui tendait le docteur, il le plia et le mit dans sa ceinture de cuir.

— Je ne sais quels sont tes projets pour la direction, mais je crois bon de t'avertir que la route la plus praticable pour gagner la forêt vierge est celle qui longe les plantations de don Librezio. N'est-ce point cette route que tu comptes prendre?

Le docteur, embarrassé, puisqu'il n'a-

vait pas encore reçu d'ordres précis, parut réfléchir pour avoir le temps de trouver une réponse aussi imprécise que possible. Ses yeux tombèrent alors sur le cadran d'un petit télégraphe Bràguet qui le reliait au palais du gouverneur. Sans sonnerie, l'aiguille s'était mise à marcher. Machinalement il suivit des yeux les lettres indiquées par l'aiguille et récomposa la phrase suivante: "*Dire oui, mais demain prendre derrière les marais de la plantation Berbi. — R. H.*"

Comment Red Hair pouvait-il lui donner ainsi une réponse à la question posée par l'Indien? Le docteur en était un peu abasourdi, mais remettant à plus tard la recherche d'une explication plausible, il leva les yeux et regarda l'Indien, qui, impassible, attendait la réponse du docteur.

— Oui... ton conseil me paraît excellent. Nous passerons demain par les plantations de don Librezio.

L'Indien se leva et regagna la porte. Le docteur le regarda s'éloigner sur la route et vit un nègre s'approcher de lui avec force courbettes pour allumer un gros cigare à sa petite pipe en terre. Le cigare devait être de bien mauvaise qualité, car l'allumage fut très long. Enfin, le nègre s'inclina très bas et quitta l'Indien, mais le docteur remarqua qu'au lieu de continuer son chemin, il revenait en arrière, suivant ainsi la même route que l'Indien.

— Parbleu! fit le docteur, il vient d'indiquer notre route à une bande de malandrins qui va nous chercher noise dès demain. Décidément, Red Hair est un malin d'avoir prévu cela. Mais comment diable a-t-il pu du palais du gouverneur me télégraphier, en temps voulu, la réponse à une question qu'il n'a pas pu entendre?

En faisant cette réflexion, le docteur passa près de la cuisine où il jeta un coup d'oeil: couvert d'un grand tablier

blanc, le signor Bellici, confectionnait les fameux champignons tandis que Thomas, les yeux pleurant de joie, le regardait avec admiration en dilatant ses narines.

Le docteur regagna son cabinet et télégraphia au palais du gouvernement pour demander qui avait communiqué avec lui il y a quelques minutes.

Il reçut la réponse suivante: "*Personne ne s'est servi du télégraphe aujourd'hui chez le gouverneur.*"

CHAPITRE V

Le lendemain, dans la matinée, Jacksonville était aussi animée qu'un jour de marché. Des groupes entouraient tous ceux qui faisaient partie de l'expédition et qui, dès dix heures, étaient prêts à partir. Les uns étaient chaussés de bottes, d'autres portaient des molletières de cuir; tous avaient autour des reins une ceinture garnie de cartouches et un revolver, et, en bandoulière, un solide fusil.

Rouxelle et Bourdier étaient vêtus de complets en cuir tanné et coiffés de feutres fauves; Bauer, Berbi et les autres bûcherons, de complets de grosse toile kaki. On admirait les armes de Twowoh et de Cow, deux chasseurs de prairie qui possédaient des remingtons de fabrication particulièrement soignée.

Les dix nègres, choisis avec soin par le docteur parmi les plus robustes, attendaient sous la direction de Thomas. Ils avaient pour arme un long couteau et tenaient sur la tête des ballots contenant les objets indispensables au campement, jattes à filtrer l'eau marécageuse, toiles de tentes, couvertures, et des provisions, conserves, farine de froment, lard, whisky, ainsi qu'une pharmacie complète.

Le docteur arriva avec Bellici et fut acclamé.

— Mes amis, dit-il en élevant la voix,

ce n'est pas moi qu'il faut acclamer, mais tous les braves gens qui veulent bien m'accompagner dans notre expédition. Un danger menace Jacksonville, nous allons faire tous nos efforts pour le découvrir et le conjurer. Gentlemen, le révérend Olivier, votre évêque vénéré, voudra bien dire une prière pour ceux de nous qui reviendront pas.

Au milieu de l'émotion silencieuse, le docteur se découvrit.

Le révérend Olivier prononça alors d'une voix grave :

— Nous réciterons ensemble le psaume 175 : *« Bienheureux ceux qui meurent dans le devoir, pour ceux qui partent et qui ne reviendront pas. »*

Les hommes s'étaient découverts, les femmes étaient tombées à genoux et le murmure du psaume récité monta dans le silence accompagnant la voix du révérend. Sur les bords du Court House, Todwy, drapé dans son manteau, regardait la scène, immobile, en apparence, tandis qu'un éclair de haine passait dans ses yeux en se posant sur le groupe des partants.

Le psaume était fini. Le docteur avait réuni ses hommes.

— Où est Todwy ?

— Je suis là, fit l'Indien, toujours impassible.

— J'ai décidé que nous changions de route.

— Ah ! fit l'Indien, sans qu'une impression se vît sur son visage.

— Nous partirons par les marais et les rizières de Berbi.

— C'est bien ! reprit Todwy impassible.

Le docteur fit entendre un long coup de sifflet.

— Good by ! Gentlemen !

— Good by ! Good by ! reprit la foule.

La petite troupe traversa la place, remonta lentement la rue principale suivie

par les acclamations des citoyens qui lui faisaient escorte, et disparut bientôt du côté des marais.

Chacun marchait à sa guise. Le docteur avait, dans une réunion préparatoire, indiqué comment il entendait prendre la direction de l'expédition. En cas de danger et pour les mouvements généraux obéissance absolue à ses prescriptions ; en dehors de ces circonstances chacun était libre de marcher et de se nourrir à sa guise, à condition de ne jamais s'éloigner du gros de la troupe.

Le docteur se tenait à côté de Bellici, dont la verve bavarde l'amusait. Cet auxiliaire, qui lui avait été envoyé directement par Red Hair, l'intéressait d'abord vivement pour ce motif, mais il sentait aussi en lui un homme intelligent qui avait dû voir beaucoup de pays, et qui serait capable de l'aider dans les moments difficiles. Aussi, tâcha-t-il d'avoir de plus amples renseignements sur lui et sur celui qui l'avait envoyé.

Mais le signor Bellici n'aimait pas à parler de lui. D'une façon fort imprécise, il avoua qu'il avait fait un peu tous les métiers et qu'il ne s'en laissait pas remonter facilement. Quant à Red Hair, il avait déclaré d'une façon fort brève qu'il ne le connaissait pas, qu'il ne l'avait vu qu'une fois, le jour où il lui avait donné cinquante dollars pour qu'il acceptât d'entrer au service du docteur.

Il paraissait connaître parfaitement le pays, et les quelques remarques très justes qu'il fit montrèrent au docteur qu'il avait déjà parcouru la forêt.

Todwy marchait seul en tête, en apparence indifférent. De temps en temps, il se retournait, et son regard se portait sur la troupe de nègres qui marchait immédiatement après lui.

Au sortir des marais, on pénétra dans les rizières, qui furent traversées dans

leur largeur. Un étroit sentier à travers les broussailles et les taillis de rhododendrons grimpait ensuite sur un terrain sablonneux et mou, qui se relevait en courtes collines; les feuilles grêles, le bois noir et les petits fruits violets dans leur capsule rouge des lauriers sassafras montraient encore parfois que le sous-sol était marécageux. Mais les azalées rouges comme du corail, et les clochettes jaunes veinées de sang des abutilons, indiquaient un sol plus stable. On atteignit bientôt le haut d'une éminence où se dressait le tronc d'un grand magnolier solitaire dont les fleurs blanches semblaient de larges assiettes. Cet endroit était nommé dans le pays le "Point de vue", car de là, on voyait à l'est le panorama entier de Jacksonville et le cours du fleuve, tandis que vers l'ouest commençaient les vallonnements boisés qui précèdent la grande forêt, dont la ligne d'un violet sombre barrait l'horizon.

La troupe fit halte un instant pour jeter un dernier coup d'oeil sur la ville. Tandis que le docteur s'attardait à reconnaître chacun des ois qui lui étaient familiers depuis dix années, quelqu'un dit à ses côtés:

— Avec deux batteries d'artillerie en cet endroit, que pensez-vous de Jacksonville, signor docteur?

Le docteur tressaillit et se retourna, Bellici, souriant de toutes ses dents, s'inclinant déjà de son geste coutumier.

— Oui... Heureusement que les tribus séminoles n'ont pas de canon.

— Sait-on jamais?... Le signor docteur voit-il ce petit rio qui coule près de cette forêt de hêtres?

— Oui.

— Ne croit-il pas que c'est là le chemin à suivre?

— Nous allons voir Todwy.

— Jusqu'à la forêt vierge Todwy est

inutile comme guide. Tous les bûchevons et les cow-boys connaissent cette route, qui est la seule praticable et où nous ayons chance de retrouver les traces du passage du colonel Davidson.

— Alors, partons.

— Au coup de sifflet la petite troupe se mit en route et l'on fit encore une heure de marche à travers des bosquets de chênevert. Comme le soleil était haut sur l'horizon on s'arrêta pour déjeuner à la lisière d'un bois de tulipiers, d'où l'on pouvait encore voir le "Point de vue". ce dernier lien qui rattachait l'expédition à ses foyers.

Tandis que le docteur dégustait, avec Berbi et Bourdier, le contenu d'une boîte de corn beef, Bellici, qui venait de partager avec Bauer et Cow un poulet de conserve, s'approcha tout en grignotant une aile, et se mit à rire.

— Pourquoi riez-vous, Bellici? fit le docteur.

— Je ris, signor docteur, parce que vous avez bien mal choisi vos moricauds, et que Thomas veille d'une façon déplorable sur eux.

— Comment cela?

— Per Bacco! n'étaient-ils pas dix au départ?

— Oui.

— Eh bien, il y en a déjà un de fondu.

— Que me dites-vous là? fit le docteur qui se levait déjà.

— Chut! fit Bellici en lui prenant le bras. D'abord, signor docteur, vous seriez mille fois aimable de tutoyer dès maintenant votre cuisinier. J'y tiens beaucoup. Ensuite, ce n'est pas en criant très haut qu'on retrouve un nègre perdu. Le seigneur Berbi veut-il vérifier à l'ombre du chêne vert où ils sont installés, qu'ils sont bien neuf et non dix?

Berbi s'était levé; il se dirigea vers l'endroit où les nègres s'étaient étendus

pour manger leur portion de riz. Il revint bientôt.

— Oui. Il n'y en a plus que neuf.

— Fort bien, fit Bellici. Maintenant, toujours sans en avoir l'air, le seigneur Bourdhier qui est en face de l'Indien Todwy, veut-il me dire ce que regarde ce visage cuivré?

Todwy, adossé à un chêne, fumait sa petite pipe rouge, le regard perdu dans cette rêverie sous laquelle il avait coutume de dissimuler ses pensées et ses actes.

— Mais il ne regarde rien!... Il me semble avoir l'oeil parfaitement lointain et vague...

— Je me suis mal expliqué, reprit Bellici, tout en affectant de puiser un morceau de viande dans la boîte de conserve que tenait le changeur. Voyez-vous vers quel point exact de l'horizon le visage de Todwy est tourné?

— Oui... Vers le "Point de vue."

— Brava! Et sur le "Point de vue" que peut-on bien regarder?

— Je ne vois pas... car en dehors du magnolier...

— Bravissimo!... Todwy peut donc nous dire où est passé notre dixième nègre, puisqu'il est en train de le regarder.

— Vous voyez un nègre au "Point de vue"?

— Hé, hé!... Le docteur veut-il venir avec moi, le signor Bourdhier et le signor Berbi, jusqu'au visage cuivré??

— Certes.

Les deux hommes se levèrent et suivirent Bellici, qui allait vers Todwy en affectant de rire comme un fou en disant:

— Eh! Per Bacco! Je vous jure que je n'ai pas une vue extraordinaire et que c'est vous qui êtes myopes comme des fourmilliers. Todwy, illustre chef, n'est-ce pas vrai? Dis-moi, que vois-tu dans le magnolier du "Point de vue", sur la droi-

te, vers la mi-hauteur, à deux longueurs d'homme du tronc?

Todwy tourna lentement la tête, et, pendant une seconde, fixa d'un regard perçant et scrutateur son interlocuteur, puis il regarda vers le "Point de vue".

— Je ne vois rien.

— Alors, j'ai la berlue?... Sur la droite, mio caro! Regarde encore... Ce n'est pas un écureuil? Il serait roux et l'on verrait le panache de sa queue. Est-ce un chat-cervier? Non plus je distinguais les raies foncées de sa fourrure. Est-ce un kinkajou à queue prenante? Non, car il se balancerait tandis que celui-ci est à cheval sur une grosse branche. Alors, un singe?... Il est trop noir et trop grand pour cela...

— Tu te trompes, dit avec calme Todwy: ce que tu prends pour un chat-cervier ou kinkajou, n'est qu'une grosse branche tordue. Tu n'as l'oeil guère exercé.

— Eh! Per la Madone! Il est facile de s'en assurer!

Et, ajustant vivement sa carabine, Bellici fit feu. Un objet noir dégringola de branche en branche et resta accroché aux ramures inférieures par un lambeau d'étoffe blanche.

— Eh, signor docteur, n'est-ce point là un de vos nègres?

Todwy avait eu un sursaut involontaire.

— Tu as un beau coup de fusil, fit-il, et, tournant le dos, il s'éloigna lentement pour aller s'étendre à l'ombre d'un chêne, non loin des nègres.

Le docteur, Berbi et Bourdhier s'étaient approchés de Bellici et examinaient son arme.

— Mâtin! Vous tirez bien, mon ami.

— Basta! J'ai un si bon fusil à répétition. Puis, se penchant vers le docteur "à balle explosive..." Mais il est inutile de prolonger la sieste et de donner à notre

excellent guide le temps de trouver un autre moyen de prévenir ses complices de la nouvelle direction que nous avons prise. Ne croyez-vous pas que nous pourrions nous mettre en route?

— Je vais donner le signal.

— Le signor docteur veut-il me permettre de transmettre ses instructions aux nègres du convoi?

— Quelles instructions?

— Que le signor docteur s'en rapporte à moi. Je dois comprendre qu'il juge utile d'empêcher nos négros de servir de courriers à d'autres qu'à lui-même.

— Va, mon ami, tu as tout à fait raison.

Bellici rejeta sa carabine sur son épaule et s'approcha de Thomas, auquel il dit à haute voix, de façon à être entendu par les nègres et par Todwy:

— Amico mio! Veux-tu dire aux noirs que tu conduis si bien, que le premier qui quittera l'expédition sans un ordre du docteur aura le poing coupé? C'est la commission qu'il a voulu me charger de te transmettre.

Et, allumant une cigarette, il rejoignit Berbi et Bourdrier en fredonnant "Funiculi Funicula".

CHAPITRE VI

On avait quitté les "lov hummocks", basses terres sablonneuses, pour atteindre les "high hummocks", terres plus hautes aux sous-sols vaseux. L'expédition, toujours précédée de Todwy, suivait maintenant, par un sentier de bûcherons, les bords d'un petit rio aux eaux troublées et rapides.

Des héros crabiers perchés sur leurs longues jambes, l'oeil jaune et rond, commençaient à apparaître, immobiles au bord de l'eau, où ils guettaient inlassablement les grenouilles qu'ils piquaient

d'un coup de bec et avalaient d'un trait.

Thomas, qui avait été très vexé par le blâme indirect qui lui avait été transmis par celui qu'il appelait, avec un petit fond de rancune, F. Funiculi, tenait son fusil à la main et marchait sur le côté de la petite troupe de nègres, prêt à fusiller impitoyablement celui qui aurait fait mine de se dérober derrière un tronc de chêne ou de prendre un bain dans le rio sans sa permission. Il grommelait entre ses dents des phrases grosses de menaces.

— Tas de bâtons de réglisse!... Tous d'accord, parbleu! Nous lâcheraient au premier tournant! Oui, mais on ne la fait pas à Thomas, mes fistons! J'ai peut-être pas su compter jusqu'à dix, mais je saurai bien compter jusqu'à neuf pour vous envoyer un pruneau à chacun. Le premier qui bouge... je l'escofie!

— Pas la peine, amico, fit Bellici, en lui prenant familièrement le bras, demain matin tous tes bâtons de réglisse seront *ad vitam aeternam*.

— Qu'est-ce que c'est que ce patelin?

— Un Patelin dont on ne revient pas. Tous les nègres seront morts demain.

— Cré nom de nom! Qu'est-ce qui vous a dit ça?

— Basta!... le vent qui passe, l'eau qui coule, la fleur du sentier... Et puis, je suis un peu devin.

— Pas drôle ce que vous dites, seigneur italien!

— Tu en verras de bien moins drôles plus tard.

— Mais si vous avez une certitude, il faut prévenir le docteur... Si l'on peut empêcher?...

— On ne peut pas empêcher.

— Pourtant... il ne vont pas se manger eux-mêmes?

— Non, mais il n'y a rien à faire... Quand on les a embauchés je me doutais

qu'ils seraient sacrifiés, mais je voulais en être sûr.

— Faut faire un rapport de ça au docteur!

— Allons faire un rapport.

— Si je laisse mes moricauds sans surveillance et qu'ils filent...

— Tant mieux pour eux, les pôvres! C'est la seule chance qu'ils aient d'échapper à la mort.

— Et nous, alors?...

— Nous... pas de danger pressant en ce moment.

— Vrai, vous avez des explications plus ténébreuses que mes nègres.

— Allons rejoindre le docteur.

Bellici et Thomas ralentirent leur allure et rejoignirent le docteur qui s'entretenait avec Bourdier de la fièvre de vingt-quatre heures et de son antidote qu'il avait trouvé dans le fruit du magnolier, qui agissait sur les accès à la façon de la quinine.

— Monsieur le docteur, commença Thomas, tous les moricauds sont condamnés à mort.

— Qu'est-ce que tu me chantes là, sur-sauta le docteur.

— M. Bellici va vous le dire... Il l'a appris par le vent qui passe, le ruisseau qui coule...

— Tu es fou, mon brave Thomas?

— Y aurait de quoi le devenir... Ces pauvres négros sont des brutes, mais quand même, ils ont l'apparence d'hommes comme nous...

— Voyons, voyons... Qu'y a-t-il?

— Voici, fit Belleci avec son éternel sourire. Je marchais, il y a une heure, à quelque distance du signor Todwy, notre fidèle guide, lorsque je le vis ramasser une fleur de rhododendron tombée sur le sentier. La chose serait banale pour nous autres, Européens. Qui n'a pas cueilli pour sa belle, ou simplement pour orner

sa boutonnière, la fleur d'une haie? Mais ce geste de la part d'un peau-rouge, pour qui les connaît bien, devait me surprendre.

— J'avoue que je n'y aurais pas pris garde.

— Je continuais à observer mon bonhomme tout en taillant cette badine, et je vis qu'il jetait à terre les pétales. Un billet était glissé dans le coeur de la fleur, car je le vis penché un instant sur un petit papier blanc qu'il tenait au creux de sa main. Il fallait avoir ce papier. Mais comment? Le hasard me servit à souhait. Je vis Todwy froisser le chiffon de papier, le rouler en fine boulette, et, d'un coup de pouce, le lancer dans le rio. Per Bacco! il fallait que ce billet lui annonçât une chose bien grave pour que Todwy oubliât deux choses: d'abord que le papier devait être imprégné de l'huile végétale aromatique qui se trouve au fond de la corolle du rhododendron, ensuite que les flots du rio venaient heurter les bords.

— Et alors?

— Alors, la boulette de papier surnagea sans se mouiller et s'en vint rapidement au bord... J'eus juste le temps de la saisir au moment où elle filait dans le courant.

— Vous l'avez?

— Si, signor docteur!... la voici, et Bellici montrait un petit carré de papier. Je vais vous en dire le contenu pour ne pas trop attirer l'attention de l'Indien. Voici ce que dit le billet en anglais:

“Couche ce soir à la maison du bûcheron Davies, demain matin les nègres y seront fusillés par nos soins. Ils sont inutiles et nous gênent. Continue à diriger ensuite les blancs vers le poteau rouge.”

— Et c'est signé?

— Pas de signature. Un timbre humide où j'ai cru voir une mouche.

— Mais je vais faire saisir de suite ce Todwy, qui est un traître.

— Basta! Si Red Hair n'a pas donné d'ordres, pourquoi donc?

— Mais il nous conduit dans un piège.

— Si le piège vous apprend ce que vous voulez savoir?

— Nous y serons tous massacrés.

— Ne croyez pas cela. Le colonel Davidson est la preuve du contraire. Et puis il y a toujours un moyen de sortir d'un piège.

— Cela n'empêche pas que je ne veux pas être conduit par un homme qui pactise avec des inconnus nuisibles. Je vais consulter Berbi, Rouxelle, Bourdhier, et voir s'il ne convient pas de ligoter d'abord Todwy; nous arriverons bien ensuite à lui faire avouer à la solde de qui il est.

— Vous serez très habile, signor docteur, si vous y arrivez. Je le souhaite.

— Je vais toujours consulter nos camarades.

Et le docteur rejoignit ses compagnons. Après une courte discussion, on décida qu'à la halte avant la nuit on saisirait Todwy et qu'on le ligoterait, puis qu'on prendrait ses dispositions dans la ferme de Davies pour résister à une attaque.

On avait marché toute la journée à travers une superbe forêt de pins australs en exploitation. Vers six heures, les aboiements furieux d'un chien avertirent qu'on était proche de l'étape.

On quitta les bords du rio, et après un quart d'heure de marche, l'expédition déboucha dans une clairière. Une grande bâtisse en sapin, à quelques mètres d'un petit lac, apparut, entourée d'un jardin fleuri, tandis qu'un homme en manches de chemise, portait une grande barbe grisonnante, s'avancait vers la troupe, calmait les aboiements d'un dogue.

— Ici, Bezeau!... Ici!... Il n'est pas mé-

chant pour les blancs, gentlemen... C'est un dénicheur de peaux-rouges...

— Bonjour, fit le docteur en s'avancant. Nous venons vous demander l'hospitalité d'une nuit.

— Ma maison est à vous, répondit le bûcheron. Vous chassez dans la forêt?

— Non, nous passons; nous allons explorer la forêt vierge.

— Que Dieu vous garde... Ici, Bezeau! s'écria le bûcheron en rappelant son dogue qui grondait sourdement en tournant autour de Todwy, qui le considérait immobile, mais sur la défensive, son couteau à la main. — Vous avez un guide des tribus? Tant pis, fit-il en baissant la voix. Mais entrer, gentlemen. J'ai deux grandes chambres et ma salle à vous offrir. Ma femme et moi coucherons dans le cellier. Il désignait une femme, encore belle malgré la cinquantaine, qui s'était avancée sur le seuil.

— Pour vos nègres, j'ai ma petite grange qui fera leur affaire, elle est vide en ce moment.

— Je vous en remercie vivement... Vous êtes citoyen américain?

— Je ne suis d'aucun pays. Ou plutôt mon pays c'est ce coin de terre et l'humanité tout entière. C'est pourquoi je vous le répète: vous êtes chez vous.

L'installation fut vite faite: avec quelques provisions on confectionna rapidement un dîner succulent, grâce au seigneur Belleci, qui se multipliait, faisait un compliment à la maîtresse de la maison, gourmandant Thomas, organisant le logement de chacun sans quitter de l'oeil Todwy.

Le docteur, Bourdhier, Berbi, Rouxelle, devaient coucher dans une des chambres du premier étage; Bauer, Cow, Twowoh et Belleci dans la seconde chambre; Schmitt et le reste de la troupe dans la salle du rez-de-chaussée.

Todwy avait dit qu'il coucherait dehors et demandé seulement qu'on enchaînât le dogue. Les nègres furent enfermés dans la grange, tandis que le bûcheron et sa femme s'installaient dans le cellier sous des couvertures. On avait décidé de ligo-ter Todwy aussitôt après le repas.

Comme on allait se mettre à table la femme du bûcheron remit au docteur un papier plié en deux.

— Voici ce que l'un de vos hommes m'a chargé de vous remettre... Il est obligé de s'éloigner, mais il compte revenir bientôt.

— L'un de mes hommes?... Encore une fuite?...

Il compta rapidement les assistants rangés autour de la table ou debout dans la salle. Personne ne manquait.

— C'est un noir?

— Non monsieur... C'est un blanc, qui m'a dit être de votre troupe.

— Comment est-il?

— Vêtu comme vous tous d'un costume de cuir fauve, le visage clair et des cheveux très roux coupés sur le front et rejetés en arrière sur les côtés.

— Red Hair murmura le docteur, et il déplia le papier.

De la même écriture fine et aristocratique on y avait tracé :

"Todwy doit encore vous servir de guide malgré qu'il soit un traître. Donnez des bouteilles de whisky aux nègres pour qu'ils meurent en joie et que Dieu ait leur âme. Ne vous risquez pas à les défendre, c'est absolument inutile et dangereux pour votre vie.— R. H."

— Il sait donc tout! murmura le docteur, et il passa le billet à Bourdhier.

Celui-ci, après avoir lu, le remit à Berbi.

— Mais enfin, pourquoi ce massacre de noirs? fit ce dernier.

— Ne cherchons pas, puisque Red Hair veille sur nous. Tant pis pour ces pauvres

diables. Nous devons obéir : à table, mes amis. Le seigneur Bellici, j'en suis certain, nous a préparé un succulent repas.

— Gratias! minauda celui-ci... J'ai essayé d'être à la hauteur, puisque nous avons une dame parmi nous.

Le repas fut très gai. Le brave bûcheron et sa femme n'avaient pas assisté depuis longtemps à pareil festin. On but à leur santé et à la prospérité de leur petite propriété, et, vers neuf heures, Bellici s'étant transformé en garçon d'hôtel, indiqua à chacun son coucher. Puis, avec le docteur, Rouxelle et Thomas, il fit une ronde générale.

Les nègres, après une orgie de whisky, dormaient dans la grange. Todwy, sur le bord du petit lac, fumait paisiblement sa pipe de terre rouge. Bientôt le silence régna sur ce coin de forêt, interrompu seulement par les ronflements, dans tous les tons, des dormeurs harassés par une journée de marche.

Vers le milieu de la nuit le docteur, qui avait eu du mal à se reposer, agité, malgré lui, par le mystère qu'il sentait rôder à nouveau autour de lui, commençait à s'assoupir lorsqu'il lui sembla qu'un objet mou venait de le heurter au visage. Il se dressa immédiatement sur son séant. La nuit était complète dans la pièce. Comme il cherchait en tâtonnant des allumettes, une voix murmura à ses côtés :

— Ne bougez pas.

Il avait reconnu la voix de Red Hair.

— Demain, vous partirez dans la matinée, quoi qu'il soit arrivé cette nuit. Vous prendrez la route du bois de sapins noirs que vous traverserez pour gagner un bois de chênes. Au delà d'un petit lac aux eaux vertes vous trouverez un bois de tulipiers, que vous traverserez dans toute sa largeur, toujours vers l'ouest. C'est après ce bois que vous aborderez la forêt vierge par la grande cyprière. A partir de ce moment

il faudra veiller à chacun de vos pas, non seulement pour défendre votre vie contre les bêtes et les hommes, mais aussi pour trouver la trace des absents... Chut!...

Comptez jusqu'à cinq et allumez une allumette pour aller à ma recherche, car vous avez donné votre parole de donner ma tête à Todwy: il ne faut pas que vous manquiez à votre serment.

Le silence s'était fait. Aucun bruit de pas, de porte ouverte n'indiquait que Red Hair eût quitté la pièce. Le docteur, à contre-cœur et le plus lentement possible, compta jusqu'à cinq et frotta une allumette qui éclaira la chambre. Bourdhier, Berbi et Rouxelle dormaient à poings fermés.

Il ouvrit la porte de communication et éclaira la seconde chambre par laquelle il fallait passer pour entrer dans la sienne. Ses compagnons dormaient également. Ce pendant, Thomas ouvrit un œil, et, voyant le docteur, se leva brusquement, bousculant Bellici qui était accoté contre lui, et qui grommela en se soulevant à son tour.

— Per Bacco! Animal!... Tu ne peux pas faire attention à mon sommeil!

Puis, voyant lui aussi le docteur, il demanda:

— Qu'y a-t-il ?

— Rien, répondit ce dernier. J'avais cru entendre du bruit.

— Puisque le docteur est debout, reprit Bellici en bâillant largement et en se frottant vigoureusement les yeux, j'aurais plaisir à faire une petite tournée avec lui dans les environs... Cette nuit me paraît bien silencieuse.

— Red Hair m'a défendu d'essayer de secourir les nègres. Si pourtant nous pouvions faire quelque chose pour eux.

— Hélas! les poveros! Ils seront plus heureux défunts que vivants, mais il ne me déplairait pas de savoir comment ils

vont disparaître, et surtout par qui ils vont être supprimés... Je ne crois pas que nous manquerons aux ordres que vous avez pu recevoir en jouant le rôle de spectateurs dans les événements de cette nuit.

— Red Hair m'a dit de ne pas essayer de sauver les nègres.

— Avez-vous donc vu... Red Hair? signor docteur.

— Non... mais... j'ai des ordres.

— Perfect!... Silence et discrétion.. Excusez-moi! Mais sans vouloir les sauver vos ordres ne vous interdisent pas de voir de loin ce qui pourra se passer?

— Non...

— Alors... voulez-vous me faire l'honneur de me suivre? Nous allons jouer au peau-rouge sur le sentier de la guerre; toi aussi, Thomas... tu es rasé, tu feras parfaitement l'affaire. Avez-vous vos carabines?

— Oui.

— Bien prenez aussi vos couvertures.

Belleci avait ouvert doucement la porte du dortoir. Il descendit sans bruit l'escalier suivi de deux compagnons. Ils gagnèrent ainsi la salle où le reste de la troupe reposait. Belleci se dirigea vers une petite porte basse, se baissa et pénétra dans une soupente.

— Mettez chacun votre couverture sur vos épaules et tenez votre fusil à la main. Brava! Permettez maintenant au grimeur d'opérer.

S'approchant alors du docteur, il lui entoura la tête d'une bande d'étoffe de laine noire qu'il noua sur le haut de la tête, puis ramassant à terre de longues plumes de dindon qui jonchaient le sol, il en piqua deux sur le sommet.

— Bravissimo! Maintenant, comme la lune donne un peu de maquillage.

Et tirant de sa poche une petite boîte de crayons gras, il barbouilla rapidement

d'ocre, de rouge, de blanc et de bleu le visage du docteur.

— Pourquoi cette mascarade?

— Chut! à toi Thomas.

Et l'excellent Thomas fut costumé et grimé de la même manière.

En quelques coups de crayon, Belleci se fit subir la même transformation, dissimulant sa petite moustache noire dans un taffetas qui imitait la peau à s'y méprendre. De sorte que lorsqu'il se retourna le docteur ne put s'empêcher de dire:

— Sacristi! on dirait absolument Todwy!

— Vous ne pouvez pas me faire plus plaisir, signor docteur! Maintenant, suivez-moi et soyez assez bons pour exécuter ce que je vous dirai.

Belleci souffla la bougie, et ouvrant une petite porte dans le fond de la soupente, il se trouva dans le jardin potager.

— La lune n'est pas très claire en ce moment et l'ombre des arbres nous est propice.

Les trois hommes longèrent la haie de rhododendrons qui entourait le jardin à l'extrémité de laquelle ils traversèrent nue porte en bois fermée au loquet. Par elle ils gagnèrent les bords du petit lac, puis les arbres de la forêt. Ils s'arrêtèrent à leur ombre à une cinquantaine de mètres de la grange où dormaient les nègres.

— Per Bacco! fit soudain Belleci, avez-vous pris soin de prévenir que personne ne bouge cette nuit, quoi qu'il arrive?

— Oui... répondit le docteur, j'ai donné des instructions à Rouxelle et à Bourdier. On ne répondra que si l'on attaquait la maison.

— Alors... je suis tranquille. Adossez-vous à ce tronc dans la position d'un homme qui vient de la forêt et se dirige vers la grange. Toi, Thomas, fait de même

derrière ce sapin, et n'en bouge qu'à mon ordre...

Belleci s'était avancé jusqu'à un buisson de génévrier plus en vue, où son ombre falote se dissimulait à peine.

Le silence retomba... Une heure passa, lente. Le grelot du serpent à sonnettes résonna tout à coup dans le silence.

— Malin, murmura Belleci. Penses-tu que le serpent à sonnettes va se promener au clair de lune.

Puis gonflant ses joues, il répéta lui-même le son qu'il venait d'entendre, puis il attendit immobile. Le cri de l'orphée roux résonna près de lui à deux reprises.

— Ça c'est plus naturel! On peut causer.

Et, fort habilement, il modula par deux fois le cri de l'orphée roux.

Une ombre se glossa hors d'un taillis voisin et vint s'accroupir à ses côtés.

— Bonsoir, Todwy, dit une voix rude en anglais.

— Bonsoir, répondit flegmatiquement Belleci.

— Ils dorment?

— Ils dorment.

— Les nègres sont dans la grange?

— Oui.

— Les torches sont prêtes... On tire sur les fugitifs, mais une fois seulement... Et nous te laissons... Inutile de se faire pincer. Ils sont trop près de Jacksonville.

— Et... les faces pâles?

— Qu'on n'y touche pas, surtout! Conduis-les toujours au poteau rouge par la cyprière. Tu recevras des ordres...

— Bien...

— Prends soin du docteur... C'est le seul qui nous intéresse.

— C'est convenu.

— Red Hair ne s'est pas montré?

— Non.

— Es-tu sûr qu'il ne communique pas secrètement avec eux.

— J'en suis sûr, je ne quitte pas le docteur.

— Bien.

— Quand met-on à mort les faces pâles ?

— Ne t'inquiète pas de cela, et surtout ne t'avise pas de toucher à eux. On te donnera des chevelures à prendre lorsqu'il sera temps.

— Je n'y toucherai pas.

— Tu vois d'ici ce sapin sur ta gauche ?

— Oui.

— Je serai là pendant l'incendie. Si tu avait quelque chose à me dire, deux fois le cri du canard siffleur.

— C'est bien.

— Bonsoir !

— Bonsoir !

L'ombre se dégagait du buisson regagnant lentement la forêt. Bellici tourna lentement la tête et put voir un feutre mou et une barbe sombre, puis tout reentra dans l'ombre.

Quelques minutes plus tard le croassement grave du corbeau résonna, répété de proche en proche autour de Bellici et de la petite clairière.

— Fichtre ! pensa Bellici, ils sont bien une centaine.

Le silence était retombé encore une fois, lord. Le chant de l'orphée roux résonna à nouveau par trois fois, et, subitement, une lueur très vive contourna la grange tandis que des ombres rapides, portant des fagots de bois sec, paraissaient, posaient leur fardeau le long des murs en bois et devant l'unique porte, puis reentraient dans l'ombre.

Bellici avait épaulé sa carabine non pas dans la direction de la grange, mais à quarante-cinq degrés, visant le sapin que lui avait indiqué son interlocuteur inconnu.

Une lueur brilla bientôt autour de la grange : On avait mis le feu aux fagots qui brûlaient rapidement. De hautes flam-

mes entourèrent en quelques minutes l'édifice, tandis qu'une fumée noire montait dans l'air tranquille.

Bientôt une clameur d'angoisse résonna à l'intérieur de la grange. Avec des cris de terreur, des corps noirs et nus se précipitèrent par la porte ouverte brusquement.

Une vive fusillade crépita : des corps tombèrent dans la flamme ; il y eut des hurlements des lamentations rauques vite étouffées par la fumée. Les poutres éclatèrent avec un bruit d'artifices. Bientôt la grange entière s'écroula dans des gerbes d'étincelles.

Bellici et ses deux compagnons n'avaient pas bougé, frappés d'horreur ; l'italien avait seulement abaissé son fusil, dont il vérifia la fermeture en murmurant : "Je crois que j'ai atteint une grosse pièce."

L'incendie dura dix minutes, puis le silence se fit de nouveau sur un monceau de cendres rougeoyantes et fumantes desquelles se dégagait une affreuse odeur de chair roussie et de pétrole.

Bellici attendit un instant, puis se penchant sur le sol, il écouta longuement. Se relevant ensuite il rejoignit ses deux compagnons.

— C'est horrible ! murmura le docteur.

— Bast, c'est une question d'accommodation... Savez-vous ce qui nous attend là-bas derrière la grande forêt ? Alors, docteur, faites-moi l'honneur de venir m'aider maintenant à ramasser mon gibier !... Ne quittons pas encore nos personnages pour plus de sûreté.

Les trois hommes, marchant à la file, gagnèrent la lisière du bois. Belleci heurta bientôt une masse qui gisait dans l'herbe haute.

— Voici notre oiseau...

Il se baissa sur un corps étendu la face contre terre et le souleva. Il était inerte

et ses mains étaient déjà froides.

— Je crois qu'il a son compte, fit Thomas.

— Nous allons le transporter à la maison. Docteur, vous seriez bien aimable de vous charger de ses pieds, tandis que Thomas prendre les épaules. Je vais vous précéder pour qu'on ne nous tire pas des coups de fusil. Vous vous arrêterez dans le jardin, près de la petite porte.

Se glissant rapidement dans le potager, Bellici regagna la soupente d'où il pénétra dans la salle du rez-de-chaussée, complètement démaquillé. Il trouva tout le monde debout et prêt à une attaque.

— Eh bien? fit Rouxelle en se précipitant sur lui. Où est le docteur?

— Il me suit avec un gros gibier, et il fit entrer le docteur et Thomas avec leur lugubre fardeau.

— Où avez-vous déniché ces deux Indiens? fit Berbi en levant une lanterne sur le funèbre cortège.

— Le docteur Dalbray, premier Indien, fit Bellici en présentant gravement; Thomas, Indien adjoint.

— Ah! docteur, du diable si je vous aurais reconnu! Nous étions vraiment inquiets de votre disparition et comme vous nous aviez dit de ne pas bouger, quoi qu'il arrive...

— Vous avez très bien agi, répondit le docteur, qui s'était penché sur le corps... Mais c'est un blanc que vous avez tué, mon cher Bellici!

— Je sais. C'est même une vieille connaissance.

— Hein?

— Cet excellent homme est venu m'interviewer à l'ombre d'un buisson en m'appelant Todwy gros comme le bras. Il paraissait si content et si bavard que je me serais fait un scrupule de le détromper.

Chacun examinait curieusement le corps qu'on avait étendu sur la table.

Le docteur avait entr'ouvert la veste de cuir et la chemise de laine rouge du mort mettant à nu un petit trou rond sur le côté droit de la poitrine.

— Fichtre! vous l'avez bien touché... et dans l'obscurité! Décidément, maître Bellici, vous avez un coup de fusil merveilleux.

— Gracias!... Tenez, docteur, répondit celui-ci, qui avait retourné les poches de l'inconnu, voici ce que je trouve sur lui.

Et il lui tendit une pipe de bruyère, une blague de cuir, un briquet à pierre, un couteau de poche et un papier plié en quatre.

— C'est tout?... Le bonhomme était prudent... Voici probablement sa feuille de route.

Le docteur déplia le papier et lut tout haut.

"Cadavre à jeter, nu, sur le fumier."

— Je ne croyais pas si bien dire!

— Et c'est signé?

— "Red Hair."

— Red Hair! murmura l'assemblée.

— Il est donc partout pour avoir découvert le corps avant nous?

— C'est peut-être lui qui l'a tué? fit Bellici en riant. Pourtant, c'est bien là une trace de mes balles.

Le docteur examinait la tête du mort: un pli profond se creusait entre les yeux déjà vitreux, un nez en bec d'aigle et une mâchoire proéminente donnaient à sa physionomie un air féroce. Un collier de barbe noire, broussailleuse, et des cheveux en désordre complétaient cet aspect d'aventurier sinistre. Aucune marque particulière sur son linge.

— Sale bobine! murmura Bourdier.

— Vous ne connaissez pas ça? demanda le docteur au bûcheron, qui s'était approché avec sa femme.

— Non, monsieur. C'est un peu le type

du mineur de Newcastle, mais je n'ai jamais vu rôder cette figure par ici.

— Allons, exécutons l'ordre de Red Hair.

Le corps fut dépouillé de ses vêtements.

— Je demande la permission de garder sa ceinture! fit Bellici.

Il montrait une large ceinture garnie de poches.

— Une cartouchière? dit le docteur.

— Non point. Des petits paquets que j'examinerai un de ces jours à loisir.

Et Belleci tira d'une des poches de la ceinture une petite boîte en fer-blanc portant un numéro.

— Un explosif, peut-être?

— Nous verrons... Nous verrons...

Schmitt, qui n'avait pas de veste de cuir, prit celle du mort; le reste des vêtements fut laissé au bûcheron, avec sa carabine et une provision de cartouches qu'il portait en bandoulière.

— Nous allons mettre le corps dans le potager, et demain matin on le jettera au fumier. Je voudrais maintenant aller voir la grange, peut-être que quelques-uns de ces malheureux noirs sont encore vivants.

La femme du bûcheron alluma deux lanternes. Thomas et Rouxelle prirent le corps du bandit et allèrent le porter derrière la maison, tandis que le docteur, avec Cow, Twowoh et Belleci, se dirigeait vers les ruines fumantes de la grange.

Un horrible spectacle les y attendait : dans les monceaux de débris et parmi les cendres chaudes, des corps tordus et carbonisés gisaient en des poses atroces. Dans un coin trois corps presque confondus ne faisaient plus qu'une masse charbonneuse dans laquelle des dents blanches de momies riaient sous les trous d'ombre des or-

— Demain matin, dès l'aube, nous creuserons des tombes pour ces malheureux, fit le docteur en se découvrant pieusement.

Comme il élevait la lumière de son falot pour examiner les environs, un corps noir, étendu à quelque distance, se souleva, et une voix tremblante murmura lamentablement :

— Pas brûler moi, docteur!... Pas brûler!

Bellici s'approcha vivement et éclaira le visage du blessé. C'était un des nègres de l'escorte.

— C'est toi, mon bon Constantin, s'écria le docteur.

— Oui... docteur... pas brûler moi!... serai pas méchant... je jure!

— Mais, mon pauvre ami, ce n'est pas nous qui avons accompli cet horrible forfait... ce sont les peaux-rouges qui nous ont attaqués cette nuit.

— Ah! docteur... moi si content! croyais docteur vouloir tuer tous parce que docteur pas content!

— Tais-toi donc, grand serin!... Es-tu blessé?

— Li bras en charbon.

Et le noir soulevait son bras droit, que le docteur examina.

— En charbon?... Une petite brûlure du second degré! Avec une application d'ambrine il n'y paraîtra plus dans deux jours. Allons, mon ami, tu peux dire que tu as de la chance et adresser une prière au bon dieu des nègres.

Le nègre se jeta aux pieds du docteur qu'il embrassa avec transport.

— Eh là! mais ce n'est pas moi, mon pauvre ami, qui suis le Bon dieu... Allons, rentrons, et tâchons de finir la nuit mieux que nous l'avons commencée.

La petite troupe regagna la maison. Comme on passait devant le corps nu du bandit, le docteur l'éclaira d'un fanal en disant au bûcheron.

— Dès l'aube vous le porterez sur votre fumier.

Mais il s'arrêta, stupéfait.

— On lui a coupé la tête!...

Le corps décapité gisait, en effet, dans une mare de sang.

— C'est un peu fort!... On a à peine le dos tourné qu'on vous vole la tête!... Mes amis, il faut veiller de près maintenant.

Chacun regagna ses couvertures. Le nègre trouva un abri dans la soupenle. Comme le docteur ouvrait la porte de la chambre du premier étage, Bellici lui dit avec un sourire :

— Le seigneur docteur ne me demande pas des nouvelles de Todwy?

— C'est vrai! Je l'avais oublié celui-là. C'est lui qui a décapité!...

— Non point! Il l'aurait scalpé!...

— Alors, il s'est sauvé avec les assaillants.

— Ne doit-il pas nous conduire au poteau rouge?...

— Tu crois donc que nous allons le voir reparaître demain?...

— Certes! Je ne sais pas quelle comédie il va jouer, mais soyez sûr qu'il en a combiné une merveilleuse.

— J'ai envie de laisser un veilleur cette nuit.

— Soyez sans crainte. Nous pouvons dormir tranquilles. Ce n'est pas ici qu'on nous réserve un sort.

— Alons, bonne nuit! Bellici.

— Bona notte! signor docteur.

Tandis que la demeure du bûcheron était retombée dans le silence, une ombre sortit du bois de pins et contourna précautionneusement la maison jusqu'à l'endroit où gisait le corps décapité du bandit. Elle se pencha sur le cadavre qu'elle examina un instant, trempa ses mains dans le sang coagulé à la carotide, les porta à sa tête à plusieurs reprises, puis prenant le tronc à bras-le-corps, elle gagna le petit lac. Là, ayant vivement attaché une grosse pierre à une corde liane, elle entoura de cette dernière le cadavre,

et, le portant sur ses épaules, elle entra lentement dans l'eau jusqu'à la ceinture. A cet endroit elle prit le tronc à bras-le-corps et le laissa glisser dans l'eau, où il disparut avec un remous.

L'ombre se retourna lentement et revint à la rive, puis, regagnant doucement le seuil de la maison, elle écouta un instant. Le dogue gronda à l'intérieur, elle s'écarta vivement, puis se baissant à quelques mètres devant la porte, elle s'étendit sur la mousse les bras en croix et attendit.

CHAPITRE VII

Lorsque l'aube se montra ce fut Bellici qui sonna le réveil. Chacun fut vite debout, et l'on se réunit dans la salle du rez-de-chaussée pour prendre une tasse de café bouillant.

Lorsqu'on ouvrit la porte, le dogue, qui avait grondé toute la nuit, tira violemment sur sa chaîne avec des aboiements furieux.

— Allons, Bezeau! Tais-toi!

Mais, comme le bûcheron s'avavançait vers le seuil :

— Hé! voilà donc pourquoi Bezeau donne tant de voix! Et il désignait un corps étendu à quelques mètres, les bras en croix.

— Mais c'est Todwy! s'écria le docteur.

— Parbleu! murmura Bellici: premier acte de la comédie... Et il suivit le docteur qui était déjà penché sur le corps.

— Il est blessé à la tête... Apportez-moi de l'eau.

Mais Todwy ouvrait les yeux et se redressait lentement sur le coude.

— Tu souffres? fit le docteur... Ne bouge pas, je vais te panser.

— Inutile, fit sèchement l'Indien. Les devins des visages pâles ne connaissent pas les blessures de l'Indien... Je me panserai moi-même.

— Que t'est-il arrivé?

— Cela ne veut pas la peine d'être conté. J'ai vu cette nuit la lueur d'un incendie, et comme je me dirigeais de son côté, des coups de feu sont partis de la forêt. J'ai reçu une balle à la tête. Ce n'est rien : la tête de Todwy est dure comme la carapace du caïman.

L'indien se leva et se dirigea vers le lac, où il se lava soigneusement.

— Dites-moi, docteur, glissa Bellici, croyez-vous qu'il ait perdu beaucoup de sang?

— Je ne sais fichtre plus, avec tout ce que tu m'as dit sur lui.

— Les blessures à la tête saignent beaucoup, n'est-ce pas?

— Toujours : c'est la partie du corps où les moindres blessures donnent la plus grande quantité de sang.

— Je vous fais cadeau du portrait de la cathédrale de Milan si vous trouvez une goutte de sang par terre à l'endroit où Todwy était étendu.

— C'est ma foi vrai, fit le docteur qui avait examiné avec soin les herbes foulées.

— C'est ce qu'il fallait démontrer.

— Le vieux renard joue donc la comédie?

— Dame! il veut établir qu'il n'a pas trempé dans l'affaire de cette nuit, étant resté évanoui sur le seuil de la ferme.

A ce moment, Bourdrier arrivait en courant :

— Docteur, y a plus de tronc!

— Comment, il n'y a plus de tronc?

— Oui... le décapité d'hier... Il s'est trotté.

— C'est évident, fit Bellici en riant, ne nous en occupons plus. Todwy a dû l'enterrer. Mais en revanche, j'ai une proposition à vous faire.

— Fais, mon ami.

— Ce pauvre Constatin, le nègre si pro-

videntiellement sauvé, ne nous est d'aucune utilité.

— Que veux-tu en faire? s'écria le docteur déjà inquiet.

— Le renvoyer à Jacksonville. Il sera ravi et donnera là-bas de nos nouvelles.

— L'idée est excellente.

— Voulez-vous que je rédige un court journal de ce que nous avons fait? Je le lui remettrai pour le révérend Olivier.

— C'est entendu. Je te laisse carte blanche.

Bellici s'inclina et regagna la maison, tandis que le docteur rejoignait les camarades qui creusaient une grande fosse, à côté de la carcasse calcinée de la grange, pour y enterrer les restes des malheureux nègres.

Cette lugubre besogne fut terminée dans le milieu de la matinée, et l'on prit congé du bûcheron et de sa femme, auxquels le docteur laissa, outre une somme d'argent pour acheter les matériaux nécessaires à la reconstruction de son bâtiment, de la quinine pour la fièvre et du froment. Chacun des voyageurs se chargea d'un ballot contenant des conserves de réserve, pour le cas où la chasse ne permettrait pas de se nourrir sur la forêt.

La petite troupe était partie depuis quelques minutes, lorsque le nègre Constantin se mit en route pour revenir à Jacksonville. Bellici lui avait donné sous enveloppe une relation des incidents de leur voyage.

Il avait fait cinquante mètres sur le sentier que lui avait indiqué le bûcheron, lorsqu'une voix l'appela par son nom.

Il s'arrêta et vit à quelques mètres de lui un jeune homme à la chevelure rousse, ardente, vêtu comme un chasseur de prairies, et qui tenait à la main un panier d'osier grossier ficelé avec des lianes.

— Prends ce panier, Constantin, tu le remettras au gouverneur de Jacksonville

de la part de Red Hair.

Tandis que le nègre avançait la main en tremblant pour prendre le paquet. Red Hair jeta le panier à ses pieds et s'éloigna rapidement.

Suivant les ordres de Red Hair, la petite troupe avait gagné, par l'ouest, une forêt de hêtres, puis une seconde forêt de sapins.

Une halte de deux heures fut faite au milieu du jour. Une troupe de coqs à fraises dont on fit une hécatombe, fournit des rôtis délicieux, qu'on compléta de mangues et de fruits des avocatiers qui poussaient en cet endroit.

On se remit en marche pour pénétrer bientôt dans un bois de tulipiers dont la fraîcheur faisait un contraste délicieux avec les bois de pins qu'on venait de traverser. Ces grands arbres, au lieu d'étouffer les sapins et magnoliers qui poussent à son ombre, les protégeaient en effet du soleil, grâce à leurs larges feuilles qui tamisaient la lumière sans l'intercepter. Leurs fleurs en forme de tulipes, vertes, panachées de jaune, de brun et de rouge, étaient peuplées de papillons et d'insectes bourdonnants de toutes sortes. Surtout de spectres aux cuisses et à la tête rouge sur un corps noir qui semblait assis sur les feuilles de chaussulas, la tête et le corselet relevés; leurs pattes antérieures, tantôt croisées sur la poitrine, tantôt étendues et agitées dans toutes les directions pour attraper les moindres coléoptères qui passaient à leur portée, semblaient des faux agiles.

— Heureusement que nous n'avons pas perdu notre route, fit Bauer en observant un de ces insectes.

— Pourquoi cela ?

— Demandez à Todwy : les Indiens prétendent que, dans ce cas, le spectre leur indique le chemin en étendant une de ses longues pattes dans la direction à suivre.

— Je ne me ferais pas à un pareil guide !

Des aristoloches et des bignones se suspendaient aux hautes branches de tulipiers, jetant çà et là des ponts de verdure et des fleurs; des serpentaires couraient sur leurs racines, des azalées couleur de corail, des yuccas dont le tronc grisâtre et guilloché paraissait une colonne d'argent ciselé, et dont les fruits, en forme de poires, étaient rangés autour de la tige comme des cristaux de verre, des abutilons aux clochettes jaunes veinées de sang, des palmiers à éventail, des mahoniers aux fruits écarlates, des myrthes embaumées, des coréoptis jaunes à disques rouges, gentianes roses, et toute la gamme des tigridés, formaient un taillis bigaré et chatoyant à l'ombre des tulipiers géants.

Le bois était peuplé d'oiseaux-chats. Chaque fois qu'elle passait près d'un buisson la petite troupe était saluée par des cris bizarres, bien faits pour impressionner des hommes qui devaient être sur le qui-vive continuel.

L'oiseau-chat, petite grive brune, avec une calotte noire sur la tête, et la queue d'un roux orangé, possède en effet la faculté de reproduire et de retenir tous les sons qu'il entend avec une voix de ventri-loque.

Dans le calme du grand bois, cette résonance subite de l'aboiement du chien, du glapissement du renard, du crépitement du serpent à sonnet, du croassement de la grenouille taureau, du grincement des essieux d'un chariot, du bruit d'un fusil que l'on arme, inspira d'abord une sorte de crainte obscure et un flottement dans la caravane. Ce fut Bellici qui rompit cette gêne en tournant cette appréhension en ridicule.

— Oh ! Segnores ! Etes-vous des femmes timides pour vous impressionner de la

voix d'un perroquet pas même d'un perroquet, d'un oiseau? Ne voyez-vous pas que les oiseaux-chats nous souhaitent la bienvenue à leur manière, car ils sont très familiers? Ils s'expriment comme ils peuvent, les pôvres! Ils n'ont jamais entendu parler anglais, sans quoi croyez bien qu'ils vous auraient déjà dit: *Good morning!*

Tout le monde se mit à rire.

Bellici, s'inclinant gravement se mit à crier: *Good morning!*

Et des voix de ventriloques répétèrent gravement parmi les branches: *Good morning!* tandis que le caquetage des oiseaux-chats reprenait.

La troupe reprit sa marche à travers les taillis colorés et embaumés, s'amusant maintenant des cris qu'on entendait. Le docteur et Bellici avaient laissé passer leurs compagnons et fermaient la marche. Tandis que le docteur allumait sa pipe d'écume à une allumette que lui tendait Bellici, un oiseau-chat vint se camper familièrement, sur un rhododendron à quelques mètres d'eux et se mit à siffler avec une précision extraordinaire la sonnerie de clairon: *As-tu vu la casquette...*

Les deux hommes restèrent immobiles.

— Vous entendez, fit Bellici... un air français!

— Oui... la *Casquette du père Bugeaud* la marche des zouaves.

— Un Français est donc passé par ici.

— Le bûcheron que nous avons quitté ce matin n'est-il pas Français?

— Non... C'est un Hollandais.

A ce moment l'oiseau-chat, après une roulade savante, entonna en français d'une voix enrouée:

As-tu vu la casquette, la casquette,

As-tu vu la casquette de Clarencet.

Bellici avait saisi nerveusement le bras

du docteur de sa main subitement crispée.

— Clarencet!...

L'oiseau-chat, sur une nouvelle roulade, s'envola plus loin pour reprendre sa sonnerie. Bellici, très pâle, et le docteur, se regardaient en silence.

— Vous l'avez connu? fit le docteur à voix basse.

— Clarencet?... Non, répondit l'Italien. Et, retrouvant son sourire: Mais Bauer ne nous a-t-il pas dit que le secrétaire du colonel Davidson s'appelait ainsi?"

— Oui... Georges Clarencet. Je l'aimais beaucoup, reprit le docteur. Il est donc passé ici?

— C'est certain.

— Il a dû y séjourner, étroitement surveillé, certainement, et, par ce moyen détourné, en déformant les paroles d'un refrain que ses ravisseurs ne connaissaient pas, il a pensé que les oiseaux-chats, ces imitateurs extraordinaires, enregistreraient la phrase pour la répéter aux amis qui viendraient plus tard.

— Oui, répondit lentement l'Italien, mais ce monsieur... Georges Clarencet a disparu il y a plus de six ans?

— Les oiseaux-chats vivent très vieux et émigrent peu. Ils restent généralement où ils nichent.

— Je sais... Voici donc six ans que celui-ci répète cet appel en détresse? Qui sait ce qu'il est advenu depuis?

Et, redressant subitement la tête:

— Allons, signor docteur, en avant! Nous sommes dans la bonne voie.

Ils rejoignirent à pas rapides le reste de la troupe.

En sortant du hammock de tulipiers on tomba dans un vallon marécageux couvert de fougères à chevelures qui exhalèrent une forte odeur de rose. Après deux heures de marche pénible dans les replis d'un terrain boueux, peuplé de petites tor-

tues d'eau qui s'accrochaient aux vêtements avec leurs fortes mâchoires cornées, on gravit de courtes collines couvertes de chênes et de magnoliers. Puis le terrain devint à nouveau boueux, les lauriers sassafras reparurent ainsi que les grands roseaux de tourbières; il fallut marcher avec précaution pour éviter les enlissements. Enfin, la cyprière qui formait la lisière de la forêt vierge parut au loin au delà d'une savane basse couverte d'azalées de toutes couleurs.

L'aspect en était des plus étranges. De loin on eût dit une immense plaine sombre soutenue par des milliers de colonnes de cinquante mètres de hauteur.

En approchant, l'impression changea, la forêt paraissait moins noire. Le feuillage délicat des cyprès s'étalait à une telle hauteur qu'il ne faisait que tamiser la lumière au lieu de l'absorber.

Jusqu'à quinze pieds de haut les arbres paraissaient tous contournés et vieux; les troncs énormes, en se ramifiant, semblaient soutenus par des troncs moins gros qui formaient autour d'eux des sortes de cavernes. Les racines tordues comme d'énormes serpents, sortaient du sol spongieux et marécageux, couverts d'exostoses aux proportions demesurées semblables à de gros melons. De tout cet enchevêtrement de bois creux et humide s'échappaient des colonnes unies d'un bois rouge, s'élevant d'un seul jet et sans aucune branche à une hauteur de quarante mètres où elles se ramifiaient pour former des têtes plates qui s'unissaient en un vaste dais de verdure. C'était une gigantesque forêt dans l'eau, car sur ce sol imperméable et qui formait le fond d'une cuvette, les terribles orages tropicaux avaient formé, en y séjournant, des marais nauséux et des tourbières perfides.

— Fichtre! s'exclama le docteur en pénétrant sous cette voûte. C'est ici où il

faut commencer à ouvrir l'oeil, mes enfants. Gare aux enlissements! Gare aux serpents! et gare à la fièvre! Todwy, nous te suivons!

L'indien, flegmatique, attendait. Il sourit en silence. Bellici vérifia sa carabine. L'Indien sonda le terrain d'une longue perche qu'il avait cueillie en route et commença à avancer lentement sur les racines des cyprès.

— Où ferons-nous halte? demanda le docteur.

— Il y a un terrain sec où l'on pourra passer la nuit. On l'appelle le "Poteau rouge".

— Bien! fit le docteur en jetant un regard sur Bellici, qui observait paisiblement une salamandre nageant dans une flaque en décomposition, qui s'irrisait comme si elle eût été couverte d'une couche de pétrole.

En file indienne, la troupe suivit Todwy. C'est Bellici qui fermait la marche.

Sous ces bois sans aération une perpétuelle pourriture régnait; nulle végétation vivace, qu'une orchidée funèbre, l'arophille épineuse, parasite aux feuilles tournées en cornets d'où s'échappaient des fleurs lourdes semblables à de petites têtes de mort et dégageant une odeur cadavérique. Les cyprès avaient pris eux-mêmes un aspect maladif, leur écorce galeuse tombait en poussière sous les doigts, et les troncs étaient couverts de mousses argentées qui se balançaient au-dessus des têtes comme d'immenses toiles d'araignée.

On marcha pendant une heure avec précaution. La forêt devenait plus sombre et l'air plus empesté, des moisissures violettes qui teignaient de pourpre l'eau croupie se montraient en bouquets; une odeur de phosphore se dégageait d'énormes champignons en décomposition, formant à certains endroits une purée de détritris visqueux. Dans cette boue verdâtre

glissaient des salamandres, des vipères et des scorpions.

Todwy faisait souvent de longs détours pour éviter une mare stagnante ou une tourbière perfide dont les gaz méphitiques venaient crever à la surface en bulles irisées.

Personne ne parlait, prêtant toute l'attention aux endroits où l'on posait le pied.

Tout à coup un léger sifflement se fit entendre suivi d'un cri terrible et du bruit mou que fait un corps qui tombe. La caravane s'était arrêtée, glacée d'effroi.

Berbi qui occupait le milieu de la file indienne, étendit les bras pour empêcher le reste de la troupe d'avancer.

— N'approchez pas!

Devant lui, tombé à la renverse dans une mare, le bûcheron Appelfirm s'enlisait. En une minute il disparut dans la tourbière, qui se referma sur lui avec un remous d'eau noire.

Le docteur était accouru.

— Rien à faire, prononça Berbi... Il a été piqué par un trigonocéphale.

— Mes amis, saluons la première victime de notre expédition.

Comme la petite troupe se découvrait et baissait la tête, deux coups de feu retentirent. Wilfrid et Duviron, deux chefs de chantier, des scieries, s'affaissèrent contre une racine de cyprès.

Cette fusillade imprévue, et dont on n'avait pu discerner l'origine, mit, durant quelques instants, le désarroi dans la troupe qui, sur l'indication du docteur, se réfugia dans la caverne demi-obscur faite par l'enchevêtrement de plusieurs troncs de cyprès.

— Ne bougez pas, fit le docteur, je vais au secours de nos malheureux compagnons.

— Non point, docteur, vous oubliez que vous êtes le chef de l'expédition; il est inutile de vous exposer... Je vais faire le

nécessaire, mais vos malheureux amis, je le crains, n'ont pas besoin de secours.

Bellici s'avança lentement, en s'abritant aux racines, jusqu'à l'endroit où gisaient les deux bûcherons. Il examina rapidement les corps: les deux bûcherons étaient morts l'un et l'autre. Il s'accroupit près des cadavres et regarda avec soin les deux blessures; avec une branche coupée rapidement à un arbre il sonda lentement les plaies formées par la trajectoire de la balle, puis, se relevant, il prit à bras-le-corps les restes de ses deux malheureux compagnons et les lança dans une tourbière, où ils s'enlisèrent immédiatement avec un ploc sinistre. Il revint ensuite en silence retrouver ses compagnons.

— Ils sont morts... Je les ai enlisés de suite; dans cette atmosphère méphitique, la décomposition serait venue en une heure.

— Déjà trois victimes!...

— Seulement trois victimes! murmura Bellici.

Puis élevant la voix:

— Todwy, toi qui connais la forêt de quelle direction crois-tu que sont venues les balles?

— N'as-tu pas examiné les plaies? répondit Todwy, déjà sur la défensive.

— Les balles sont entrées par derrière, sous l'omoplate.

— Ceux qui ont tiré sont donc derrière nous, je n'en sais pas plus.

— Tu as raison... Aussi, avec la permission du docteur, nous continuerons notre route en nous dissimulant le plus qu'il nous sera possible jusqu'à ce "Poteau rouge" que tu nous as signalé comme plus facilement fortifiable.

— Est-ce ton avis, Todwy? demanda le docteur.

— C'est mon avis.

— Dis-moi aussi, Todwy, n'y a-t-il pas près du "Poteau rouge" un refuge en bois

qu'on appelle la "Maison noire"?

— Si.

— N'y peut-on pas camper?

L'Indien garda un instant le silence, puis reprit :

— On campe mal à la "Maison noire", qui est au milieu des marais.

— Est-ce bien loin du "Poteau rouge"?

— A un quart d'heure de marche.

— Tu crois vraiment que le "Poteau rouge" est un campement préférable?

— Je le crois. Le sol en est sablonneux au milieu d'un bouquet de pins. Nous trouverons du bois pour un foyer. Dans la "Maison noire" nous ne trouverons que des serpents.

— Alors, signor docteur, en route pour le "Poteau rouge".

— En route, mes amis répéta le docteur; les armes prêtes, n'est-ce pas?

La colonne se remit en marche en silence précédée de Todwy.

Le docteur resta le dernier avec Belli-ci sous l'abri du cyprès.

— Bien entendu, je ne crois pas un mot de ce qu'a dit Todwy, fit Belli-ci. La "Maison noire" est sur une éminence sablonneuse et non dans un marais.

— Eh bien, alors?...

— Alors, il faut aller quand même au "Poteau rouge"... C'est là où peut s'éclaircir le mystère qui nous entoure.

— Notre position est épouvantable, nous sommes à la merci d'une fusillade dans le dos si l'on nous poursuit.

Belli-ci eut un sourire.

— On ne nous poursuivra pas.

— Pourtant, ces coups de feu?

— Ils ne sont pas partis de la cyprière.

— D'où viennent-ils donc?

— Voulez-vous rejoindre nos compagnons, docteur, je vais éclaircir ce point. Avec cette hachette, je vous demanderai d'entailler les racines sur votre passage pour que je vous retrouve sans difficulté.

Tandis que le docteur rejoignait la caravane, Belli-ci se coucha sur le dos à l'abri d'une grosse racine de cyprès qu'il avait minutieusement sondée pour vérifier si quelque bête venimeuse n'y était pas nichée. Dans la position qu'il avait prise Belli-ci voyait les fûts des cyprès se dresser verticalement autour de lui, terminés par la voûte de feuillage qui formait le dôme de la forêt.

Quelques minutes se passèrent. Même pour un oeil exercé, l'Italien était invisible, son costume kaki se confondant avec la couleur du sol.

Son attention fut bientôt attirée par une agitation dans les feuilles, à cinquante mètres au-dessus de lui, dans le haut d'un gigantesque cyprès. Le feuillage s'écarta, une tête se montra, puis disparut...

Lentement Belli-ci, toujours sur le dos, avait épaulé sa carabine, puis il s'immobilisa. Les feuilles s'agitèrent à nouveau. L'Italien pressa sur la gâchette et tira, puis, d'un mouvement brusque, il se releva et se recula pour s'accoter au tronc du cyprès près duquel il s'était étendu. Une masse noire traversant les feuilles s'abatit à ses pieds. Belli-ci n'eut qu'à se pencher pour examiner à son aise le corps d'un Indien sémicole qui gisait les reins brisés.

— Un beau carton, murmura-t-il.

Puis il passa la main sur son front, d'un geste las; mais semblant retrouver une énergie nouvelle, il prit à la ceinture de l'Indien un large couteau, empoigna le cadavre par les cheveux et d'une large entaille circulaire suivie d'une pesée sur les vertèbres il détacha la tête. Un frisson le parcourut tandis qu'il regardait le sang couler en ruisseau écarlate sur les racines des cyprès. Il arracha alors la ceinture de cuir du mort et le dépouilla de sa casaque en cuir dans laquelle il enveloppa la tête exsangue.

Il poussa ensuite le corps dans un mare et reprit sa route en suivant les marques faites par le docteur sur les arbres et les racines.

Il rejoignit bientôt ce dernier.

— Eh bien ?

— Eh bien... C'est un Indien séminole qui a tiré de la cime d'un cyprès. Je m'en étais douté en sondant le trajet des balles dans les plaies.

— Cet Indien, tu l'as vu ?

— Voici sa tête, fit l'Italien en désignant le paquet qu'il tenait sous son bras. Je l'ai conservée pour quelqu'un qui les collectionne.

— Red Hair ?

— Peut-être !

— Il est donc près d'ici ?

— Qui sait !

La colonne marchait toujours en silence : la mort de trois camarades, survenue coup sur coup, avait péniblement impressionné tout le monde. Un pli soucieux se voyait aux visages, tandis que les mains serraient nerveusement les carabines.

Todwy, marchant toujours en tête, sondait le terrain. Durant deux heures on avança péniblement à travers la cyprière dont le sol devenait de plus en plus marécageux. De temps en temps l'Indien s'arrêtait brusquement pour faire un long détour ; on voyait alors entre deux racines la tête plate d'un serpent trigonocéphale. Parfois, Todwy épaulait rapidement sa carabine et le reptile, frappé d'une balle au moment où il allait s'élaner, tombait comme un cordage sur le sol où il était immédiatement attaqué par d'énormes rats de vase.

Le terrain parut enfin se consolider un peu. Une croûte de sable argileux se montra bientôt par place et, la troupe déboucha tout d'un coup dans une clairière tapissée de fougères et d'azalées, au milieu de laquelle se dressait un énorme

érable rouge dépouillé entièrement de ses branches et de ses feuilles par la foudre : on était arrivé au "Poteau rouge."

Comme le soir tombait on prit de suite des dispositions pour camper. Les toiles des tentes furent dépliées et plantées sur des piquets. Un feu de bois mort flamba bientôt et un repas de pémican et d'arrachas, sortes de tubercules ombellifères semblables à des pommes de terre, dont on recueillit de suite une grande quantité sur le terrain, fut rapidement prêt.

Le docteur organisa un service de surveillance pour la nuit. Chaque membre de l'expédition devait prendre la garde à tour de rôle pendant une heure. Il avait été convenu que deux coups de sifflet stridents seraient le signal d'alarme. Tout le monde s'étendit sous sa toile de tente à côté de son fusil chargé.

Todwy s'était accoté au tronc de l'érable rouge et avait allumé sa courte pipe de terre qu'il fumait avec son habituelle indifférence.

Bauer avait pris la première garde près du feu de bois qu'on devait entretenir toute la nuit. La forêt sombre enveloppait le campement de son ombre, un silence profond s'était fait.

Lorsque l'heure se fut écoulée, Bellici vint le relever sans qu'aucun incident notable se soit montré. Lorsque Bauer eut regagné sa place sous la toile de tente, l'Italien attendit quelques minutes. Todwy s'était étendu au pied de l'érable rouge, et les lueurs du foyer venaient jusqu'à lui éclairant son teint cuivré de reflets métalliques. Bellici ne le quittait pas des yeux. Lorsqu'il vit que l'Indien commençait à être gagné par le sommeil, il jeta quelques poignées de bois vers sur le foyer dont la lueur s'atténua sous l'épaisse fumée qui se dégagea bientôt. Bellici se recula lentement jusqu'à la lisière de la cyprière et disparut dans la nuit.

Todwy s'était tout à fait assoupi, la tête adossée à l'érable rouge, lorsqu'il fut brusquement éveillée par la sensation d'un poids sur la poitrine. Il y porta vivement la main et toucha les cheveux d'une tête qui roula à ses côtés. Il se redressa vivement et saisit la tête qu'il examina. C'était celle d'un Indien décapité dont les yeux vitreux le regardaient. Un papier placé entre ses dents serrées portait : "De la part de Red Hair, en attendant la tienne."

L'Indien avec un ricanement bref, repoussa vivement la tête, et, se mettant debout, il jeta un regard soupçonneux autour de lui en armant rapidement sa carabine. Mais un sifflement bref se fit entendre et la corde d'un lasso passant au-dessus de sa tête lui immobilisa les bras au corps avant qu'il ait pu faire un mouvement pour se défendre. Un second anneau du lasso lui enserra bientôt la gorge et l'abattit bientôt sur le sol tandis que ses pieds étaient pris par une nouvelle entrave. Un homme sortit alors de l'ombre de l'érable, un bâillon s'écrasa sur sa bouche, et il sentit des bras vigoureux le soulever et le transporter à travers la forêt. La marche dura dix minutes, et il fut jeté brutalement sur le sol. Quelques minutes se passèrent. Le bâillon qui lui couvrait la figure fut arraché.

Il était dans une cabane en troncs d'arbres dégrossis et noircis par la fumée, fermée par une solide porte de bois. Une torche résineuse brûlait accorchée à un pieu en fer fiché dans la muraille. Todwy avait été accoté à un angle de la pièce. En face de lui Red Hair se tenait les bras croisés. Ils étaient tous deux dans la "Maison noire".

— Tu sais qui je suis? interrogea d'une voix sourde le jeune homme à la chevelure fauve.

— Non.

— Je suis Red Hair.

L'Indien, à ce nom redouté, eut un léger tressaillement, puis un sourire se montra sur ses lèvres minces.

— C'est bien. Tu vas me trancher la tête? Fais vite.

— Non, Todwy, je ne suis pas pressé, car avant d'accomplir un acte de justice, je veux le légitimer.

— Un assassinat ne se légitime pas. C'est la loi de la guerre. Je suis pris, c'est bien.

— Un assassinat?... Combien en as-tu commis, toi qui parles d'assassinat? Le colonel Davidson, le gouverneur de Jacksonville, le juge de paix... sans compter ceux que j'ignore.

— Connais-tu les motifs de ces meurtres?

— Non. Je viens te les demander.

— Je ne te le dirai pas.

— Même si j'invente pour toi des supplices atroces?

— Même si tu inventes des supplices atroces. Va, chien de face pâle, tue! Tes semblables ont fait assez de mal aux miens; ils ne savent que boire le sang de ceux qu'ils prennent par surprise, et qu'ils exécutent lorsqu'ils ne sont plus dangereux. J'attends avec calme tes supplices.

Red Hair avait pâli.

— C'est bien! Il ne sera pas dit qu'un blanc se sera attaqué à un ennemi sans lui laisser un dernier espoir de salut.

Se baissant alors vivement sur Todwy, il trancha avec son couteau les liens qui lui retenaient les bras au corps, et, se reculant, il arracha la torche qu'il éteignit contre terre en s'écriant :

— Défends-toi, Todwy.

L'obscurité s'était faite, profonde.

L'Indien s'était redressé, et, saisissant son large couteau à scalper, il se précipita le bras en avant vers l'endroit où il avait vu la torche s'éteindre; son bras ne

rencontra que le mur de troncs d'arbres. Il s'y accota vivement, prêtant l'oreille, mais Red Hair restait immobile.

Lentement l'Indien fit le tour de la salle, retenant son souffle, sans rencontrer son adversaire. Il eut un ricanement nerveux.

— Ah!... Il s'est sauvé et veut m'enfumer comme un loup?

— Non point, répondit une voix en face de lui, je suis toujours là.

Todwy fonça à nouveau avec un habile crochet sur la droite et se heurta au corps de son adversaire auquel il s'agrippa.

Les deux combattants roulèrent à terre, et, dans l'obscurité profonde, on n'entendit plus que la halètement des deux poitrines. Tout à coup un cri terrible subitement étouffé retentit, puis le silence retomba.

Un quart d'heure s'écoula, puis la porte de la cabane noire s'ouvrit, une tête d'Indien se montra, précautionneuse.

Dans le silence de la forêt, l'Indien sortit vivement et, sans hésitation, reprit la route du campement pour venir s'adosser à l'érable rouge, où il parut bientôt se plonger dans le sommeil, après avoir ravivé le foyer du campement avec une brassée de bois sec.

CHAPITRE VIII

La fatigue d'une journée de marche dans la cyprière avait terrassé tout le monde, et comme Bellici lors de sa disparition n'avait pas réveillé celui qui devait prendre la garde à sa place, le camp sommeillait sans protecteur.

Pourtant une oreille exercée aurait pu percevoir dans la cyprière voisine des craquements légers, des frôlements contre les arbres. L'Indien, qui sommeillait au pied de l'érable, dut les entendre, car il se souleva sur le coude.

Une voix se fit entendre à ses côtés.

— C'est toi, Todwy?

— Oui, répondit l'Indien.

— Voici les cinquante dollars promis. Et un petit sac tomba à côté de lui.

— Merci.

— Tu peux partir, ta tâche est terminée; Rejoins Jacksonville et tiens-nous toujours au courant par tes nègres. Bientôt nous te donnerons à scalper des milliers de cheveludes.

— Mais tu ne les tiens pas encore, répondit l'Indien, ils sont armés et ils veillent.

— Ne crains rien, cent cinquante Indiens sont derrière eux dans la cyprière, et nous sommes autant, disposés en demi-cercle derrière le "Poteau rouge". Dans une heure nous nous joindrons et nous les cueillerons comme des mangues.

— C'est bien, je vais partir.

— Va lentement jusqu'à leurs tentes et vérifie leur sommeil. Avant ton départ tu imiteras le cri du butor mokoko pour nous avertir que nous pouvons avancer.

— C'est convenu. Adieu.

L'Indien entendit dans les herbes le froissement de pas qui s'éloignaient. Il se leva à son tour et lentement revint au foyer du camp dont la lueur mourante éclairait encore un peu l'emplacement des tentes. En silence il se glissa jusqu'à la première où reposait le docteur près de Bourdhier. Avec précaution il se pencha sur le premier des dormeurs et lui toucha légèrement l'épaule. Le docteur se redressa vivement.

— Chut! fit l'Indien, sors à quatre pattes de ta tente et préviens tes compagnons de faire de même. Vous aurez ainsi devant vous le "Poteau rouge", marchez sans dévier, perpendiculairement à la ligne qui va de vous au poteau, jusqu'à une cabane noire que vous trouverez à un mille d'ici. Suivez-vous par groupes de

quatre, distants les uns des autres d'une centaine de mètres. La lune se lève, il faut que si quelques-uns de vous tombent dans une embuscade l'expédition tout entière ne soit pas détruite.

— Nous sommes donc enveloppés? demanda le docteur, qui se méfiait à juste titre de Todwy.

— Oui, sauf sur le côté que je t'indique, encore faut-il se presser. Prends la tête du mouvement.

— Non point, répondit vivement le docteur, je fermerai la marche. Mais qui me dit?...

— Voici l'ordre que j'ai à te remettre, et l'Indien tendit un papier au docteur, qui lut à la lueur du foyer :

"Le docteur marchera cette nuit en tête de la troupe. — RED HAIR."

— Comment, toi, Todwy, tu as vu Red Hair?

— Eh bien?

— Ne m'as-tu pas demandé sa tête?

— Qui te dit que je ne l'ai pas prise?

— Tu as tué?...

— Le temps presse, adieu!

L'Indien, après avoir jeté une brassée de bois sec sur le foyer, s'éloigna rapidement et se perdit dans l'ombre épaisse de la cyprière.

Le docteur avait réveillé Bourdhier et l'avait tenu rapidement au courant des incidents qui venaient de se succéder. Fallait-il croire Todwy qui leur avait été signalé comme un traître et dont ils avaient à plusieurs reprises vérifié la duplicité? Red Hair, exécutait-il ses ordres? Leur protecteur caché avait-il été décapité par Todwy comme ce dernier semblait le dire? Quel angoissant mystère!

La décision fut vite prise: les instructions de Red Hair étaient formelles; on écouterait Todwy. Le camp fut réveillé en silence et disposé par petits groupes. On s'aperçut alors que Bellici manquait

à l'appel... Où était passé l'Italien? avait-il été fait prisonnier au cours d'une reconnaissance aux environs? On ne pouvait plus attendre: il fallait partir.

Après avoir réperé la route à l'aide du foyer et de l'érable rouge, le docteur partit le premier avec Thomas, Rouxelle et Berbi. Quelques minutes après, Bourdhier, Bauer, Cow et Harold les suivaient, enfin Schmitt, Twowoh, Firedowe, Bulwet, Marcelle et Leduck se mirent en route.

Le camp était vide depuis quelques minutes lorsque le cri du butor wokodo "doun ka dou!... doun ka dou!" retentit à plusieurs reprises.

Des ombres surgirent immédiatement de tous côtés de la cyprière, vers les tentes. Les unes venaient de l'ouest, figures aux barbes hirsutes, aux fronts couverts de chapeaux de feutre, les autres arrivant de l'est portaient le costume de guerre des Indiens séminoles, le visage et le corps bariolés d'ocre et de vermillon.

— Vides!... Ils sont partis! Todwy a trahi!

Mais à ce moment une fusillade retentit dans la direction qu'avait prise le docteur. La petite troupe s'était heurtée à un parti d'Indiens qui venait fermer le cercle de ce côté.

Un homme à face complètement imberbe, qui semblait commander la troupe, donna des ordres rapides.

— Que les Indiens ne bougent pas d'ici. Dix hommes avec moi du côté des coups de feu. Il faut prendre vivant le docteur.

Schmitt, voyant la route coupée, avait disposé sa petite troupe à l'abri des arbres et c'est elle qui avait ouvert le feu sur les Indiens; ceux-ci répliquèrent et Marcelli, le premier, tomba frappé d'une balle.

La position devint rapidement intenable. Schmitt et ses compagnons eurent

bientôt à lutter contre la troupe de secours qui arrivait sur ses derrières.

Celui qui la conduisait, tout en abritant ses hommes derrière les sapins, cria d'une voix forte dans la nuit en français, puis en anglais: "Cernez-les! Ne tirez pas!... Il nous les faut vivants!"

Mais la petite troupe était décidée à défendre chèrement sa vie tout en retardant le plus possible la poursuite qu'il entreprendrait contre le reste de l'expédition. Les bûcherons, avec un sang-froid extraordinaire, visaient avec soin l'ennemi qu'ils apercevaient à la lueur de la lune qui brillait maintenant de tout son éclat dans la clairière... A chaque coup de feu répondait un cri de rage et la chute d'un corps sur la mousse.

Enervée par cette résistance d'une poignée d'hommes, les Indiens poussèrent subitement leur cri de guerre et s'élançèrent. Bulwett tomba frappé à la poitrine.

Firedowe reçut une balle dans la cuisse et s'affaissa avec un gémissement, puis, se redressant, continua à tirer. Twowoh et Leduck tenaient encore.

— Il faut marcher sur le camp, murmura Leduck, plus nous les éloignerons de nos compagnons qui fuient, plus ceux-ci auront le temps de se garer. Nous avons fait le sacrifice de notre vie. Dieu garde ma femme et ma petite Marthe et hurrah pour la libre Amérique!

— Hourrah! répétèrent les trois hommes en fonçant sur la troupe qui se tenait à vingt mètres d'eux.

Un effroyable corps-à-corps eut lieu. Schmitt à coups de crosse, assomma deux hommes, Twowoh en renversa trois, mais la lutte était inégale. Un coup de revolver abattit Schmitt. Tandis que Leduck s'affaissait bientôt, la gorge ouverte d'un coup de couteau, Firedowe, un colosse, s'agita encore un instant, les bras sanglants, faisant un moulinet au-dessus de

sa tête avec les tronçons de sa carabine, mais il tomba bientôt au pied d'un arbre. Le combat était fini.

L'inconnu qui dirigeait la troupe lança un coup de sifflet strident; le reste des hommes qui l'accompagnaient fut bientôt à ses côtés. L'un d'eux avait disposé sur un trépied, une grosse lanterne à acétylène, dont l'éclat vint illuminer tous les détails du champ de bataille. Les Indiens examinaient de loin cette lueur, immobiles comme des statues sous les arbres de la clairière.

— Pas de veine, s'écria l'inconnu... Tous refroidis et ils nous ont tué vingt hommes! Le patron ne sera pas content. Heureusement qu'on rattrapera les autres demain.

Puis, élevant la voix:

— Hé! Bolway, approche.

Un Indien s'avança... A ses plumes et au bariolage compliqué de son visage, on reconnaissait facilement un chef de tribu.

L'homme étendit la main vers le terrain où gisaient pêle-mêle les combattants.

— Tout ça est à toi. Les morts sont des objets qui n'ont plus d'intérêt pour nous.

Et, faisant demi-tour avec sa troupe, il regagna le camp.

A un signal de leur chef, les Indiens, s'étaient précipités sur les cadavres qui, en quelques minutes, furent scalpés. Ils poussèrent ensuite leur cri de guerre et disparurent dans la cyprière.

Au bruit des coups de feu, le groupe conduit par Bourdhier avait pressé sa marche et rejoint le docteur. La petite troupe, composée de huit personnes, avait pris alors le pas de course sous une allée naturelle d'érables et, après une marche de dix minutes, elle déboucha devant la maison noire que leur avait signalée Todwy.

La porte en était entr'ouverte; le docteur la poussa. L'obscurité régnait à l'in-

térieur; la lueur de la lune qui projetait un rayon sur le seuil lui permit de voir à terre une torche de résine qu'il prit et alluma de suite. En élevant le bras au-dessus de sa tête, il examina l'intérieur de la cabane. La longue pièce qui la composait était vide. Pourtant, au fond, pendu par les cheveux à un crochet de fer, il distingua un corps rigide.

Il s'approcha, projeta la flamme de la torche sur le visage et se recula avec un mouvement d'étonnement.

— Todwy!... C'est Todwy!

Bourdhier s'était approché.

— Mais vous l'avez quitté il y a un quart d'heure à peine.

— C'est bien lui, fit à son tour Rouxelle, il a été frappé d'un coup de couteau au coeur... Voyez ses vêtements ensanglantés et cette mare à terre.

— Le sang est déjà noir et presque coagulé, observa le docteur... Todwy est mort depuis plusieurs heures... Et pourtant, je l'ai vu il y a un quart d'heure à peine... et voici encore l'ordre de Red Hair qu'il m'a remis.

— Voyons, docteur, s'il est mort depuis quelques heures, il n'est pas possible qu'il vous ait parlé il y a un quart d'heure?

— Si, puisque c'est grâce à lui si nous sommes ici.

— Vous avez peut-être parlé à son âme! s'écria une voix joyeuse avec un éclat de rire.

Bellici se tenait sur le seuil, appuyé sur sa carabine.

— Bellici?

— Si, signor.

— D'où venez-vous?

— Une petite reconnaissance hygiénique durant laquelle j'ai vu beaucoup de choses, des gens barbus, des Indiens, Red Hair...

— Vous avez vu Red Hair?

— Si signor... J'ai même assisté à la

mort de cet excellent Todwy, qu'il a proprement expédié d'un bon coup de couteau fort justement mérité.

— C'est Red Hair qui a tué Todwy?

— Si signor.

— Enfin, comment Todwy, il y a un quart d'heure m'a-t-il transmis un ordre de Red Hair?

— C'est de l'occultisme! fit l'Italien en riant de toutes ses dents. A propos de Red Hair, il faut, moi aussi que je vous remette un message de Red Hair.

— Où est-il en ce moment?

— Signor, vous m'en demandez trop. Voici son message. Permettez que je ferme la porte, l'air de la nuit est très mauvais près de la cyprière.

L'Italien, après une révérence, alla fermer la porte. Les huit hommes s'étaient approchés de la torche que Bourdhier tenait à la main.

"Au reçu de ce billet, le docteur Dalbray voudra bien remettre le commandement de l'expédition à Bellici et exécuter ou faire exécuter tous les ordres qu'il donnera. Nous touchons au but. Clarencet, Berlington, Cowlay, Street et bien d'autres sont certainement vivants.— RED HAIR."

— Vivants!

Tous les yeux se portèrent sur le nouveau chef que Red Hair avait désigné et qui devait connaître les horribles secrets de la forêt vierge. Il se tenait debout, les bras croisés sur la poitrine, devant la porte fermée; son visage était grave, son éternel sourire poli et empressé avait disparu, ses yeux brillaient étrangement.

Le docteur, attiré par ce regard qu'il ne connaissait pas à l'Italien, cherchait en quelles circonstances il avait déjà soutenu son éclat; mais il ne trouva pas et, s'inclinant légèrement, il dit:

— Bellici, nous sommes à vos ordres.

Nous avons juré obéissance à Red Hair, qui a promis de sauver avec nous notre malheureuse cité. Je vous demanderai seulement de juger s'il convient d'abandonner nos six malheureux compagnons qui ont été attaqués par...

—Le Nid de Guêpes!...

A ces mots, un frisson involontaire secoua les assistants.

—Le Nid de Guêpes?

—Oui, vous le connaîtrez bientôt, reprit Bellici. Quant à nos compagnons, ils sont tous morts; j'ai vu scalper leurs cadavres.

Les huit survivants se découvrirent en silence.

—Qu'ils reposent en paix, prononça le docteur d'une voix grave.

—Mes amis, reprit alors Bellici d'une voix nette, puisque Red Hair me délègue auprès de vous, voici mon avis. Vous terminerez la nuit dans cette cabane. A l'aube, vous serez attaqués. Quoi qu'il arrive, ne vous étonnez de rien. Sur ce, permettez-moi de vous serrer à tous la main, peut-être de longtemps ne pourrai-je le faire.

Lorsque Bellici eut serré avec émotion les mains de ses compagnons, il prit par le bras le brave Thomas, dont les yeux étaient remplis de larmes.

—Thomas, mon camarade, j'ai besoin de toi pour une petite expédition; nous ne serons pas trop de deux pour la mener à bien.

—A vos ordres.

—Nous allons vous laisser ici, reprit l'Italien en se tournant vers le docteur. Vous n'avez rien à craindre jusqu'à notre retour. Après le combat de tout à l'heure, l'ennemi va se reposer, car il est certain maintenant de nous prendre. Pour plus de sûreté, enfermez-vous et ne répondez que lorsque nous dirons nos noms.

—C'est convenu.

—Thomas, aide-moi à décrocher notre ancien ami Todwy, que tu vas porter proprement sur tes épaules.

—Trop heureux d'être définitivement débarrassé de cette canaille.

Bellici entr'ouvrit la porte et sortit. Thomas se faufila à sa suite, tenant le corps de Todwy.

Ils reprirent tous deux le sentier tracé qui menait à l'érable rouge, en prenant soin de se tenir en dehors de la partie éclairée par la lune, pour éviter toute surprise possible. Après quelques minutes de marche rapide, Bellici arrêta Thomas et lui fit déposer le corps de Todwy en travers du sentier; puis ils continuèrent leur route.

Ils débouchèrent bientôt dans la clairière où avait eu lieu le combat. Les morts étaient toujours étendus au milieu des fougères courtes qui poussaient à cet endroit. Bellici se pencha à l'oreille de Thomas :

—Maintenant, vieux camarade, il va te falloir tout ton courage: nous allons, en rampant, aller jusqu'aux cadavres que tu vois étendus en pleine lumière; il s'agit de les examiner tous un à un. Tu vas retrouver les pauvres visages de nos malheureux compagnons; courage, mon vieux, et pas de défaillance! Tu exécuteras ensuite les instructions que je te donnerai en faisant le moins de bruit possible, car nous ne sommes pas à un kilomètre du camp de nos ennemis.

—Vous pouvez compter sur moi; j'en ai vu bien d'autres jadis comme infirmier.

—C'est pour ce motif que j'ai pensé à toi.

Les deux hommes s'étendirent sur le ventre et, insensiblement, en rampant sur les coudes, ils arrivèrent aux cadavres. Si quelqu'un eût fait le guet, il n'eût certainement pas remarqué le mouvement et eût

pris les deux éclaireurs pour des corps morts.

Bellici se redressa sur les coudes et commença à examiner un à un les visages des morts. Ils étaient horribles à voir : le crâne, hâtivement scalpé, n'était plus qu'une masse sanguinolente, où déjà les fourmis, les cafards et de gros cloportes étaient installés. Leurs yeux étaient convulsés, leur bouche tordue dans un dernier cri de douleur ou de haine et les mains crispées se dressaient raidies. Bellici dut s'arrêter à deux reprises pour passer la main sur son front en sueur, tant l'impression était pénible. Lorsqu'il eut, avec l'aide de Thomas, retourné tous les corps, il désigna l'un d'eux, c'était celui d'un homme aux traits rudes, à la barbe rousse en broussaille. Il était vêtu d'une veste de cuir ouverte sur une chemise de laine rouge et chaussé de grosses bottes en cuir fauve où s'enfonçait un pantalon de velours épais.

—Prends celui-là par les pieds, fit l'Italien et mène-le doucement en dehors de la lumière.

Tandis que Thomas exécutait son ordre, il prit lui-même le corps d'un autre combattant vêtu d'une façon à peu près identique et qui portait une épaisse barbe noire maculée de sang. Bientôt les deux corps furent adossés au tronc d'un sapin.

—Approche, fit alors Bellici en s'adressant à Thomas, tu vas entrer dans la peau de ce bonhomme à barbe noire; mets-toi à genoux et laisse-moi faire.

Sortant alors de sa veste de cuir un petit nécessaire de maquillage, Bellici en tira des postiches noirs, un petit flacon de colle et des crayons. En dix minutes, il eut fait à Thomas la tête exacte du mort.

—Maintenant, prends ses vêtements pendant que j'entre dans la peau du bonhomme à barbe rousse.

Thomas se mit en mesure de dépouiller

consciencieusement le cadavre. Pendant ce temps, Bellici, devant une petite glace de poche, s'était maquillé d'une façon analogue. Rapidement, il enleva le large pantalon et les bottes du mort, endossa ses vêtements et compléta la tenue par un feutre qu'il avait ramassé dans l'herbe. Lorsque Thomas le rejoignit, il ne put s'empêcher de rester les bras ballants, la bouche ouverte.

—Sapristi! Vous en avez une sale tête!

—Et toi donc, mon bon ami!

—Nous avons l'air de deux forbans.

—C'est ce qu'il faut.

—Du diable si l'on reconnaîtrait en vous l'élégant Bellici!

—Et en toi le sémillant Thomas!... Mais nous n'avons pas le temps de nous amuser; nous allons au campement de nos adversaires.

—Fichtre!

—Aussi, attention, mon bon Thomas! Il ne s'agit pas de penser en ce moment aux cèpes à la bordelaise, mais d'ouvrir les yeux et les oreilles.

—Compris.

Les deux amis avaient repris leur route d'un pas plus rapide. A cinq cents mètres de là, une voix venant d'un fourré les arrêta.

—Qui va là?

—Ben quoi! répondit Bellici d'une voix traînante, on ne reconnaît plus les amis?

—Tiens, c'est toi, Barberousse?

—Dame! ça m'en a l'air.

—Et Le Charbonnier aussi?... On vous croyait morts.

Un homme à face patibulaire sortit du fourré et fit quelques pas vers eux.

—Penses-tu qu'on va se laisser périr dans ce patelin? reprit Bellici... Nous arrivons de la Maison noire... Le reste des gens de Jacksonville y gîte cette nuit.

—Oh! alors, on les tient, va dire ça au

chef. Ça lui fera plaisir.

Un homme à visage glabre s'avancait vers eux, fumant une pipe. Il tenait les épaules un peu voûtées et son regard était fuyant.

—Tiens, voilà justement le chef.

—C'est toi, Barberousse? fit l'homme.

—Oui, répondit Bellici, je reviens avec Le Charbonnier. Les gens de Jacksonville sont dans la Maison noire.

—Parfait, ils sont pris comme dans une bouteille; il n'y a que les marais autour et le seul moyen pour s'échapper est de repasser par ici. S'ils le tentent, nous pourrions les canarder tout à notre aise. Viens jusqu'au Poteau rouge, je vais téléphoner au Nid des instructions.

Sans répondre ou donner la moindre marque d'étonnement, Bellici et Thomas suivirent celui qu'on avait appelé le chef. Au pied de l'érable rouge, une quarantaine d'hommes dormaient, enroulés dans des couvertures, autour d'un grand feu de bois.

Le chef appela :

—Pablo! Eh bien, ce téléphone est installé?

—Oui, chef, j'ai équipé l'antenne à la cime d'un sapin. Nous pouvons recueillir les courants électriques; la communication est établie. Voici le récepteur.

Le chef prit l'instrument qu'on lui tendait et porta le cornet à son oreille.

—Le central électrique?... Donne-moi le grand chef, de la part de Willy, en mission au Poteau rouge.

Quelques minutes se passèrent.

—Oui... C'est toi, grand chef? Oui... Voici mon rapport : nous avons livré combat aux gens de Jacksonville. Nous en avons tué une dizaine. Il doit en rester sept ou huit... Oui, le docteur Dalbray est vivant... A la Maison noire... Nous les tenons. J'attends tes instructions...

Bien!... Bien!... Le docteur seul?... Sois tranquille, les autres seront expédiés, à la première heure, sans explication... Je serai de retour après-demain... Oui, hurrah! Il ne restera plus rien de l'expédition de Jacksonville que le docteur Dalbray que nous te ramènerons... Todwy nous a trahis et Barberousse me dit qu'il a heurté son cadavre sur la route de la Maison noire; nous verrons ça demain... Salut!

Le chef rendit le récepteur à Pablo et, se tournant vers Bellici et Thomas, qui paraissaient écouter d'un air indifférent.

—Couchez-vous; il y aura du travail demain de bonne heure.

—Bonsoir, chef! firent les deux hommes.

—Bonsoir.

Bellici et Thomas allèrent se coucher près des autres, mais dans le rayon le plus éloigné de la lueur du foyer. Lorsque le chef se fut étendu à son tour sur la bruyère, Bellici toucha Thomas à l'épaule :

—Filons insensiblement.

Les deux amis commencèrent à ramper et, lorsqu'ils eurent gagné l'ombre des sapins, ils se levèrent et reprirent un pas naturel tout en évitant de faire du bruit.

Bellici alla droit au buisson où veillait la sentinelle :

—On vient te relever, va dormir.

—Merci. Ce n'est pas de refus; il fait humide sous ces damnés arbres; j'ai les pieds gelés.

—Alors, bonne nuit. Couche-toi sans bruit, pour ne pas éveiller le chef qui est fatigué.

—Compris!

Lorsque l'homme fut à une distance assez grande, l'Italien et son compagnon continuèrent leur route. Ils passèrent à nouveau devant le champ de bataille, puis contournèrent le cadavre de Todwy et

parvinrent à la Maison noire, à laquelle Bellici heurta en prononçant son nom et celui de Thomas.

CHAPITRE IX

Quand le jour se leva, Willy donna l'ordre du départ. Les hommes plièrent rapidement leur couverture, bouclèrent leur ceinture, armèrent leur carabine et se mirent en marche à la file indienne.

Après avoir dépassé les corps des combattants, déjà entourés d'une essaim de mouches bourdonnantes, la troupe se heurta au cadavre de Todwy. Willy se pencha sur lui :

—C'est bien Todwy. Il nous avait rendu beaucoup de services. Quelle idée lui a pris de nous trahir?... L'imbécile!

L'ayant poussé du pied il passa à pas lents et, avec de grandes précautions pour éviter le bruit de la marche à travers les fougères, il se dirigea avec les siens vers la "Maison noire" que l'on apercevait au centre d'une petite clairière. A vingt mètres il s'arrêta et disposa ses hommes en cercle autour d'elle, de façon à éviter toute fuite.

La porte de la maison de bois était fermée. Aucun bruit ne venait de l'intérieur.

Pourtant, l'arrivée de l'ennemi avait été remarquée, car tout le monde était debout, rangé au fond de la salle obscure, Bellici, penché à l'interstice de deux planches formant une lucarne invisible, observait les alentours.

Il se tourna vers Dalbray :

—Docteur, voici le moment de vous dévouer pour sauver nos camarades, ainsi que je vous l'ai expliqué.

—Je suis prêt! répondit simplement le docteur.

—D'ailleurs, vous n'avez pas à craindre la mort, je sais qu'ils vous veulent vivant.

Ayez confiance, bientôt nous vous rejoindrons. Ne vous laissez impressionner par aucun des événements qui vont arriver, et rappelez-vous que lorsque vous entendrez le chant du rossignol de France vous pouvez être certain que nous sommes là, que nous veillons.

—Adieu, mes amis! répondit le docteur d'une voix grave.

Toutes les mains se tendirent vers lui et de grosses larmes roulaient dans les yeux de ces rudes chasseurs, tandis que Bellici continuait tout en observant l'extérieur :

—Vous vous souvenez de mes instructions? Vous venez à eux en parlementaire... Laissez-les faire de vous ce qu'ils voudront, sans résister, et ne vous inquiétez plus de nous.

—Bien.

—Il est probable que vous serez immédiatement saisi et ligoté comme vous ne vous débattrez pas et que vous serez d'ailleurs très surveillé, demandez à garder les mains libres, et tâchez, le long de la route que vous suivrez, de laisser pour nous, comme trace de votre passage, un objet, une feuille de papier, une empreinte, n'importe quoi qui nous permette de vous suivre pas à pas.

—Vous pouvez compter sur moi, mon ami, et maintenant laissez-moi vous embrasser.

Les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

—Si je ne reviens pas à Jacksonville, commença le docteur...

— Vous reviendrez, j'en suis certain. Maintenant, tenez-vous prêt.

Willy avait pris des mains d'un de ses hommes un objet allongé ayant la forme d'un gros pétard, auquel était attachée une longue mèche qu'il alluma à un petit briquet de poche. Après avoir observé un instant la façade de la "Maison noire" il

s'avança vers la porte en courbant le corps.

—Allez! fit Bellici d'une voix brève, et que Dieu vous garde!

Le docteur Dalbray, sans armes, entrouvrit la porte, sortit et referma le ventail derrière lui.

Willy s'était arrêté. Il porta vivement la main à sa carabine. Le docteur arrêta le geste:

—Inutile, je suis désarmé!

Willy écrasa entre ses doigts la mèche allumée de la cartouche de dynamite qu'il allait placer contre la porte et la remit dans sa vareuse.

—Je viens à vous en parlementaire, reprit le docteur.

—Votre nom? fit le chef en se tenant toujours sur la défensive.

Docteur Dalbray, de Jacksonville.

A ce nom un sourire parut glisser sur les lèvres minces de Willy. Son oeil fourbe se posa un instant sur l'homme qui se tenait à quelques mètres de lui, puis embrassa toute la clairière comme pour vérifier si chacun était à son poste.

—Parfait!... Parfait!... fit le chef. Venez avec moi, nous allons causer.

Il lui indiqua du geste le sentier. Le docteur s'avança d'un pas ferme, passa devant Willy, qui emboîta le pas derrière lui. Vingt mètres plus loin le chef fit un geste. Deux hommes tapis derrière un tronc de sapin s'élançèrent, et, saisissant Dalbray, le ligotèrent étroitement et l'adossèrent à un arbre. Comme il l'avait promis à Bellici, le docteur garda le silence.

Willy, sans s'occuper de son prisonnier, transmit à ses hommes, à l'aide d'un sifflet, l'ordre d'une manoeuvre qui devait leur être familière, car, de l'arbre où il était placé, le docteur put voir le cercle se resserrer peu à peu autour de la "Mai-

son noire". Les assaillants portant sur l'épaule une brassée de branches mortes et tenant tous d'une main un petit paquet qui lui parut enveloppé dans une grosse toile, s'élançèrent tout à coup. Ils déposèrent leur fardeau contre les murailles de bois de la "Maison noire", se penchèrent un instant pour déchirer les paquets qui contenaient une poudre qu'ils répandirent sur le bois. Ils se reculèrent ensuite vivement, et, gagnant le large pour reprendre leurs armes, ils se mirent en face de la cabane, prêts à tirer si quelqu'un cherchait à s'en échapper.

Une petite flamme bleue courut rapidement sur le bois mort en grésillant et forma comme une auréole de flammèches autour de la maison, puis, subitement, une flamme très haute fusa. La construction en bois brûlait. En quelques minutes elle devint un brasier incandescent, au centre duquel le toit s'écroula dans une pluie d'étincelles. La "Maison noire" et ceux qui devaient s'y trouver enfermés, ne fut bientôt plus qu'un amas de débris fumants.

Le docteur, glacé d'effroi, regardait l'horrible spectacle sans mot dire, et des larmes coulaient en silence sur ses joues.

Willy lança un coup de sifflet strident pour rassembler ses hommes; il eut un dernier regard sur le bûcher fumant avec un petit ricanement qui sonna faux:

—En route! Ils sont cuits à point!

La troupe entoura le docteur dont on avait desserré les entraves pour lui permettre de marcher, et l'on reprit le sentier.

Dalbray baissait tristement la tête, complètement abattu et découragé. Devant les cadavres de ses anciens compagnons, morts la veille, il murmura:

—Tous morts!... Ils sont tous morts! Et moi, vers quel enfer m'entraîne-t-on?

A ce moment le chant léger d'un rossignol se fit entendre au milieu d'un taillis.

Le docteur tressaillit :

— Mon Dieu, serait-ce vrai ? Sont-ils donc sauvés ?

Lorsque Bellici vit les porteurs de fagots qui s'approchaient de la "Maison noire", il eut un petit rire joyeux.

— C'est bien ce que je pensais, nous sommes sauvés.

Quand la petite flamme bleue à l'odeur fortement phosphorée courut sur le bois mort, l'Italien se tourna vivement vers ses compagnons anxieux :

— Vous êtes prêts ?

— Oui.

— Alors nous partons. Vite !

Se penchant vers le sol il dégagait un anneau de fer, et, aidé de Thomas, souleva une lourde trappe qui découvrit un escalier taillé dans la terre battue. Il invita Thomas à descendre le premier et pria les autres de le suivre.

Pendant que l'on exécutait son ordre il jeta un regard dehors ; une flamme haute entourait maintenant les murailles. L'air de la salle, subitement surchauffé, devenait asphyxiant. L'Italien regagna l'escalier, rabattit la trappe sur lui et rejoignit ses compagnons qui l'attendaient au bas des marches, à quelques mètres au-dessous. Un long boyau humide, au sol glissant, s'étendait sous la terre, boisé de distance en distance comme une galerie de mine.

— J'ai mis trois ans à creuser ce passage secret, expliqua Bellici.

— Vous êtes donc déjà venu par ici ?

— Oh ! Oui... Je suis déjà venu !

Après avoir passé la main sur son front comme pour chasser une pensée, il ajouta :

— Mes amis, en avant ! Il ne faut pas perdre la piste du docteur.

La petite troupe se mit en route. En

tête marchait Bellici, Bauer, Bourdhier, Thow, Harrold et Berby suivaient. Rouxelle et Thomas fermaient la marche. Il fallait s'appuyer aux parois glaiseuses pour ne pas glisser sur le sol boueux. Une odeur fade de marécage se dégagait de l'atmosphère. On allait à tâtons dans l'obscurité ; parfois le pied enfonçait jusqu'à la cheville dans la vase molle.

Après un parcours de douze cents mètres environ, Bellici arrêta la troupe. Le couloir remontait sensiblement, l'air paraissait moins humide, le sol devenait plus stable.

— Nous sommes près d'un fourré, à quelques mètres du "Poteau rouge", dit à voix basse l'Italien. Attendez-moi.

Remontant une rampe assez rapide, il se trouva bientôt en pleine lumière au milieu d'un épais fourré de rhododendrons où il dissimula.

Des pas se firent entendre à quelque distance ; il vit la troupe de partisans qui entouraient le docteur passer à cinquante mètres de lui, se dirigeant vers l'est. C'est alors qu'il modula le chant du rossignol de France, sans que d'autres que Dalbray aient remarqué ce signal d'espoir.

CHAPITRE X

Bellici se pencha pour repérer la direction suivie par la troupe, qui s'en allait d'ailleurs nonchalante sans penser qu'un danger quelconque pût la menacer, puisque l'expédition entière des gens de Jacksonville était détruite et que les peaux rouges étaient des alliés.

Le docteur Dalbray avait obtenu de suite d'être dégagé de ses liens. Un des hommes de Willy souffrait en effet d'un coup de feu reçu au bras dans le combat de la veille. Le docteur s'était offert spontanément

ment pour panser la blessure. Comme quelques guazamas, ou arbres à tout faire, paraissaient dans cette partie de la forêt, il en avait arraché quelques feuilles qu'il avait mises sur la plaie comme emplâtre. Cette acte disposa en sa faveur ses gardiens. Et, lorsqu'on était reparti, on lui avait ôté tous les liens. Willy l'avait seulement prévenu que s'il faisait un geste pour s'enfuir il serait immédiatement ligoté et fouetté.

—Où voulez-vous que j'aille? avait répondu le docteur. M'enlizer dans les tourbières? Me jeter dans un parti d'Indiens? Je ne sais pas où vous me conduisez, mais votre compagnie est, certes, préférable à une fuite dans la cyprière.

—Tu as raison. Marche à ta guise. Nous ne te voulons pas de mal si tu es raisonnable.

Le docteur se tenait donc à peu près au milieu de la troupe. Il n'interrogeait pas ses gardiens et paraissait s'intéresser au paysage qui se déroulait devant ses yeux. Son pas était ferme. Un observateur attentif eût même pu remarquer qu'il appuyait plus fortement du talon sur les terrains humides ou argileux.

Après deux heures de marche dans une cyprière moins pénible que la précédente et la traversée d'un petit bois de sapins australs, la troupe déboucha dans une savane où la végétation se faisait plus basse. La flore tropicale s'y retrouvait à nouveau dans toute sa splendeur. Des manguiers touffus, aux feuilles en fer de lance, montraient les grappes rouge foncé de leurs fleurs. Des jacquiers, dont le fruit vert a le goût du melon, formaient de larges espaces d'un vert tendre; quelques pachiriers, au tronc tortueux et biscornu, aux feuilles veinées et blanc, épanouissaient leurs fleurs en forme de trompe de chasse aux corolles écarlates. Puis après

un bosquet de magnoliers, toute la flore des azalées reparut: les gentianes roses, les lobélies cramoisis, le coréopsis jaune à disque rouge, au parfum très persistant, et l'esclépias ou plante à soie, dont les houppes d'argent s'attachaient aux vêtements sur le passage.

La troupe s'arrêta à l'ombre d'un bouquet de cacaotiers dont les feuilles oblongues, d'un rouge pâle, se détachaient sur le ciel bleu d'une façon tout à fait imprévue. On sortit des sacs une sorte de biscuit très compact et de la viande séchée au soleil dont on offrit une part au docteur. On avait allumé un feu de bois, où l'on fit rôtir un kinkajou qu'on avait déniché d'un arbre en route. On but du maté.

Le docteur était toujours dans l'ignorance de l'endroit vers lequel on le dirigeait. Après une heure de repos, Willy donna le signal du départ et l'on reprit la route dans la savane à travers les hautes herbes qui commençaient à atteindre trois pieds de haut.

Bellici avait fait signe à ses camarades de le rejoindre. Il leur avait indiqué ensuite ce qu'il comptait faire: suivre à distance les ravisseurs du docteur pour arriver à connaître le but du voyage. Ensuite on verrait. Il fit le recensement des provisions: il restait cinq boîtes de conserves, deux bouteilles d'eau et une gourde de rhum. Il décida qu'on ne toucherait à aucune de ces provisions et qu'on se nourrirait autant que possible sur la forêt.

On se mit en marche à la suite de la troupe de Willy. La trace de son passage était facile à suivre, car elle n'avait pris aucune précaution pour la dissimuler. Les bottes du docteur étaient d'ailleurs une signature très nette.

Bellici et ses compagnons marchaient depuis deux heures environ lorsqu'ils entendirent le crépitement d'une fusillade.

Chacun s'immobilisa aussitôt. Comme elle continuait, l'Italien fit signe que l'on s'avancât avec précaution. Un parti d'Indiens avait peut-être attaqué ceux qui les précédaient ?

Le crépitement des coups de feu retentit bientôt autour d'eux, et pourtant ils ne voyaient aucun être vivant.

Bellici se mit à rire tout à coup.

—C'est le pachirier !

—Quelle est cette bête ? fit Thomas.

Mais ses camarades s'étaient mis à rire également, et Bauer lui montrant les troncs tortueux des pachiriers :

—Voilà l'ennemi.

Thow apportait, en même temps, une grosse capsule, la graine du pachirier, dont les valves venaient d'éclater au soleil, produisant un bruit semblable à un coup de pistolet.

—Fichu pays ! murmura Thomas, où les oiseaux parlent comme des hommes et les graines comme des fusils.

Bellici profita de l'arrêt pour ordonner une petite collation. On cueillit des mangues, et, fort habilement, l'Italien dénicha des oeufs de cop à fraises et de colinoui que l'on goba crus. On se rafraîchit avec quelques pamplemousses dont la chair verdâtre, un peu sucrée, compléta le repas.

La petite troupe parvint bientôt au feu de bois qui marquait l'emplacement où s'étaient arrêtés les ravisseurs du docteur. En examinant les alentours Thomas ramassa un petit papier qu'il remit à Bellici. Celui-ci lut :

Je ne sais encore rien du but vers lequel on me conduit. Mes compagnons ont une figure sinistre. Ils s'expriment en anglais et en français. J'ai surpris qu'ils parlaient d'un marais où il fallait arriver avant la nuit tombante. Je ne suis pas traité durement.—DALBRAY.

—En route ! fit Bellici, il faut nous rap-

procher d'eux le plus possible pour épier leurs mouvements sans nous faire voir.

Ils entrèrent dans les hautes herbes. Ceux qui les avaient précédés avaient laissé un sillage facile à suivre. Ils avançaient lentement en se courbant, car à cent mètres d'eux ils entendaient les voix des partisans. Ils débouchèrent bientôt dans une plaine plus basse, au sol spongieux tapissé d'une herbe riche, qui rappelait les oyats de nos pays. La vue s'étendait au loin devant eux.

Les huit hommes s'arrêtèrent stupéfaits, sans même penser à se dissimuler : à l'horizon se dressaient les hautes murailles noires d'une ville qui paraissait fortifiée.

Bellici murmura :

—Le Nid de guêpes !

Était-ce donc là ce danger terrible qui menaçait Jacksonville ? Que cachait cette enceinte sinistre immobile ? Bellici, les bras croisés, le regard perdu au loin, semblait absorbé dans une rêverie pénible. Il passa la main sur son front, regarda autour de lui comme s'il sortait d'un cauchemar, et, la gorge serrée :

—Allons ! Marchons ! Voilà notre but.

A l'abri des rhododendrons, la petite troupe s'avança encore de cinq cents mètres. Devant eux on voyait toujours Willy et ses hommes. Après une heure de marche à travers des taillis de chênes, les murailles de l'enceinte parurent très distinctes. Elles semblaient avoir une dizaine de mètres de haut et n'étaient certainement pas en bois, ni en pierre. On eût dit plutôt de larges plaques de blindage comme celles qui couvrent les flancs de nos cuirassés. On distinguait maintenant une haute porte ouverte. Aucun être vivant ne se montrait. Bellici, ayant abrité ses compagnons dans un bosquet, avait pris rapidement une décision.

—Mes amis, il faut que je vous quitte.

Bauer, le plus ancien, prendra la direction à ma place, Thomas va m'accompagner. Il est possible que je reste plusieurs jours sans vous rejoindre. Regagnez les hautes herbes et attendez-moi. Vous trouverez des fruits et du gibier pour vous nourrir.

Tout en leur faisant des recommandations, Bellici avait tiré de sa veste de cuir son nécessaire à maquillage, et il s'efforçait de donner à nouveau à Thomas l'aspect hirsute de brigand qui avait pris la veille pour aller au camp du Poteau rouge. Lui-même se modifia complètement avec une barbe et des cheveux flamboyants.

—Té, Barberousse, fit Thomas.

—Et Le Charbonnier, conclut Bellici. Maintenant, filons... et tâche de ne pas oublier ton rôle.

Après une dernière poignée de mains, coupant court à travers la plaine, ils rejoignirent les hommes de Willy.

—Eh! Voilà Barberousse et Le Charbonnier! fit l'un d'eux en entendant leurs pas pressés.

Willy se retourna, et toute la troupe s'arrêta.

—D'où venez-vous? fit Willy. Je vous croyais bien repincés par les Indiens.

—Il ne s'en est pas fallu de beaucoup, grommela Bellici dans sa barbe rousse. N'est-ce pas Le Charbonnier?

—Pour sûr! répondit Thomas dans un grognement.

—Nous avons rencontré dix diables rouges qui reluquaient fortement notre chevelure.

—Il fallait vous servir de cos cartouches de dynamite.

—C'est ce qu'on a fait. N'est-ce pas Le Charbonnier?

—Oui.

—Enfin, vous avez de la chance, fit

Willy sans plus s'attarder. Pressons-nous, il se fait tard.

La troupe s'était remise en marche. Bellici et Thomas restaient tous les deux à la fin de la colonne.

—Dites-donc, murmura Thomas, en se penchant vers son compagnon. J'ose à peine ouvrir la bouche, je ne sais pas si j'ai la voix de cet excellent Le Charbonnier, dont j'ai emprunté la tête.

—En les écoutant parler dans la forêt j'ai remarqué qu'ils avaient tous la voix rauque, commune, à l'accent traînard. Prends à peu près cette formule, tu vois que pour moi cela a parfaitement réussi.

Après un quart d'heure de marche le long d'un marais vaseux qui paraissait entourer les murailles comme d'une ceinture infranchissable, la troupe s'arrêta en vue de la grande porte dont elle était séparée par cinq cents mètres de marécages.

Willy fit entendre trois coups de sifflet à intervalles égaux, suivis de deux plus rapprochés. Quelques minutes se passèrent, puis un disque rouge se montra au-dessus de la porte.

—Le courant est interrompu, dit Willy. Prenez vos comprimés 24 et en avant.

Les hommes ouvrirent une des poches de leur ceinture de cuir, où ils prirent une petite boîte de métal blanc dans laquelle ils puisèrent quelques tablettes de couleur soufre. Bellici et Thomas, qui avaient conservé les vêtements des morts qu'ils représentaient, imitèrent leurs compagnons.

Willy s'approchant du marais, y jeta un comprimé. L'eau bourbeuse siffla comme si on eût plongé un fer rouge et la terre parut se solidifier à l'endroit où était tombé le comprimé. Willy y posa le pied et, jetant un autre comprimé un peu plus loin, y forma un second îlot sur lequel il

sauta. Renouvelant ainsi cette opération, il avança vers la porte en passant d'un îlot sur l'autre.

Tous les hommes avaient exécuté la même manoeuvre.

—Fais comme eux, glissa rapidement Bellici à Thomas, nous chercherons à comprendre après.

A leur tour, les deux amis s'avancèrent au milieu de la tourbière sur ces coins de terre ferme qui naissaient subitement au contact des comprimés.

L'influence de ce produit, qui solidifiait ainsi en profondeur la vase, ne devait pas être de longue durée, car Bellici étant resté un instant sur l'un des îlots s'aperçut qu'il fondait doucement sous lui. Il n'eût que le temps de passer sur le suivant et vit en se retournant que celui qu'il quittait avait déjà disparu.

—Très curieux! murmura-t-il, ce produit qui congèle immédiatement une partie du sol; les sentinelles de la poudrière de Jacksonville avaient dû recevoir cette drogue sur la tête lorsqu'on y vola la dynamite.

Lorsqu'ils arrivèrent sur la terre ferme, leurs comprimés étaient épuisés. Un des hommes avait transporté le docteur sur son dos sans que celui-ci fit la moindre résistance, tandis qu'un autre jetait les produits nécessaires à la formation des îlots. Ils passèrent tous ensemble sous la porte, où un nègre se tenait, une corbeille à la main, à côté d'un blanc qui les regardait un à un. Il remit à chacun un petit étui semblable à celui qu'ils avaient épuisé pour passer la tourbière.

—Le service vicinal est très bien organisé, dit l'Italien à Thomas.

Après la porte, se trouva une grande place carrée, bordée de maisons élégantes. Willy s'y arrêta.

—Citoyens, prononça-t-il à haute voix,

je ne vous retiens plus, je ferai moi-même mon rapport au grand chef. Soyez certains qu'à la prochaine prise, vous aurez tous une part supplémentaire.

Il serra la main à ses compagnons et s'adressant à Bellici :

—Tu viens dîner avec moi? Tu es célibataire, personne ne t'attend.

—Je te remercie, répondit Bellici, j'ai promis de dîner avec Le Charbonnier ce

—Tu veux lui montrer ta maison rouge, reprit Willy en riant. C'est bien, toi! d'avoir peint ta maison en rouge. Tu veux te faire remarquer?

—Peuh! fit Bellici sans se prononcer.

—Tu sais que le directeur du laboratoire-prison est très malade, je suis sûr que tu guignes sa place!

— Pourquoi pas? répondit carrément Bellici.

—Tu as raison. Tu n'es pas fait pour les aventures dans la forêt vierge, tu te rouilles. Veux-tu que je parle de toi au conseil, si la place se produisait?

—Je ne dis pas non, je te remercie d'avance.

—Alors, mon vieux, tu vas me conduire le docteur au laboratoire-prison. Tu le feras écrouer. Moi, je vais faire mon rapport au grand chef.

Pendant ce colloque, le docteur Dalbray était resté silencieux à quelques pas. Son regard examinait la place. Elle semblait pareille à celle de quelque petite ville de province d'Europe. Les maisons de briques à deux étages, précédées d'un petit jardin, en formaient les côtés. Quelques fenêtres étaient éclairées. Des groupes, au loin, causaient sur le seuil des portes. Quelques nègres circulaient, des chiens fouillaient des tas d'ordures.

—A demain, fit Willy.

— A demain! répondirent Bellici et Thomas.

Puis l'Italien prenant le bras du docteur :

—Allez ! Ouste, toi !

Thomas, imitant son compagnon, avait pris l'autre bras en disant :

—Et vivement ! On a autre chose à faire.

Willy se mit à rire et, tournant les talons, s'éloigna par un des côtés de la place. Le docteur, encadré par ses deux compagnons, se mit en marche vers le fond de la place.

—Mon cher docteur, dit aussitôt Bellici, vous doutez-vous que vos deux féroces gardiens ne sont autres que vos serviteurs Bellici et Thomas.

—Ah ! mes chers amis ! s'écria très ému le docteur.

—Chut ! ne bougez pas, *par bacco* ! Nous sommes dans un pays que j'ignore absolument et du diable si je me doute où perche cette prison-laboratoire où je dois vous transporter.

—C'est ce grand bâtiment, en face de nous, sur la droite.

—Vous connaissez donc le pays ?

—Non, mais c'est écrit en gros caractères au-dessus de la grille.

—C'est ma foi vrai.

—Mon bon ami, si vous saviez comme je suis heureux de vous avoir sauvé ! Ainsi que toi, mon bon Thomas !

—Toujours à vos ordres, monsieur le docteur.

—Et vos compagnons ?

—Sauvés aussi. Je vous expliquerai cela.

A ce moment, ils croisèrent un homme qui leur dit :

—Eh ! Barberousse ! quel oiseau nous amènes-tu ?

—Un médecin.

—C'est pas trop tôt, il en manque. Bonsoir ! bonsoir !

—Bonsoir !

Lorsque l'homme se fut éloigné, Bellici dit rapidement :

—Nous allons vous quitter. Attendez que nous agissions. Dans la prison où vous allez être, observez et ne parlez pas d'un secours possible à vos compagnons si l'on vous en donne.

—Bien. Adieu mes bons amis.

Les trois hommes arrivèrent devant la grille. Ils sonnèrent. Un portier à la figure rébarbative, qui portait à la ceinture un knout et un revolver, vint ouvrir avec un long trousseau de clés.

—Qu'est-ce que tu nous amènes, dit-il ?

—Le docteur Dalbray, répondit Bellici.

—On l'attendait, je vais l'écrouer provisoirement en cellule, je n'ai pas d'ordres pour le mettre aux ateliers. Je te remercie.

Il referma la grille sur le docteur.

—Comment va le directeur ? dit Bellici tandis que le portier donnait un double tour à la serrure.

—Il est mort tout à l'heure.

—Allons, tant pis !

—Ou tant mieux ; il devenait beaucoup trop doux.

Le portier, en traînant les pieds, rejoignit le docteur et l'entraîna, par une voûte dans l'intérieur des bâtiments, laissant les deux amis sur la place.

—Maintenant, il s'agit de trouver ma maison... la maison rouge ! fit Bellici.

—Bah ! vous avez déjà découvert tant de choses, ce serait bien le diable si vous ne dénichiez pas ça.

Les deux hommes, au coin de la prison, prirent une grande rue qui semblait l'artère principale de la cité étrange.

CHAPITRE XI

—Commençons par nous documenter un peu sur la topographie ; nous allons

remonter cette rue, regarde les maisons de gauche, tandis que j'examinerai celles de droite et pousse-moi du coude si tu aperçois une maison rouge.

—Compris, répondit Thomas.

Les deux amis remontèrent paisiblement la rue. Elle semblait, à première vue, l'artère principale de quelque village de banlieue, mais en examinant les maisons une à une, on remarquait d'abord l'absence de magasins et ensuite le style bigarré, cahotique des constructions: A côté d'une maison à l'italienne, on voyait un châlet normand, puis un petit cottage anglais. Une maison moyenâgeuse, avec une tourelle grêle, montrait ses créneaux contre une maison turque surmontée d'un minaret; plus loin, une grande bâtisse cubique, comme une casbash, voisinait avec une hutte forestière en troncs d'arbres. On eût dit que toutes les nations avaient réuni, côte à côte, un échantillon de leur architecture en vue d'une exposition.

Sur le seuil des portes, les habitants causaient et l'on observait de suite la même bigarrure dans les costumes: culottes avec bottes molles, vestons de chasse, complets anglais à carreaux, dolmans en tzigane, veste de zouave, chapeaux mous, chapeaux de forme, casques coloniaux, bérets et casquettes.

Les femmes, qui regardaient passer les deux amis d'un air assez effronté, étaient particulièrement vêtues de riches atours; coiffées de chapeaux empanachés de superbes plumes d'autruche ou d'aigrettes, elles portaient des bijoux superbes. Aux dernières lueurs du soleil couchant, on voyait scintiller aux doigts des diamants splendides; sur les cous, des colliers de perles de prix où des pendentifs semblaient une parure tout à fait commune dans cet endroit.

— Par la madone ! murmura Bellici,

pays riche, mais quel goût incohérent dans l'architecture.

Aux femmes qui lui criaient: "Bonsoir, Barberousse!" Bellici répondait: "Bonsoir!" sans les regarder. Quelques-unes se mettaient à rire en disant: "Il n'a pas changé; toujours grognon".

Thomas poussa du coude son compagnon:

—Eh! par là!... Votre maison rouge.

Sur la gauche, derrière un petit jardin fermé d'une grille basse, se dressait une maison à un étage, sans aucun ornement, surmontée d'une terrasse, avec cette particularité d'être enduite, du haut en bas, d'une couche de vermillon tout à fait criard.

—Sapristi! j'ai bien mauvais goût! fit l'italien. Mais passons vite, il faut d'abord que nous connaissions la topographie de la ville.

Ils trouvèrent à l'autre bout de la rue une place pareille à celle par laquelle ils étaient arrivés. Deux vastes bâtiments occupaient les deux côtés: à droite, on pouvait lire sur un édifice à fronton grec: "Comité de Vigilance"... A gauche, une vaste bâtisse, ornée de deux tourelles massives et d'un immense portail gothique, portait: "Assemblée des Prises".

Les deux amis tournèrent à droite et longèrent bientôt une longue palissade à claire-voie enfermant un enclos, dans lequel on apercevait plusieurs grands hangars de forme allongée et de proportions très élevées.

Ils arrivèrent à une porte où se lisait l'inscription: "Parc des Ballons dirigeables et des hélicoptères".

—Oh! oh!... Voici une bourgade qui me paraît fort avancée scientifiquement. Ses habitants ont résolu complètement le problème de la navigation aérienne...

Au delà du parc s'étendaient d'immenses

ses terrains maraîchers qu'encerclait toujours la haute muraille.

—Revenons sur nos pas, fit Bellici, et examinons l'autre secteur.

Ils regagnèrent la place du Conseil de Vigilancia, dont ils dépassèrent les bâtiments. Ils trouvèrent bientôt tout un village de cases en torchis, aux toits de chaume, qui leur parut habité par des nègres et des mulâtres, indiens métis. Ils longèrent les cases en suivant une sorte de boulevard circulaire le long des murailles.

Quelques nègres qu'ils rencontrèrent s'inclinèrent très bas sur leur passage avec un recul involontaire de crainte.

—Ces pauvres diables doivent être traités durement... On voit à leur attitude qu'ils connaissent le fouet.

Continuant leur route, ils passèrent devant de grands bâtiments surmontés de hautes cheminées qui devaient être des usines et des magasins. On y entendait d'ailleurs le bruit des machines.

Après une demi-heure de marche, ils se retrouvèrent devant la première place par laquelle ils avaient abordé la ville. La porte était fermée. Sur le seuil d'un petit corps de garde, un homme portant de fortes bottes et un chapeau de feutre fumait sa pipe.

—Nous avons fait le tour de la ville. Résumons-nous: une seule rue; sur la droite, un parc d'aérostation et des cultures; sur la gauche, des cases de noirs qu'on doit employer aux travaux manuels, puis des usines et le siège du gouvernement, le tout entouré d'un mur épais et probablement de marais.

—Charmant séjour, s'il y a des moustiques.

—Quant aux habitants...

—Ils paraissent rouler sur l'or, si l'on en juge par les bijoux des femmes.

—J'estime la population blanche à un millier de personnes et autant pour les nègres.

—Oui.

—Maintenant, allons dîner, la cuisinière doit nous attendre.

—Vous allez entrer dans cette maison sans en rien connaître?

—Suis-je le citoyen Barberousse? Mon domicile est-il la maison rouge? Conclusion: rentrons chez moi... Il nous faut d'ailleurs savoir ton état civil, mon bon Thomas: Es-tu célibataire, marié, père de famille, citoyen Le Charbonnier?

—Ah! mais voilà qui devient très embarrassant... Vous me faites peur!

—Vois-tu que tu sois l'heureux époux de quelque mégère et le père d'une demi-douzaine de bambins mal tenus et piaillleurs?

—Oh! monsieur Bellici. Ne me donnez pas le trac!

—Nous verrons cela demain.

Les deux compagnons étaient arrivés devant la maison peinturlurée en rouge criard. Résolument, Bellici ouvrit la grille. Une sonnette tinta. Une négresse crépue, aux lèvres lippues, parut sur le seuil.

—Ah! massa Barberousse! Je croyais toi mort, péri!... les autres sont tous rentrés de la forêt... Toi seul était pas... Toi pas malade, blessé?

—Mais non! mais non!... répondit Bellici... J'amène un ami.

—Massa Le Charbonnier?... Moi contente... vais mettre une assiette.

La négresse, en trottinant, gagna le fond de l'appartement.

Bellici et Thomas, ayant traversé une antichambre soignée, ouvrirent une porte: ils entrèrent dans un salon. Un superbe tapis d'Orient était étendu à terre, un ameublement du plus pur style Directoire occupait la pièce, avec ses chaises droi-

tes, un lit de repos en acajou, un bureau à vitrine et de petites tables chargées de bibelots. Au mur, quelques tableaux. Au plafond, un lustre électrique.

—Per bacco! s'écria Bellici, je ne manque pas de goût!... J'ai même l'électricité! Si l'on continuait le tour du propriétaire?

En face du salon, se trouvait une vaste salle à manger de style hollandais avec un amusant papier à tulipes. Communiquant avec elle, une vaste cuisine occupait le côté opposé à la rue. La négresse s'y effarait au milieu des casseroles.

—Tout de suite prêt, massa! Bats pas moi!

—Ne te presse pas, répondit Bellici en refermant la porte.

Il gagna avec son compagnon le premier étage. Il était formé par trois chambres à coucher spacieuses de styles tout à fait différents. La première était Louis XV avec un lit en bateau; un grand portrait du propriétaire était accroché au mur et Bellici se promit d'étudier avec soin la physiologie de son sosie. La seconde était de style Renaissance avec un lit à colonnes et de vastes fauteuils. Dans la troisième, meublée à l'orientale, on remarquait des divans bas avec des coussins soyeux, et, au mur, des panoplies d'armes de prix.

—Où diable ai-je pu dénicher tout cela! fit Bellici en riant.

—Croyez-vous que Le Charbonnier possède aussi une maison de campagne dans le même genre? répondit Thomas émerveillé par toutes ces splendeurs que Jacksonville ne connaissait pas.

—Je te le souhaite.

Sur la façade opposée à l'entrée s'étendait un jardin; le soir ne permettait pas de distinguer son agencement. Au fond, on apercevait d'autres murailles que dé-

passaient de lourdes cheminées d'usine.

—Eh bien, mon cher Thomas, ne sens-tu pas ton estomac?

—Si... J'avoue que je casserais bien une croûte.

—Nous allons voir ce que nous a perfectionné mon cordon bleu.

—J'admire votre assurance!

—Ce qui m'ennuie, vois-tu, c'est de ne pas savoir le nom du dit cordon bleu. Comment vais-je l'appeler? C'est qu'il ne s'agit pas de faire un impair en ce moment!

—Voulez-vous me laisser manoeuvrer? répondit Thomas. J'ai l'habitude des nègres; celle-ci doit être comme les autres.

—Va! je te suis!

Thomas, sur la pointe du pied, descendit l'escalier. Bellici lui emboîta le pas. Ils s'arrêtèrent près de la porte de la cuisine et, collant l'oreille à la chambranle, ils écoutèrent.

Comme la plupart des nègres, esprits naïfs et peu compliqués, la nouvelle cuisinière de Bellici parlait toute seule à haute voix en surveillant ses fourneaux.

—Oui... oui... massa sera bien content! La sauce est très bon... tout salé, tout poivri, tout sucré, Blanchette l'a goûtée... Très beaucoup bon... Aussi Blanchette pas battue... Hi! hi!

—Voilà, conclut Thomas, votre cordon bleu s'appelle Blanchette.

—Ce qui prouve que mon prédécesseur Barberousse était un joyeux fumiste pour avoir affublé de ce nom ce morceau de charbon.

Les deux hommes gagnèrent la salle à manger. Une table somptueuse était dressée sous le lustre électrique, dont la lumière était atténuée par de petits abat-jour roses. Sur une nappe immaculée s'étalait une argenterie finement ciselée, de la vaisselle de prix et des cristaux tail-

lés: deux couverts étaient marqués.

Blanchette entra, portant solennellement sur la tête, à la façon des négresses, une vaste soupière.

Après avoir absorbé, sans mot dire, un potage velouté exquis, les convives virent arriver une poularde rôtie à point, puis un pâté de foie gras et une salade compliquée faite avec les fruits tropicaux les plus savoureux. Thomas ouvrait des yeux ahuris, tandis que Bellici affectait de trouver le menu fort naturel.

Comme la négresse versait dans les verres un bordeaux du meilleur cru, Bellici l'interrogea négligemment.

—Eh bien, Blanchette, quoi de nouveau ici pendant mon absence?

— Pas beaucoup très, massa ! Trois équipes partiront à la prochaine lune: le grand cigare qui vole est revenu; on dit qu'il y a beaucoup bijoux et colliers pour tous chacun et que les pauvres nègres auront un bracelet d'or... C'est demain qu'on saura... C'est grand palabre pour distribuer aux massas.

—Oui, oui.

—Et puis il y a aussi le méchant directeur de la prison-laboratoire qui est très grand malade.

—Je sais; il est même mort tout à l'heure...

—Oh!... Tout bien, massa!.... Lui si mauvais pour pauvres nègres et aussi pour blancs... Faire souffrir tuer à mort!

—Et... le grand chef?

—Massa Bilvesy? Toujours bon et aussi cruel; distribue argent beaucoup apporté par le grand cigare volant, mais aussi très méchant, fait tuer pour petite faute et brûler... C'est tout pour les choses nouvelles, massa.

Lorsque la cuisinière eut regagné ses fourneaux, Bellici, posant les deux coudes sur la table, regarda son compagnon

déguster son verre de bordeaux avec une satisfaction évidente.

—Eh bien... ton avis?

—Dîner excellent! je l'avoue, meilleur qu'au "Chapon fin".

—Ce n'est pas ce que je te demande; tu as bien examiné l'intérieur de la maison de Barberousse?

—Il est somptueux!

—Son ordinaire me paraît aussi soigné.

—Je vous crois!

—Sa cuisinière, je ne sais pas si tu l'as observé, porte aux oreilles deux topazes d'une assez grande valeur.

—Je n'y entends rien dans les pierres, mais cela m'a paru assez joli, en effet.

—A la main droite, elle a une énorme chevalière d'homme en or et, à la gauche, une émeraude que tu paierais facilement à Paris cinquante louis.

—Je n'en doute pas.

—Ces bijoux paraissent portés aussi facilement par toutes les femmes que nous avons aperçues dans la rue.

—Oui, il y avait une petite blonde qui arborait un placard en diamant en plein jour!

—D'un autre côté, tu te souviens du nom que Blanchette a indiqué quand j'ai parlé du grand chef?

—Bilvesy?

—Oui... ça ne te dit rien?

—Ce nom ne m'est pas inconnu. Je l'ai déjà entendu prononcer. Mais où?

—Je vais te rafraîchir la mémoire: il y eut, il y a une vingtaine d'années, un lord Bilvesy qui mourut à Paris de façon tragique; il fut assassiné par son plus jeune fils Jack, qui voulait s'approprier une somme très importante que son père venait de réaliser. Après une enquête très longue, qui dura plus de deux ans, Jack Bilvesy fut arrêté. L'affaire fit grand

bruit à cette époque: on parla beaucoup de ce cadet de famille que les dettes, la fête et les mauvaises fréquentations avaient conduit au parricide. Grâce au talent de son avocat, il échappa à la guillotine; il fut condamné aux travaux forcés à perpétuité. Deux ans après, on apprenait son évasion du bagne.

—Vous croyez que ce Bilvesy est le chef de cette ville?

—Je le crains.

—Mais alors?... Ces richesses?... Ces bijoux?...

—Volés à travers le monde... Le Nid de guêpes ne serait qu'un repaire de bandits, de pirates et d'assassins qui, sous une habile direction et en évitant le coup de la loi, rançonneraient l'humanité tout entière: je l'ai toujours pensé.

—Ce serait épouvantable!

—Et formidable!

Bellici restait pensif, le regard lointain.

—Vous croyez alors, reprit Thomas, que le rapt du docteur a eu pour but une demande de rançon très forte?

—Non, il y a un autre motif sans quoi ceux qui ont disparu avant eux seraient revenus à Jacksonville ou auraient donné de leurs nouvelles.

A ce moment, la sonnette du jardin retentit.

—Diable! murmura Bellici, qu'est-ce qui va nous tomber sur le dos?

Après un coup d'oeil rapide autour de la salle à manger, il recommanda à voix basse à Thomas de rester les deux coudes sur la table. Lui-même se leva et alla se jeter dans un rocking qui occupait la partie la moins éclairée de la chambre. Comme il y allumait une cigarette, la négresse, qui avait été ouvrir, introduisit quelqu'un. C'était un homme à l'aspect de clergyman, à la tête rasée et au visage glabre, à la mine chafouine et à la dé-

marche cauteleuse. Il portait une redingote ample et un chapeau de feutre mou qu'il posa sur un meuble en entrant.

—Ne vous dérangez pas, fit-il d'une voix douce, une commission pour toi, Barberousse, et je me sauve.

Il prit une chaise et s'assit sans façon, se frottant les mains d'un mouvement onctueux et machinal.

—Qu'est-ce qu'il y a? fit Bellici d'un air aussi grincheux qu'il put.

Le nouveau venu se mit à rire silencieusement, puis il reprit de sa voix douce:

—Toujours aussi bourru, cet excellent Barberousse? Tu seras toute ta vie un ours mal léché, c'est peut-être pour ce motif, d'ailleurs, que le Comité de Vigilance, dont je m'honore de faire partie, vient de te gratifier d'une nouvelle faveur. Le vol de la banque d'Angleterre et la façon dont tu as étranglé les deux agents de comptoir t'avaient déjà signalé au Conseil. Je suis chargé par lui de t'apporter la nouvelle de ta nomination comme directeur de la prison-laboratoire en remplacement de cet excellent Falbrequin, qui est rentré dans le néant.

—C'est bien, fit Bellici, sans plus s'émouvoir.

—Le grand chef veut te voir demain matin à neuf heures à la prison avant la répartition des prises. Sois exact, parce qu'il n'aime pas attendre.

—J'y serai, grommela Bellici, tu remercieras le grand chef.

—C'est entendu... Es-tu content de ta dernière promenade?

—Oui.

—Il paraît que Willy a détruit toute l'expédition des gens de Jacksonville?

—C'est exact.

—En conséquence, le Conseil l'a dispensé pour six ans du voyage en Europe.

— Veinard!

— La campagne a été rude, paraît-il. Tu y as un peu maigri, ça te fera du bien de te reposer dans un poste sédentaire. Mais je bavarde. On m'attend chez moi, j'ai à corriger deux nègres dont je ne suis pas content.

— Tu ne veux rien prendre?

— Merci, j'ai bu le champagne au Conseil. Bonsoir!

— Bonsoir!

Reprenant son chapeau, le visiteur se faufila dehors.

Lorsqu'il eut fermé la grille, Bellici se frotta les mains.

— Nos affaires marchent à merveille! Me voilà maintenant fonctionnaire. J'ai malheureusement de fichus antécédents.

— Et moi? fit piteusement Thomas. Je ne sais toujours pas si je ne suis pas marié et père de famille.

— Je vais tâcher de nous renseigner par Blanchette.

La négresse apportait des cigares et des liqueurs.

— Dis-moi, Blanchette, interrogea l'Italien. Le Charbonnier a l'intention de coucher ici ce soir, tu penses que personne ne s'en inquiétera chez lui?

La négresse parut d'abord stupéfaite qu'on lui demandât son avis, à elle, chose infime et négligeable. Il fallut que Bellici répâtât sa question.

— Bien sûr non, massa, la petite doit être couchée et la vieille Biska n'attend pas le maître aujourd'hui que demain.

La négresse sortit.

— Eh bien, mon bon Thomas, tu es fixé? Tu es veuf, tu as une fillette et une vieille négresse qui la garde. Plains-toi donc!

CHAPITRE XII

Tandis que Thomas choisissait la chambre orientale, pensant y faire de plus

beaux rêves, l'Italien s'installa dans la chambre Louis XV, dont il ferma soigneusement la porte à clef.

Après avoir vérifié si les volets des fenêtres étaient bien clos, il obtura le jour de la serrure avec du papier, et, lorsqu'il fut sûr de n'être vu par personne, il commença à se démaquiller; décrochant ensuite le portrait de Barberousse, il l'étudia soigneusement, observant son regard et essayant de deviner l'allure et la démarche qu'il avait. Il nota qu'il portait au front, un peu dissimulé dans les cheveux une petite cicatrice qu'il se promit d'imiter le lendemain. Il fouilla ensuite sans scrupules les armoires et en tira les habits du défunt. Une exploration dans une petite commode en marqueterie lui apprit les exploits de son sosie, auquel on avait décerné des marques de satisfaction pareilles à des tableaux d'honneur pour plusieurs coup à main armée, des incendies, et même des assassinats en bonne forme commis à Paris.

Il se coucha ensuite et dormit paisiblement.

Il s'éveilla avec le jour, et son premier soin, après ses ablutions, fut de composer méticuleusement le personnage de Barberousse à l'aide du portrait et de quelques épreuves photographiques qu'il avait découvertes dans un album.

Devant la grande glace, il essaya même plusieurs démarches, puis ouvrit les persiennes. La rue était déserte. On devait se lever tard au Nid de Guêpes. En face de lui, de l'autre côté de la rue, était un petit hôtel Renaissance. Par derrière, on apercevait des toits de tuiles. Il referma la fenêtre et frappa chez l'homme en se faisant connaître. Celui-ci était à peu près maquillé comme la veille.

— Suis-je bien comme cela ?

— Parfait! Mais je ne sais pas si au grand jour tu vas ressembler suffisam-

ment à cet excellent Le Charbonnier, que nous n'avons connu que sans cheveux, et, pour cause. Aussi, reste ici et attends-moi, je vais me documenter et viendrai finir le portrait dès que je le pourrai.

Il descendit ensuite au rez-de-chaussée. Blanchette, dans une grande révérence, lui apporta aussitôt un chocolat fumant, en s'informant s'il avait passé une bonne nuit.

Après avoir dégusté son chocolat, l'Italien voulant être tout à fait dans la peau de son personnage, demanda à la négresse si elle avait encore assez d'argent pour les provisions. A la façon ahurie dont Blanchette le regarda, il s'aperçut qu'il avait fait une bévue.

— Mais, massa, pourquoi cet argent? Les provisions que je prends pour massa sont inscrites à son compte au magasin.

— Je sais, je sais, reprit vivement Bellici tu n'as pas compris ce que je voulais dire.

Puis, détournant la conversation:

— Je rentrerai pour le déjeuner... A propos, comme je ne veux pas réveiller Le Charbonnier, dis-moi donc exactement où est sa maison, je ne puis jamais me rappeler si c'est le... ou le... le...

— C'est, en remontant vers la prison, la petite maison de Hollande avec trois clochettes sur la grille qui font dig! don! quand on ouvre.

— C'est cela, je me souviens très bien.

Il gagna la rue après avoir allumé une pipe qu'il avait trouvée dans une poche du veston du précédent propriétaire.

Les négresses commençaient à ouvrir les volets dans les maisons. Des noirs, vêtus d'un caleçon de toile blanche et traînant des petites voitures, faisaient rapidement le service de la voirie.

Bellici fut bientôt devant la petite maisonnette hollandaise, dont il remarqua de suite les trois clochettes. Une vieille né-

gresse balayait la courette qui s'étendait derrière la grille. L'Italien s'approcha.

— Eh bien, ma vieille Biska, fit-il.

— Ah! massa Barberousse, entrez donc. Vous avez des nouvelles du maître? Il n'y a pas de malheur, n'est-ce pas?

— Non. Le patron rentrera cet après-midi. La petite est levée?

— Pas encore, je vais la réveiller et vous l'amener. Entrez donc dans la salle.

Elle ouvrit la porte à petits carreaux du rez-de-chaussée et s'effaça pour laisser passer Barberousse. La chambre dans laquelle il pénétrait était carrelée de rouge. Une grande cheminée occupait tout un panneau. Sur un dressoir, des cuivres brillaient. Des portraits de famille étaient accrochés à la muraille.

— Massa Barberousse veut attendre un peu? Je vais venir avec la petite.

Et la négresse disparut par une porte vitrée qui conduisait au premier étage.

Bellici se leva aussitôt et examina rapidement les portraits pendus au mur; il reconnut dans l'un d'eux la barbe hirsute et les sourcils broussailleux qu'il avait copiés dans la forêt vierge. Il décrocha vivement la photographie et la mit dans sa poche.

A ce moment, un rire joyeux sonna dans l'escalier, la porte vitrée s'ouvrit et une délicieuse fillette cinq ans parut dans les bras de la négresse. Celle-ci la posa par terre. Elle était en longue chemise blanche, avait des cheveux blonds bouclés qui tombaient sur ses épaules et ses jolis yeux bleus rieurs regardaient le visiteur.

— Marthe, dis bonjour à massa Barberousse.

— Bonjour, Marthe.

La fillette vint embrasser Bellici.

— Est-ce que papa va venir bientôt?

— Mais oui, ma chère petite.. Cet après-midi.

La petite Marthe s'était assise sur les

genoux de Bellici et bavardait déjà gentiment avec lui.

— Le maître n'a pas trop souffert de son pied? demanda la négresse.

— Son pied? répondit Bellici sans s'engager.

— Oui, quand il fait de trop grandes marches, le maître boite plus fort.

— Je sais, reprit l'Italien en totant l'observation, sa jambe gauche...

— Non, massa, sa jambe droite est souffrante.

— Oui, c'est ce que je voulais dire... Il boite un peu du côté droit.

— C'est cela, massa.

— Non, il a bien supporté la campagne.

L'Italien revint à la fillette qui, sur ses genoux, voulait que son ami Barberousse lui racontât une histoire, une histoire bien terrible, comme lorsqu'il faisait sa grosse voix avec les nègres.

Mais la vieille négresse intervint.

— Non, Marthe, pas gentil ça!... Viens vite t'habiller et faire ta prière pour ton papa et pour les pauvres nègres.

Marthe quitta bien sagement les genoux de son ami.

— Si tu es bien sage, je viendrai te chercher tout à l'heure après l'assemblée et nous déjeunerons chez moi avec ton papa.

— Ah! oui, fit la fillette en battant des mains... Je serai sage... Biska, viens vite m'habiller.

Bellici se leva et, ayant embrassé l'enfant, il sortit en promettant de revenir la prendre.

Il n'était pas encore neuf heures lorsqu'il arriva devant la grille de la prison-laboratoire. Il sonna. Le gardien qu'il avait aperçu la veille vint lui ouvrir. Son attitude avait complètement changé: il ôta sa casquette et s'inclina avec un sourire obséquieux.

— Monsieur le directeur... Si vous vou-

lez vous donner la peine d'entrer?...

— Ah!... Tu as déjà appris?...

— La bonne nouvelle?... La prison entière s'en félicite.

— Ah?

— Falbrequin, le prédécesseur de monsieur le directeur, manquait d'énergie, il n'obtenait pas le maximum de rendement.

Bellici avait pénétré dans une vaste cour, sur laquelle donnaient de grandes fenêtres grillées.

— Monsieur le directeur désire-t-il visiter les ateliers avant l'arrivée du grand chef, qui est annoncée pour neuf heures?

— Oui... Montre-moi les ateliers.

Le portier prit un trousseau de grosses clés et ouvrit une porte massive qui découvrait un long couloir. De fortes portes de chêne se voyaient de place en place portant au centre un petit judas grillagé.

— L'atelier des architectes, fit-il en pénétrant dans la première salle.

Sur de longues tables, des hommes étaient courbés. Au bruit de la porte, ils levèrent la tête, anxieux, fixant des yeux enfiévrés sur le visiteur. Leur visage était pâle et paraissait émacié par les privations.

Bellici et le portier firent lentement le tour des tables. De grosses chaînes d'acier tenaient les jambes entravées.

Le portier s'était arrêté devant l'un des prisonniers: il l'interpella grossièrement.

— Eh bien!... C'est fini ce plan?...

— Non répondit l'homme. Je ne peux plus travailler, j'ai faim.

— On te donne ton pain tous les jours. Tu auras de la viande quand tu auras fait ton plan, espèce de brute.

Le portier leva une courte cravache, dont il cingla les épaules du prisonnier, qui se courba en gémissant sur la table...

— Comment s'appelle cet homme? fit

Bellici en affectant une grande indifférence.

— Berlington. C'est un architecte de Jacksonville... Il prétend, par paresse, qu'il n'a plus assez d'idées pour exécuter les plans qu'on lui donne à exécuter.

— C'est un bon architecte?

— Très bon quand il veut.

— Il faut essayer avec lui une autre méthode. Fais-lui donner à midi de la viande et du vin. Mais s'il n'a pas fini son plan demain soir, il sera fouetté.

Tandis que le gardien allait inscrire sur un tableau, sous le nom de Berlington, le nouveau régime, qui venait de lui être ordonné, Bellici s'était posé en face de l'architecte. Il lui dit lentement, à mi-voix :

— Travaille, Berlington... Pour ta petite fille Christiane.

Berlington était devenu d'une pâleur mortelle. Ses yeux se remplirent de larmes, son regard s'accrocha à celui de l'italien, puis il murmura à voix basse :

— J'obéirai. Mais qui es-tu, toi qui me parle de ma fille?

Comme le portier revenait, Bellici se contenta de regarder le prisonnier sans mot dire.

On passa dans un autre atelier. Des cris en sortaient. Entraîné par deux gardiens, un homme était jeté sur une sorte de grabat, tandis qu'un troisième s'approchait avec une fouet et se mettait en mesure de le frapper.

— Qu'a fait cette brute? demanda Bellici d'un air dégagé.

— Nous allons voir.

Les deux gardiens avaient interrompu leur correction et donnaient des explications: c'était un nommé Cowlay, employé aux menuiseries d'art, qui refusait de travailler; déjà il avait tenté de s'évader à deux reprises. On le battait maintenant presque tous les jours.

— Peuh!... mauvaise méthode, prononça Bellici. On détériore l'individu en le mettant dans l'impossibilité de travailler.

— Ça réussit avec d'autres.

— Laisse-moi faire avec celui-là... Je vais essayer un autre moyen.

Bellici s'était penché sur Cowlay, qui gisait étendu sur le grabat; il le prit par l'oreille et lui dit tout bas.

— Eh bien... Cowlay, tu voudrais donc revoir ta maison rose, entourée de rhododendrons, ta femme Maggy et ton chien Kwick... Patience!

Cowlay s'était redressé, l'oeil hagard. Mais Bellici toujours souriant, le remit aux mains des gardiens en disant :

— Qu'on lui donne aussi du vin à ses repas... Je réponds qu'il travaillera maintenant.

Comme on passait dans un troisième atelier, le portier, toujours obséquieux, fit compliment à Bellici sur sa méthode.

— Monsieur le directeur, vous avez des moyens étonnants. Ça vous calme un homme instantanément. Quel diable de supplice avez-vous pu lui promettre pour qu'il obéisse ainsi?...

— De lui griller moi-même la plante des pieds, répondit l'italien, s'il ne travaillait pas immédiatement.

— Ha! ha! ha!

Le portier eut un gros rire, puis, montrant l'atelier :

— Ceux-là sont les intellectuels, ceux dont nous avons le plus besoin... Ils vous donneront du fil à retordre. Il faut employer tour à tour la douceur et la violence. C'est à eux que nous devons les hélicoptères, ces machines avec des ailes que vous avez vu voler dans l'air comme des oiseaux, les ballons dirigeables, la lumière électrique, le téléphone, la poudre et bien d'autres choses. Pour la plupart, ce sont des ingénieurs sortis de l'Ecole centrale de France ou de l'Ecole polytechni-

que de Zurich. On ne vient généralement à bout d'eux qu'en les faisant jeûner un peu.

Le vaste atelier était occupé par une suite de laboratoires: des bocalux, des fourneaux se voyaient un peu partout, ainsi que des moteurs et des bobines d'induction.

Une vingtaine de prisonniers, enchaînés comme dans les autres ateliers, s'occupaient en silence à des travaux de chimie ou d'analyse. Dans cette pièce, les gardiens étaient plus nombreux.

— Il y a ici de fortes têtes, reprit le portier. Je vous signale le nommé Claren-cet, qui a inventé, il y a deux ans, les hélicoptères avec l'espoir de filer par les airs avec l'un de ces appareils. Depuis cette époque, il n'a pas trouvé grand'chose, sauf la poudre 24, qui gèle momentanément les marais. Seulement, celui-là, quand il ne veut plus inventer, rien à faire. Ni les coups, ni la cellule ni le jeûne ne parviennent à le mâter. Il reste parfois plusieurs heures à rêver, l'oeil je ne sais où. On n'ose trop rien dire, on ne sait jamais s'il ne cherche pas la solution d'une question intéressante pour nous. En ce moment, tenez, il est dans cette période rêve... Voulez-vous le voir?

— Oui, fit Bellici d'un ton brusque.

Le portier traversa l'atelier dans sa longueur et s'arrêta devant une table où, la tête appuyée sur les deux mains, un homme à barbe mal taillée, aux cheveux longs, restait inerte, le regard au loin.

Bellici examina attentivement, s'attendant, immobile, devant lui.

— Vous voyez, monsieur le directeur, il ne s'aperçoit même pas que nous sommes là: il est dans la lune! J'ai idée que c'est une manière de poète, qui doit improviser des vers. On a trouvé dans sa cellule des morceaux de lettres qu'il écrivait à une femme, sa muse probable! Ha! ha!

Bellici, les lèvres serrées, regardait toujours fixement le prisonnier. Il prononça seulement:

— Je sais comment il faut prendre ce genre d'hommes; je vais lui conter des histoires poétiques, des rêveries incohérentes; cela réussit généralement avec les individus dans son cas.

A ces mots, qu'il entendit certainement, Claren-cet avait relevé vivement la tête; il regarda anxieusement le faux Barberousse comme si le son de sa voix ne lui était pas inconnu. Puis il baissa tristement le front et ne parut plus faire attention à ses visiteurs.

— Eh bien, Georges Claren-cet! reprit Bellici d'une voix douce qui contrastait étrangement avec la rudesse qu'il avait affecté jusqu'alors dans son personnage de Barberousse.

Le prisonnier releva encore la tête, secoué par un frisson. Il fixa à nouveau son interlocuteur, comme s'il voulait lire jusqu'au fond de son âme.

Immuable, Bellici continua.

— Dans la forêt vierge les oiseaux-chats chantent d'une façon fort divertissante. Ils savent répéter pour les passants les refrains militaires... Aussi, celui qui chemine a-t-il avec soin écouté l'oiseau-chat, et, en secret, il est venu jusqu'ici afin qu'on sache que le flambeau de l'espérance n'est pas éteint.

Claren-cet écoutait attentivement.

Lorsque Bellici eut fini sa tirade qu'il prononça d'une voix emphatique, le front sérieux du prisonnier s'était éclairci. Il se leva et regarda les deux hommes en silence.

— Ha! ha! fit le portier, vous avez tout à fait le truc, monsieur le directeur. Je vous le disais, il ne comprend que les choses nuageuses, les poésies, l'oiseau-chat avec un flambeau. Ha! ha! C'est tout à

fait ce qui lui faut! Vous connaissez bien les hommes!

— Que lui a-t-on donné à faire? demanda Bellici.

— De la poudre 24, le grand chef a demandé un perfectionnement. Il voudrait qu'on puisse faire geler l'eau des ruisseaux comme la vase des marais.

— Eh bien, mon ami, mets-toi à l'ouvrage, lui dit doucement Bellici.

— Oui... Je vais y travailler.

— C'est extraordinaire! s'exclama le portier avec un regard admiratif vers le faux Barberousse.

— Tu lui feras donner de bons repas. Il travaille de la tête, il lui faut beaucoup de nourriture. Mais à la moindre irrégularité, au moindre retard de sa part, qu'on n'avertisse et qu'on prépare le fouet. Ma méthode est l'indulgence suivie d'une sévérité sans pardon si le premier moyen ne réussit pas. Je donnerai des ordres pour que les prisonniers mangent toujours à leur faim s'ils travaillent bien. Les paresseux seuls seront mis en cellule et fustigés.

Bellici avait prononcé ces dernières paroles à très haute voix, comme un avertissement pour tous les prisonniers.

Il sortit, alourdissant sa démarche à dessein. Clarencet le suivit du regard jusqu'à la porte, et lorsqu'il eut disparu il se remit avec entrain au travail, le visage plus animé, une flamme d'espoir dans les yeux.

Bellici visita les autres ateliers, où, enchaînés et sous le fouet ou la cravache, des hommes pâles et affaiblis se livraient aux travaux les plus variés. Puis le gardien le conduisit à son cabinet de travail et l'y laissa. C'était une vaste salle, luxueusement meublée, qui donnait sur la grande cour par trois larges fenêtres. Au centre était placé un large bureau couvert de paperasses.

Bellici était fixé maintenant. Il ne subsistait pour lui aucun doute sur la composition et l'organisation du Nid de Guêpes. Une horde de brigands et de forçats en rupture de chaîne s'était installée dans ce coin du monde inaccessible. A l'aide de rapt, habilement accomplis, ils avaient assemblé, sous les verrous, les cerveaux qui leur manquaient pour amener dans leur repaire le confort, le progrès et la richesse. La prison-laboratoire devait contenir, en effet, des ingénieurs, des architectes, des savants, des artistes, que l'on forçait sous le fouet à travailler, à créer, à produire. La foule des nègres, dont il avait aperçu la veille les huttes en torchis, fournissait la main-d'oeuvre de la ville.

Il fallait à tout prix sauver les malheureux qu'on avait arrachés à leur famille pour les réduire à l'état d'esclaves enchaînés. Mais comment faire?

Comme il restait songeur, feuilletant machinalement les paperasses étalées sur le bureau, son regard tomba sur un petit volume relié qui portait sur la couverture l'indication: *Annuaire général du Nid de Guêpes*. Il l'ouvrit et s'absorba bientôt dans sa lecture. Sur la première page figurait le Conseil de Vigilance, composé de dix membres, ayant à leur tête Jack Bilyesy; venaient ensuite, par ordre alphabétique, environ cinq cents noms, qui devaient être ceux des habitants de la ville. Un certain nombre de colonnes indiquaient s'ils étaient célibataires ou mariés, et le nombre de leurs enfants: puis, sous le titre "États de service", leurs antécédents, qualifiés d'états de service.

Bellici parcourut du doigt cette colonne. Le mot "assassinat" se répétait presque devant chaque nom. Quelques-uns portaient "détournements", "attaque à main armée", "banqueroute frauduleuse".

Des consonances françaises, allemandes.

anglaises, italiennes, se succédaient, formant ainsi un d'Hozier cosmopolite du vice et du bague. Devant le nom de Barberousse il y avait la mention "deux assassinats et vols", et, entre parenthèses, félicitations officielles du Conseil de Vigilance."

— Je suis un joli coco! murmura-t-il dans un sourire.

A ce moment la porte de son cabinet s'ouvrit et le portier annonça :

— Le grand chef!

Un homme entra; il était grand, mince, d'allure distinguée; il portait une fine moustache blonde relevée en crocs et des cheveux châtainsoigneusement séparés par une raie de côtés impeccable; comme vêtements un complet de chasse anglais et des lékings fauves dessinaient si ligne aristocratique. On sentait en lui un caractère qu'une orientation mauvaise avait conduit au mal, mais qui aurait pu donner, dans le bien, un homme de premier ordre. Il faisait un contraste étonnant avec tous ces bandits que Bellici avait entrevus au Nid de Guêpes.

— Bonjour, Barberousse! fit-il, en jetant ses gants de peau sur le bureau.

Il s'assit dans un fauteuil et croisa les jambes après avoir ajoustré son monocle.

L'Italien qui ne connaissait pas exactement le protocole usité au Nid de Guêpes en présence du chef, s'était levé.

— Assieds-toi, mon cher... et ne me remercie pas; j'avais besoin d'un ours, je t'ai fait nommer. Tu parles peu, tu agis avec prudence, c'est ce qu'il me faut. Ton prédécesseur a bien fait de mourir. Je l'aurais supprimé un de ces matins, s'il avait vécu. Je compte donc sur toi pour me changer complètement l'état de choses existant. La prison ne donne pas le rendement qu'il faut. Il y a huit maisons à bâtir qui n'avancent pas. On n'a pas encore trouvé le moyen de supprimer le

bruit du moteur dans les hélicoptères; j'avais demandé un produit asphyxiant, je l'attends toujours. Enfin, les plans d'attaque de Jacksonville n'ont pas fait un pas depuis la fuite du colonel Davidson. Il faut me modifier tout cela.

Bilvesy s'exprimait en français, avec un léger accent anglais et sur un ton autoritaire, un peu impertinent.

— Je puis compter sur toi?

— Oui! grommela Bellici.

— Emploie la méthode que tu voudras, douceur, fermeté, férocité, crauté, ça m'est parfaitement égal pourvu que j'obtienne ce que je demande. Nous avons absolument besoin d'un port: Jacksonville fait notre affaire. Il me faut donc, d'ici trois mois, tous les moyens utiles pour exterminer complètement la population blanche de cette ville. Je t'enverrai une note détaillée avec les dates auxquelles livraison doit m'être faite des découvertes ou des engins que j'ai demandés. C'est compris?

— C'est bien.

— Adieu, mon cher!...

Et se levant, Bilvesy tira ses manchettes d'un rond de bras élégant, prit ses gants, son petit chapeau de feutre, et sortit après avoir allumé un cigare.

Bellici, derrière l'une des hautes fenêtres, le regarda s'éloigner, élégant et poseur dans son costume de chasse.

CHAPITRE XIII

Pour se rendre à l'Assemblée des prises, Bellici remonta la grande rue; elle était déjà pleine de monde se dirigeant vers la réunion. Il y remarqua, comme la veille, la diversité et la richesse des costumes. Les femmes, surtout, arboraient de véritables toilettes de soirée, comme si elles allaient à quelque fête officielle. Des bijoux de prix scintillaient aux oreilles, sur les poitrines et aux doigts. Mais tou-

tes les femmes avaient, malgré leurs riches atours, l'aspect commun et populaire. On sentait que cette catégorie d'épouses avait dû être fournie par les bouges de Withe Chapel, les hôtels borgnes du quartier de la Villette, ou les bas fonds de Berlin.

En passant devant la maison rouge Bellici monta délivrer Thomas et lui remit la photographie qu'il avait prise à la maison hollandaise, en lui commandant de boiter légèrement de la jambe gauche. Ils descendirent ensemble pour se rendre à l'Assemblée. La salle où ils pénétrèrent était déjà moitié pleine. Elle affectait la forme d'un vaste hémicycle avec dix rangs de gradins. Hommes et femmes s'y installèrent comme pour un spectacle. Dans une loggia, qui faisait face, les membres du Comité de Vigilance siégeaient déjà, fumant de gros cigares ou des pipes.

Au dehors une cloche avertit les retardataires qui entrèrent en se bousculant. On riait, on se tapait sur l'épaule; la foule parlait anglais, français ou italien.

Le grand chef se leva. Le silence se fit aussitôt. D'une voix brève, un peu méprisante, il commença :

— Messieurs! Gentlemen! Suivant la coutume je vais vous faire un court résumé des opérations du mois. Vous recevrez à domicile les rapports détaillés et la situation de vos comptes. Sur les six équipes que nous avons envoyées l'an dernier en Europe, voici les nouvelles que je vais vous donner. La première qui est revenue hier par le Ballon, rapporte de notre dépôt des côtés d'Afrique des bijoux en nombre suffisant pour qu'il puisse en être attribué quatre à chaque chef de famille. Ils proviennent de vols accomplis à Londres pendant le couronnement du roi. Elle versera également au Trésor, déduction de ses droits privilégiés de prise,

deux millions en or qui ont pu être soustraits à la "Word West Bank" de Boston.

Des applaudissements accueillirent cette première déclaration.

— La deuxième équipe sera de retour dans deux mois, ainsi que la troisième; elles rapporteront deux tableaux importants pris au Louvre et des objets provenant de divers musées, qu'il nous faudra garder quelque temps avant d'en essayer la vente à des milliardaires américains. La quatrième équipe n'a pas été heureuse. Elle a été arrêtée lors de la tentative de prise du trésor de la cathédrale de Chartres; elle a dû se servir du couteau contre deux gendarmes et deux agents de police. L'affaire a eu lieu heureusement en France. Vous savez que le jury y est particulièrement indulgent, vous pouvez donc être tranquilles: après une condamnation au baign perpétuel, nos amis nous reviendront dans quelque temps. Nous sommes sans nouvelles récentes de la cinquième. Quant à la sixième, elle a mené à bien la destruction de l'expédition envoyée contre nous par Jacksonville, et nous a rapporté le docteur Dalbray, un praticien qui nous sera d'une grande utilité si une épidémie comme celle de l'an dernier reprenait. La part des prises s'élève ce mois à 2,000 dollars par tête d'homme.

Une salve d'applaudissements salua ce chiffre.

— Une équipe partira probablement le mois prochain pour l'Europe. Les partants seront désignés dans l'ordre du tableau; elle sera chargée de pratiquer le vol au cautionnement que nous avons un peu négligé depuis quelques mois. Elle recevra également des instructions pour la fondation d'une société fictive à fort capital et une banque de dépôt pour drainer à nous les épargnes du petit bour-

geois crédule et de l'ouvrier. Les travaux en cours marchent à souhait. Je compte soumettre, dans trois mois, au Comité de Vigilance, le plan de destruction de Jacksonville, qui deviendrait alors notre premier port. Le Nid de Guêpes est prospère!

— Vive Jack Bilvesy! cria-t-on de tous côtés, et après un triple hurrah la foule sortit lentement pour se diriger vers les magasins où on réglait les parts de prises.

○

— Si tu veux bien, mon cher Thomas, nous laisserons tous ces filous toucher le produit de leurs vols. Nous avons le temps d'accepter ces honteux cadeaux. Nous allons aller chercher ta fille et déjeuner chez moi avec elle.

— Comment est-elle... ma fille? répondit le brave cuisinier d'un air très ennuyé.

— Tout à fait charmante et très jolie.

— Tant pis!...

— Ajoute qu'elle me paraît fort bien élevée pour la fille d'un forban, car tu possèdes à ton actif un certain nombre de mauvais coups, mon pauvre ami!

— Si j'allais éprouver pour la petite un sentiment paternel!

— Eh bien, tu l'adopteras!

— Une fille d'assassin!

— C'est dans le fumier que poussent parfois les plus jolies fleurs. Mais en attendant, boite un peu, mon vieux Le Charbonnier, nous voilà devant chez toi.

— Bellici avait poussé la porte aux trois clochettes. Un carillon joyeux se fit entendre, et la jolie tête blonde de Marthe se montra à une fenêtre.

— C'est papa! cria l'enfant.

— La voilà bien, la voix du sang! fit Thomas entre ses dents.

La fillette avait ouvert la porte et sau-

tait au cou de son faux papa, sans s'apercevoir de la supercherie. La négresse était en courses, on partit de suite après les premières effusions.

Marthe, très fière, marchait entre les deux hommes, qui lui donnaient la main, Thomas pensif, songeait:

— Cette pauvre enfant n'a plus de papa en réalité.. et pourtant elle est mignonne à croquer!

Le déjeuner fut très gai. Marthe babilait comme un oiseau, avec cette naïveté si jolie des enfants. Thomas l'écoutait bouche bée, et quand la petite commençait: "Dis donc papa...", il répondait déjà naturellement: "Quoi? ma chérie."

Après le déjeuner, Bellici prit son convive un instant dans un coin:

— Je te laisse avec elle. Amusez-vous, mais ne te fais pas arracher la barbe par ta fille, Tu me rejoindras à quatre heures à la prison, où je vais me rendre pour travailler. Nous dînerons ensemble et tu continueras à coucher ici jusqu'à nouvel ordre.

A peine à la prison il fit appeler dans son cabinet le docteur Dalbray. Celui-ci arriva portant aux chevilles deux chaînes d'acier réunies. Le nouveau directeur congédia le gardien qui l'avait amené et fit asseoir Dalbray.

Puis il alla mettre le verrou à la porte.

— Eh bien, nous voici tous deux dans la place!

Le docteur le regarda un instant, surpris.

— Vous êtes prisonnier, et votre ami Bellici est directeur de la prison.

— Comment?... Vous?...

— Moi! Toujours!

— C'est merveilleux! Alors, nos pauvres amis vont être délivrés!

— Hélas! nous n'en sommes pas encore là. Ce sera long, dangereux, et la réussite n'est pas certaine.

— Avec vous j'ai confiance, et si Red Hair veillait encore sur nous...

— Qui sait!

— Vous croyez qu'il pourra pénétrer dans cette ville?

— Nous y sommes bien!

Bellici mit ensuite Dalbray au courant de la situation; il lui annonça que probablement on le chargerait du service médical de la ville. Il lui recommanda d'accomplir sa tâche très naturellement, comme un bon médecin de campagne, et d'attendre les événements.

Puis, ayant sonné un gardien, devant lui il congédia Dalbray d'un ton sec et autoritaire.

Il demanda ensuite qu'on lui amenât les quatre prisonniers Mario Barton, Cowlay, Berlington et Clarencet.

Ils arrivèrent escortés de quatre gardiens. Bellici fit ranger les prisonniers contre le mur et ordonna aux gardiens d'attendre dans l'antichambre.

Ils sortirent.

Bellici, sans regarder les nouveaux venus, se dirigea lentement vers la porte, mit le verrou, puis désignant quatre sièges:

— Asseyez-vous!

Ces hommes, déshabitués d'un pareil traitement, se regardaient, hésitants, croyant avoir mal compris.

— Veuillez vous asseoir, répéta Bellici; nous avons à causer.

Ils s'assirent en silence sur le bord des vastes fauteuils de cuir, inquiets et étonnés, ne quittant pas des yeux le directeur.

Bellici se tenait debout derrière la table de travail sur laquelle il s'appuyait d'une main; son visage était devenu très pâle, malgré son maquillage, et ses yeux brillaient d'un éclat singulier.

Un silence profond s'était fait.

Comme s'il prenait une résolution soudaine, l'Italien s'était redressé. D'une

voix plus nette, malgré le fond de douceur qui persistait dans son intonation, il dit:

— Mes amis, je vous prie de m'écouter en silence. Je vous apporte des nouvelles du pays.

Un frisson violent secoua les quatre hommes, qui se penchèrent anxieux.

— Mario Barton, votre vieille mère est toujours à Jacksonville, dans sa maisonnette de briques qui voisine le fleuve: elle vous attend.

Barton s'était soulevé mais d'un geste très doux Bellici l'avait arrêté. Il continua.

— Fenimor Cowlay, votre femme Maggy et Kwick, votre chien fidèle, son toujours à la villa de la place du Court House: ils vous attendent.

Cowlay avait joint les mains, les yeux pleins de larmes.

Bellici continua:

— Douglas Berlington, votre femme Kate et votre fille Christiane, qui va avoir douze ans, n'ont pas quitté la maison de la rue du Marché: elle vous attendent.

— Ma petite Christiane, gémit Berlington.

Bellici l'apaisa d'un geste et continua après un silence:

— Georges Clarencet, le colonel Davidson est mort, mais votre fiancée, miss Margared Davidson, est vivante... Elle vous attend.

Clarencet avait poussé un grand cri, et les quatre hommes tombèrent à genoux, tendant les bras vers Bellici en pleurant.

Celui-ci s'était écarté d'un pas. D'une voix rauque, comme étranglée par l'émotion il prononça encore:

— Je viens pour vous ramener tous au pays.

— Qui donc êtes-vous, vous qui nous avez remis au coeur cet espoir fou? fit

Clarencet en se traînant vers lui sur le tapis.

Bellici se recula encore jusqu'au mur où il s'adossa, très pâle, les yeux presque fermés.

— Je suis... Je suis tout Jacksonville qui vous attend.

Et il resta un instant immobile, comme mort.

On n'entendit plus dans le cabinet de travail que les sanglots des quatre hommes affalés sur le tapis et dominés par la pâleur de l'Italien toujours adossé à la muraille.

Quelques minutes se passèrent. Bellici ouvrit enfin les yeux et, dominant son émotion, il revint lentement à la table, et d'une voix saccadée :

— Allons!... Ce ne sont pas des larmes qu'il faut maintenant, mais du courage, beaucoup de courage, et aussi de la ruse. Oubliez ce que je vous ai dit, ou plutôt gardez-le tout au fond de votre cœur, et ne voyez plus en moi qu'un maître brutal. Il le faut! En public votre regard doit se charger de haine contre moi. Mais avec des révoltes feintes, il faut que vous m'obéissiez à la lettre, car vous êtes entre les mains de bandits terribles, et la moindre imprudence, en me compromettant, vous perdrait à jamais.

Clarencet s'était avancé.

— Mes compagnons et moi exécuterons tout ce que vous nous ordonnerez de faire. Mais, je vous en supplie, dites-nous le nom de celui qui est venu raviver nos espérances, alors que notre énergie allait sombrer. Ah! qui êtes-vous? Il me semble parfois...

D'un geste Bellici l'arrêta :

— Plus tard, peut-être, vous saurez... Je suis pour vous Barberousse, directeur de la prison... rien de plus. Maintenant, parlons vite. Vous, Berlington, on vous a chargé de plusieurs plans de maisons?

— Oui.

— Il faut que vous en ayez terminé un demain.

— Ce sera fait.

— En outre, pour moi seul, il me faut le plan entier de la ville. Pouvez-vous m'en faire une esquisse?

— Vous l'aurez également demain.

— Bien.

— Vous, Mario Barton, que vous a-t-on confié à faire?

— Le recensement de la population de la ville.

— C'est très important pour moi. Mettez-vous à l'oeuvre. Il faut me livrer ce travail en indiquant pour chaque homme et chaque femme leurs antécédents. Quant à vous, Fenimore Cowlay?...

— Je dois élaborer un plan d'attaque contre Jacksonville; comme ancien chef de la police on sait que je suis documenté; mais j'ai refusé jusqu'ici de souscrire à une telle trahison.

— Il le faut, mon ami, vous ne trahirez que sur le papier. Le travail que vous allez donner ne sera jamais mis à exécution. Rédigez-le au plus tôt avec Mario Barton. Je vous signale comme base de l'attaque le "point de vue" qui domine la ville et d'où quelques canons auraient tôt fait de mettre en ruine le Court House et la place du Marché. Faites remarquer également combien il est facile de détruire les plantations de don Librezio et de faire sauter la poudrière. Tout cela est, je vous le répète, sans importance.

S'adressant enfin à Clarencet sans le regarder :

— Vous, Georges Clarencet, vous avez des formules chimiques à établir?

— Oui, un produit asphyxiant à lancer du haut des ballons.

— Avez-vous trouvé quelque chose?

— C'est facile; une composition, qui,

en brûlant, dégage un gaz délétère, de l'oxyde de carbone, par exemple.

— Nous expérimenterons cela la semaine prochaine sur des chiens, devant le grand chef. Je voudrais également qu'on fabriquât et mit en réserve une quantité assez considérable de cette matière réfrigérante qui permet de traverser les marais.

— C'est facile, il y a toute une équipe de nègres entraînés à cette manipulation.

— Encore un mot. Le docteur Dalbray est prisonnier. Vous le verrez, il vous expliquera tout ce qu'il a fait pour arriver jusqu'ici; n'hésitez pas à le faire appeler sous prétexte d'une indisposition quelconque.

L'Italien s'étant avancé vers la porte, tira le verrou.

— Maintenant, silence! On va vous reconduire à votre travail. Courage! Je me tiendrai en communication constante avec vous. Je vous autorise à faire connaître à vos compagnons de chaîne qu'il ne faut pas désespérer.

Il avait appuyé sur le bouton d'un timbre électrique. Les quatre gardiens entrèrent.

S'adressant alors d'une voix rude aux prisonniers, Bellici leur dit:

— C'est compris. Il me faut ce que je vous ai demandé à chacun pour demain soir. Vous connaissez maintenant ma façon de procéder; si vous travaillez, vous mangerez et serez bien traités. Si vous faites un geste de révolte, le fouet, le jeûne et la cellule. Vous entendez, vous autres? conclut-il en se tournant vers les gardiens.

— Oui, monsieur le directeur.



Thomas rejoignit l'Italien à l'heure convenue. Il avait passé quelques instants

délicieux avec la petite Marthe et visité la maison hollandaise, qui lui avait beaucoup plu. La vieille négresse l'avait trouvé un peu changé; sa voix surtout à cause de l'humidité de la forêt vierge probablement, lui semblait moins rude. Mais elle n'avait pas insisté, heureuse de ne pas avoir subi encore de brutalités.

Bellici travailla encore à se documenter sur la prison. D'après le registre d'écrrou il découvrit que soixante-dix malheureux étaient enchaînés dans les ateliers. Il remarqua plusieurs ingénieurs, des banquiers dont les noms étaient connus en Europe, des peintres possédant dans leur pays une notoriété, des architectes, des chimistes et des professeurs, qui jadis avaient disparu d'une façon mystérieuse.

Par l'Annuaire il put se rendre compte que le Nid de Guêpes comprenait environ six cents hommes, cinq cents femmes, et près d'une centaine d'enfants, qui tous avaient moins de douze ans, ce qui semblait indiquer que la fondation de ce repaire ne datait pas de plus de treize années. A la nuit tombante les deux amis regagnèrent la maison rouge pour le dîner.

Le lendemain l'Italien se rendit chez Bilvesy. Il habitait le coquet cottage anglais de la rue principale. Bellici remit au chef une note sur ses projets affectant, en sa présence, de parler peu pour ne pas trop attirer l'attention sur lui.

Bilvesy ne s'attardait pas heureusement, aux détails; il parut enchanté des projets de son nouveau directeur de prison, qui lui annonçait, pour la fin du mois, l'exécution complète de la plupart de ses ordres.

Bellici demanda que Le Charbonnier fût délégué jusqu'à la forêt vierge pour y cueillir des fruits de magnoliers dont le docteur Dalbray avait demandé une pro-

vision pour tenir lieu de quinquina si les fièvres intermittentes venaient à se produire.

Bilvesy signa une autorisation de sortie pour Le Charbonnier et six nègres.

En quittant le grand chef, Bellici s'enferma avec Thomas, auquel il donna des instructions précises en vue de l'excursion projetée au dehors de la ville. Il lui demanda de choisir dans le village nègre six mulâtres parmi ceux qui avaient le plus à se plaindre du Nid de Guêpes, et auxquels on rendait la vie la plus dure, et de faire préparer ensuite six ballots contenant huit jours de vivres sous forme de conserves, et un long couteau. Il lui donna rendez-vous devant la porte de sortie de la ville pour deux heures de l'après-midi, avec ses hommes.

CHAPITRE XIV

Lorsque Bellici arriva au rendez-vous, Thomas l'attendait sur la place avec six mulâtres. Ces derniers avaient un aspect lamentable; ils étaient vêtus d'une longue tunique et d'un pantalon bouffant en toile blanche. Leurs visages montraient qu'on devait les accabler à la fois de travail et de coups. Ils s'étaient assis sur les ballots et sommeillaient, la tête entre les mains, tandis que Thomas se promenait de long en large, la carabine en bandoulière, frappant ses grandes bottes d'une courte cravache avec un air de matamere.

— Voilà mes hommes prêts.

— Bien. Je vois que tu as choisi de pauvres diables.

— Ils étaient employés comme chauffeurs aux machines. C'est le métier le plus dur. Je les ai découverts dans une case où ils vivent seuls.

— Ils ne sont pas mariés? Tant mieux. Les Provisions sont dans les ballots?

— Oui, j'ai ajouté, comme vous me l'a-

viez dit, un long couteau dans chaque paquet.

— Parfait. Tu te souviens de mes instructions? Je t'attends ce soir à la nuit.

— Je serai de retour.

Bellici s'approcha du gardien de la porte, auquel il présenta l'autorisation de sortie signée par Bilvesy, et prit congé de Thomas.

— Le Charbonnier et six nègres C'est bien, je vais te donner de la poudre pour l'aller et le retour. Comme de coutume, tu ne leur remettras celle du retour qu'en revenant, afin qu'ils ne se sauvent pas avec.

— Sois tranquille, fit Thomas. Si l'un d'eux faisait mine de filer, je ne le rate-rais pas.

Et il caressait sa carabine.

— Attends que je ferme le courant, fit le gardien de la porte en entrant dans une petite cabine pratiquée dans la muraille.

Thomas avait distribué à ses nègres les paquets de poudre. Ils en connaissaient l'usage, car ils se mirent immédiatement en demeure de traverser le marais par le procédé des îlots solidifiés.

Thomas les suivit, très amusé par ce petit jeu.

Ils furent bientôt sur la terre ferme. Les mulâtres rangés en ligne attendaient les ordres, le regard fixé sur Thomas.

— Mes bons amis, fit celui-ci, comme je vous l'ai promis, dans une heure vous serez libres et vous aurez fui à jamais la ville que nous quittons.

Les six mulâtres restèrent silencieux, mais leurs yeux noirs brillaient de plaisir et d'espérance.

Thomas se mit à la tête de la petite troupe et reprit le chemin qu'il avait parcouru quelques jours auparavant pour entrer dans le Nid de Guêpes. Bientôt on atteignit les hautes herbes, que l'on traversa rapidement.

Près du massif de caoutchoucs où se

voyaient encore les traces d'un feu de bois, Thomas fit reposer ses porteurs et appela à haute voix :

— Ohé!... Bauer!... Ohé!... Rouxelle!

Un bruit de branches écartes se fit entendre, et Bauer se montra ainsi que ses cinq compagnons, tenant à la main leur carabine.

— Eh bien! la santé est toujours bonne? fit joyeusement l'ancien infirmier.

— Excellente!

— Alors, pressons-nous. Voici les instructions de M. Bellici. Nous allons d'abord procéder à l'opération que les Auvergnats appellent le "dénoisillage". Mes porteurs vont grimper sur les noyers que je vois d'ici et que M. Bellici avait bien remarqués, et ils vous jetteront toutes les noix qu'ils trouveront. Sans posséder de malouque, c'est-à-dire le petite marteau avec lequel on décortique les noix auvergnates, vous allez vous mettre à la besogne pour obtenir avec leurs coques un excellent brou de noix que nous récolterons dans un vase que j'ai eu soin d'emporter, et n'ayez crainte de vous noircir les mains, la peinture est pour vous.

— Comment cela?

— Vite à l'ouvrage, d'abord.

En une demi-heure Thomas possédait un large bol plein de coques de noix écrasées.

— Maintenant, la morale dut-elle s'en offusquer, vous allez vous peinturbuler la tête, le torse, les bras et les jambes avec cette mixture, tandis que mes mulâtres vont quitter leurs vêtements, prendre les vôtres et vous donner les leurs.

Bauer et ses compagnons s'exécutèrent en riant; bientôt ils furent transformés en mulâtres d'assez beau teint. Thomas, fort habilement, avait eu soin de couper à l'aide de ciseaux les barbes de Rouxelle et de Bourdier et les cheveux un peu longs de Thow et de Berby.

Les six véritables mulâtres se prélassaient fièrement dans les vêtements des blancs. Thomas les rassembla.

— Maintenant, mes amis, bonne chance. Marchez vers l'ouest. Vous remettrez au gouverneur de Jacksonville ces plis. On a pris soin d'en faire faire six copies. Une pour chacun de vous pour le cas où il vous arriverait malheur dans la forêt; les ballots contiennent huit jours de vivres. Evitez les serpents, les marais, les peaux-rouges, et que le dieu de votre tribu vous protège!

Il tendit les mains aux mulâtres, qui se précipitèrent sur lui en pleurant, embrassant ses vêtements avec respect. Puis, avec un cri de joie, ils disparurent dans les hautes herbes.

— Pauvres gens! fit Thomas. Allons, en route, nous autres.

Dans le parcours qu'ils firent jusqu'au marais, Thomas raconta à ses nouveaux compagnons tout ce qu'il était survenu. Il leur recommanda de ne pas oublier, quoi qu'il arrivât, qu'ils n'étaient plus des blancs mais de pauvres esclaves de couleur. Il leur révéla, enfin, que le sieur Barberousse n'était autre que le signor Bellici.

Lorsqu'ils arrivèrent au marais, le soleil était déjà bas à l'horizon. Le crépuscule venait.

Thomas expliqua la manoeuvre des comprimés réfrigérants, et il pénétra lui-même dans le marais pour leur en faire la démonstration.

Il avait déjà franchi trois îlots lorsqu'il sentit que sa carabine lui était brutalement arrachée des mains. Sans perdre sa présence d'esprit, il revint en arrière et rejoignit ses camarades sur le bord du marais.

— Ah! mais! Qu'est-ce que c'est que ça?

De sa carabine nulle trace.

— C'est un peu fort! Est-ce qu'un feu follet m'aurait fait une mauvaise farce? Comme il restait perplexe:

— C'est très curieux, mais mon couteau, que j'avais conservé, a disparu aussi, dit Rouxelle. J'ai senti tout à l'heure comme une secousse à la ceinture, et quand j'y ai porté la main, mon couteau n'y était plus!

— C'est étrange, fit à son tour Bauer, je me sens involontairement attiré vers le marais par le bras gauche.

— Ah! mais je n'aime pas ces blagues-là! reprit Thomas.

— C'est même très net: ma main gauche se porte tout naturellement en avant, et si je ne résistais pas je serais entraîné doucement... conduit par la main...

— Et vous, ne tentez-vous rien? interrogea Thomas en regardant les autres.

— Non. Rien du tout.

— Voyons Bauer, éloignez-vous un peu du marais. Eprouvez-vous toujours cette attirance?

— Moins. Et d'ici, plus du tout.

— Montrez votre main gauche.

Bauer tendit la main, que Thomas examina.

— C'est en argent, cette grosse bague que vous avez là?

— Non. C'est une bague en fer d'Amozoc.

— J'y suis! Approchez-vous lentement du marais... Vous sentez l'attraction se produire?

— Oui, elle recommence.

— C'est ça! J'y suis! Le gardien a dit: "Je vais fermer le courant", et je me demandais de quel courant il pouvait bien parler! Le courant électrique, parbleu! Qui actionne un électro-aimant!

Et, regardant du côté des murailles de la ville:

— La voilà, ma carabine! Je la vois collée au mur qui a un revêtement en fer,

en fer électrisé, aimanté... Très malins les gens du Nid de Guêpes, pas moyen de pénétrer dans la ville! Vous arrivez avec des armes à feu, crac! les murs vous chipent votre carabine et votre couteau, quand ils ne vous flanquent pas en même temps dans le marais par contre-coup.

— Je préfère ça! fit en riant Thow. Vos histoires de feux follets ne me plaisaient guère. En qualité d'Écossais, j'ai toujours été un peu impressionné par elles.

— Pour passer il faut faire fermer le courant.

— Mais connaissez-vous le moyen?

— Attendez!... A notre arrivée, Willy a sifflé trois fois, puis deux fois, oui deux fois plus rapidement. Je vais essayer.

Mettant ses doigts dans la bouche, Thomas fit le signal et attendit.

Un disque rouge parut bientôt au-dessus de la porte.

— Et allez donc, fit joyeusement Thomas, le tout est de connaître la façon de s'en servir. Maintenant, vos petits comprimés, de cette façon: floc!... Une île, je passe; floc! une autre île, je passe encore! Les compagnons imitèrent se manoeuvrer et gagnèrent la terre ferme.

Le gardien les attendait sous la porte.

— Tu as fait bonne exploration?

— Excellente, répondit Thomas, excellente!

Puis, menaçant ses faux mulâtres de sa cravache:

— Allons! plus vite que ça, vous autres, tas de fainéants!

Le gardien donna en passant un coup de pied à Rouxelle, que celui-ci reçut sans broncher.

Quelques minutes plus tard Thomas et ses compagnons étaient dans le cabinet de travail de Bellici-Barberousse.

CHAPITRE XV

Bellici s'était fait de suite remarqué par

son zèle. Quelques jours après sa nomination comme directeur de la prison-laboratoire, il avait apporté à Bilvesy les plans de deux nouvelles maisons, un dispositif ingénieux pour assurer la stabilité des ballons dirigeables, et la formule d'une poudre asphyxiante.

Il profita de la bonne humeur du grand chef pour demander le déplacement du portier-gardien qui, d'après lui, n'entraît pas dans ses vues et ne savait pas se plier à sa méthode, en montrant, dès l'abord, de la brutalité avec les prisonniers.

Bilvesy avait trop à se féliciter de Barberousse pour ne pas lui accorder ce qu'il demandait. Il signa l'ordre par lequel le portier-gardien était délégué aux distributions des magasins d'approvisionnement, et Le Charbonnier nommé à sa place.

Ce premier acte accompli, Bellici obtint que le docteur Dalbray fût libre de faire ses visites médicales sans être escorté d'un gardien, tout en gardant aux chevilles la chaîne d'acier. Enfin, il délégua Berlington et deux ingénieurs prisonniers pour étudier les dispositions de la poudrière et faire le recensement de leur contenu.

Ses amis, qu'il avait introduits dans la place sous l'aspect de mulâtres, restèrent attachés à la prison: il fit désigner Rouxelle et Bérbi pour le service des ballons dirigeables, avec mission de se rendre compte de leur fonctionnement et de la manoeuvre des moteurs, en interrogeant habilement les pilotes.

Clarencet travaillait avec une ardeur fébrile. Bellici lui transmettait ses ordres par l'intermédiaire de Thomas, et il se mettait de suite à l'oeuvre pour les exécuter.

Le brave Thomas était parfaitement heureux. Il accomplissait son métier de garde-chiourme avec une gaieté extraor-

dinaire. Il s'était exercé à donner des coups de cravache qui, sous leur apparence terrible, ne faisaient aucun mal. Il s'emportait en présence des gardiens, mais seul avec un prisonnier il avait un mot et un coup d'oeil particuliers pour lui dire "Patience! Ne vous tracassez pas! On pense à vous" avant de brandir à nouveau sa terrible cravache.

Rentré dans le pavillon qui lui avait été attribué près de la grille, il y retrouvait la petite Marthe, pour laquelle il s'était pris d'une grande affection. Il lui racontait des histoires merveilleuses, que sa verve et son imagination inépuisables inventaient pour elle.

La fillette était ravie et l'appelait "Papa nouveau", ce qui indiquait que le véritable Le Charbonnier n'avait pas toujours été commode avec sa fillette.

Un matin, Bellici fit demander le docteur Dalbray, après ses visites, ainsi que Berlington et Clarencet: il retint également Thomas.

— Je vous réunis aujourd'hui parce que j'ai à vous dire, à vous qui êtes mes plus précieux auxiliaires, ce que j'ai résolu de faire. Avant d'agir, je tiens à vous demander conseil.

— Mon cher ami, répondit le docteur, ce que vous ferez pour nos malheureux compatriotes et pour Jacksonville, sera toujours bien fait. Jusqu'ici vous avez été admirable d'énergie et de dévouement, nous continuerons, soyez-en certain, à vous obéir non seulement parce que c'est l'ordre de Red Hair, mais parce que nous avons tous pour vous une affection dévouée.

Bellici garda un instant le silence, puis il reprit lentement:

— Je vous remercie, docteur, vous êtes pour moi, à un plus haut point que vous ne pouvez le supposer, un ami, presque un second père. D'autre part, je ne dois pas

oublier que des amis souffrent ici enchaînés depuis des années. Enfin — et sa voix se fit plus sourde — il est des morts qu'il faut venger. Je m'y emploierai dans les limites que me permet ma conscience.

Un silence régna un instant.

— Mon cher docteur, avez-vous prévenu tous les prisonniers que tout espoir de liberté n'était pas perdu, et qu'ils aient à obéir scrupuleusement?

— J'ai fait ce que vous m'avez dit, en recommandant la plus grande prudence.

— Parfait! Vous, Berlington, quel est le résultat de votre examen de la poudrière?

— Il n'est guère favorable à cet établissement. La poudrière est un véritable marécage.

— Comment cela?

— Son emplacement au centre de la ville a été choisi d'une façon maladroite; le terrain en est spongieux, perméable, presque mouvant, de sorte que les caves qui contiennent les caisses de dynamite ont vingt centimètres d'eau sur le sol.

— Par suite, les dernières caisses ne sont pas utilisables?

— Certainement.

— Voilà qui est parfait. De sorte qu'en cas d'inondation?...

— Toutes les poudres seraient hors d'usage.

— De cette façon elles ne pourraient pas servir contre Jacksonville. Et vous, Clarencet, avez-vous pu indiquer exactement à Bourdhier et à Harold la manœuvre des dirigeables?

— Oui... le cas échéant, je crois qu'il pourraient, si le vent n'est pas trop fort, faire évoluer une nef aérienne.

— Je vous remercie tous. A mon tour de vous dire ce que je compte faire. Je possède en main tous les éléments pour mener à bien votre évasion. Elle aura lieu dans trois semaines environ. Les

soixante-dix prisonniers partiront le même jour, en deux équipes: Mario Barton conduira la première, vous, docteur, vous vous chargerez de la seconde.

— Et vous, mon cher ami? s'exclama le docteur.

— Moi? Je partirai plus tard. Il faut que je reste afin de donner le change. Pour toute la ville, la prison-laboratoire doit posséder toujours ses prisonniers; nous ne serons pas trop de deux pour empêcher les curieux de s'apercevoir que les ateliers sont vides.

— Mais les gardiens?

— C'est d'eux que je dois vous parler d'abord. Ils sont dix-huit: que faut-il en faire?

— Se jeter sur eux et les étrangler! fit Clarencet avec un geste énergique.

— Je ne me reconnais pas le droit de tuer ces hommes.

— Des forbans, des assassins, la lie de l'humanité, qui nous traitent par le fouet depuis des années!

— Aucun de vous n'est mort sous leur fouet?

— Aucun?... Et le colonel Davidson?

Bellici pâlit visiblement, mais il reprit d'une voix plus basse:

— On m'a dit que le colonel Davidson était mort de la piqûre d'un trigonocéphale placé près de lui par les soins de l'Indien Todwy!... Todwy a été puni, puisque nous avons trouvé son corps percé d'un coup de couteau dans la Maison Noire.

— Bellici a raison, répondit le docteur. Le meurtre de dix-huit blancs sans défense, tout filous qu'ils soient, est toujours un assassinat. Je comprends qu'il hésite à supprimer ces bandits peu intéressants. Mais ne peut-on pas s'emparer d'eux et les maintenir en cellule pendant notre fuite?

— C'est à cela que j'avais pensé? les

mettre dans vos cellules. Mais s'ils crient? S'ils appellent?... On les entendra du dehors.

— On croira que vous avez fait mettre en cellule quelques-uns d'entre nous.

— Il suffit que Bilvesy passe par là, entendre leurs cris, désire, par curiosité, connaître leurs réclamations, il découvrira alors les ateliers vides.

— On pourrait les enfermer à la poudrière, fit Berlington; il y a des caves vides d'où leurs appels ne seraient certainement pas entendus.

— Qui est le gardien de la poudrière?

— Un certain Spontino, à l'oeil assez fourbe, que j'ai visité hier pour des fièvres, répondit le docteur.

— Très bien. Nous l'enfermerons avec les gardiens et je mettrai à sa place Rouxelle. Les fièvres de Spontino viennent à point pour permettre de lui donner cet aide. Après votre départ, je quitterai le Nid de Guêpes avec Rouxelle, Thomas et Bauer. J'aurai fait filer devant Bourdhier, Thow, Berly et Harold. A moins que nous ne partions ensemble.

— Et le Nid de Guêpes? demanda encore Clarencot.

L'Italien hésita :

— Le Nid de Guêpes?...

— Il faut l'écraser, le détruire! reprit l'ingénieur avec véhémence.

— Oui, il le faut, mais il ne m'appartient pas de le faire.

— Comment? Vous laisseriez subsister ce repaire? Vous autorisiez qu'il s'accomplit de nouveaux rapt?

— A mon départ, le Nid de Guêpes sera tellement affaibli qu'il ne sera plus à craindre.

— Quelle que soit sa faiblesse, il se reconstituera vite et bientôt redeviendra un danger public!

— Non, ils n'en auront pas le temps. Mais je laisserai à d'autres que moi le

soin de juger s'il faut faire disparaître cet endroit maudit. Le Nid de Guêpes aura pour juges tout Jacksonville. Pour cela, laissez-moi faire. Nous sommes maintenant d'accord sur les grands points. Voici des limes; le soir, dans vos cellules, vous userez les anneaux que vous avez aux pieds de façon à vous en débarrasser lorsque j'en donnerai le signal. Maintenant, mes chers amis, regagnez vos ateliers et distribuez des limes à tous vos compagnons de chaîne. Je vous recommande, n'est-ce pas, les plus grandes précautions pour ne pas donner l'éveil à vos gardiens. Dans huit jours, je viendrai visiter tous les ateliers. Que les chaînes soient toutes à point pour être brisées à mon ordre.

Les prisonniers sortirent un à un. Le dernier, Clarencot, s'arrêta un instant, hésitant; il fixa Bellici, mais celui-ci se recula et, d'un ton bref:

— Allez, mon ami.

Et tournant brusquement le dos, il sortit rapidement par une autre porte de son cabinet. Il gagna une petite chambre qui lui faisait suite et se laissa tomber sur un divan, où il resta longtemps la tête dans les mains.

CHAPITRE XVI

Bilvesy avait décidément pris en amitié Bellici, sous la personnalité de Barberousse. Est-ce parce que l'Italien, par prudence il est vrai, l'écoutait sans mot dire, conservant immuablement son air bourru, et le laissait développer ses projets gigantesques? Le grand chef du Nid de Guêpes avait, en effet, de vastes ambitions qui confinaient à la folie des grandeurs. C'est lui qui avait fondé il y a douze ans environ, le Nid de Guêpes avec quelques compagnons de baigne. Son esprit inventif, son manque absolu de scrupules et de sens moral, son audace et sa volonté in-

flexible lui avaient permis de réussir rapidement.

Sur un coin de la côte d'Afrique, qui servait encore de point de concentration au Nid de Guêpes, il avait réuni une cinquantaine d'hommes résolus à tout, et c'est de là qu'ils étaient partis à la recherche d'un emplacement à l'abri de la curiosité de la police. Une exploration au delà des forêts vierges, dans laquelle ils avaient été secondés par les peaux-rouges séminoles avait amené la découverte de cette plaine entourée de marais comme une île. Bilvesy, avec son esprit inventif, avait de suite vu le parti qu'on pouvait en tirer. Avec une ardeur et un sens de l'organisation extraordinaires, il avait à la fois réuni autour de lui tous les brigands évadés et réduit à l'esclavage quelques tribus nègres. A l'aide de ces auxiliaires, il avait fait les premières fondations de la ville.

Par une vaste organisation de bandits internationaux, dont il tenait les fils, il avait alors accompli des raptos audacieux d'ingénieurs, d'architectes et, en général, de personnalités qui lui étaient nécessaires pour mener à bien son entreprise. Depuis dix ans, le Nid de Guêpes prospérait. Par équipes successives, tous les membres de la nouvelle colonie devaient aller en Europe pour "travailler", c'est ainsi qu'on ramena d'abord des femmes, prises dans tous les bas-fonds des grandes villes, puis des machines et des instruments, achetés avec le produit du pillage des banques, enfin le vol sous toutes ses formes procura bientôt le confort: les riches tapis d'Orient, les tableaux de prix, les meubles de valeur arrivèrent peu à peu par le fleuve Saint-Laurent à l'aide de goélettes que l'on déchargeait en pleine campagne et que des porteurs nègres menèrent à travers la forêt vierge par des sentiers connus d'eux. Plus tard, la cons-

truction des dirigeables et des hélicoptères permit un transport plus rapide et moins dangereux du produit des pillages.

Avec l'aide du Conseil de Vigilance, composé de ses créatures, de purs vauriens, Bilvesy tenait sous une poigne de fer les cinq cents forbans dont il s'était proclamé le chef. C'est pourquoi la ville vivait en apparence d'une façon paisible, presque normale, malgré les éléments disparates qui la composaient. La loi, si l'on peut appeler ainsi le semblant de légalité institué par le Conseil, était en effet très rigoureuse: les rixes, les vols et tous les attentats à la propriété étaient punis de mort. La sentence prononcée par le Conseil, après une brève comparution pour la forme, devait être exécutée dans les douze heures: le prévenu était pendu. Il n'existait pas de loi de grâce.

On voyait ainsi cette chose extraordinaire d'une bande d'assasins et de voleurs punissant l'assassinat et le vol.

Dans les premières années de la dictature de Bilvesy, de nombreuses exécutions avaient été faites de cette façon, car on savait que la seule peine appliquée par le code du Nid de Guêpes était la mort. Aussi les jalousies et les drames privées se réglaient-ils durant les expéditions en Europe. Parfois un des hommes de l'équipe ne revenait pas. On le rayait de l'annuaire, provisoirement s'il avait été arrêté; définitivement s'il avait été tué ou exécuté.

Mais le Nid de Guêpes, sous sa forme actuelle ne suffisait pas à Bilvesy, il voulait que l'Europe, terrifiée, parlât de lui et le redoutât. C'est pourquoi son plan était de détruire d'abord Jacksonville et ses habitants pour y établir un port où pourraient atterrir facilement tous les bandits du monde qui l'aideraient ainsi à fonder un Etat, un empire du pillage, où il commanderait en matière absolue. Une flotte moderne équipée en course, des vais-

seaux aériens perfectionnés et des moyens de défense nouveaux feraient de ce repaire un coin redoutable avec lequel toutes les nations devraient compter.

Bellici écoutait ces utopies en hochant la tête et en approuvant d'un grognement. Aussi la faveur du grand chef s'était-elle fait sentir de suite. Un des membres du Conseil de Vigilance étant mort subitement, Bellici fut désigné pour le remplacer.

Ce matin-là, assis à contre-jour dans le vaste cabinet de travail de Bilvesy, il l'écoutait, comme de coutume, développer ses projets.

— Le plus pressé est de détruire Jacksonville pour nous y installer, disait le chef d'une voix nette.

— Certes!

— Cette destruction aura-t-elle lieu par le feu, le fer, l'asphyxie, la dynamite? C'est sur l'un des moyens que j'hésite. Quel est ton avis?

— Heu! répondit Bellici.

— Le feu n'est pas un moyen rapide: on peut combattre un incendie, ou s'échapper dans la campagne.

— En effet.

— Le fer? Un bombardement du haut des collines qui dominent la ville vers l'est? Cela n'empêchera pas non plus la fuite en masse.

— Oui.

— Or, il faut que tout le monde périsse! L'asphyxie?... Crois-tu que Clarence trouvera un produit suffisamment puissant pour asphyxier une ville entière?... Et si le vent entraînait les émanations délétères ou les rabattait sur nous?

— Ah! dame.

— Donc, mauvais moyen. Reste la dynamite et ses composés. Un certain nombre de bombes, par exemple, chargées d'un produit très violent et lancées en même temps du haut des hélicoptères sur des

points soigneusement repérés pour que l'explosion se produise au même moment sur tous ces points et réduise en miettes la ville entière.

— Oui.

— Crois-tu que les ingénieurs de la prison-laboratoire, Clarence par exemple, puisse trouver quelque chose?

— Certainement.

— Fais tout pour cela.. Promets à Clarence, au besoin, la liberté.. Nous ne tiendrons pas notre parole, bien entendu.

— Bien entendu.

— Notre flotte aérienne actuelle comprend six hélicoptères et deux dirigeables..

— Combien les dirigeables peuvent-ils porter chacun?

— La nacelle est très grande.

— Il faudrait le savoir exactement pour permettre d'équilibrer la chute des bombes avec le gaz des ballons.

— A chacun de ses voyages un dirigeable ramène deux équipes, soit vingt-quatre hommes, et 2,000 kilos de marchandises environ. En prenant une moyenne de 70 kilos par homme, cela fait, 1,680 kilos pour les passagers, plus les 2,000 kilos de marchandises, voilà ce que chaque dirigeable peut enlever au maximum.

— Vingt-quatre hommes et 2,000 kilos? répéta Bellici.

— Oui, au maximum... Nous n'aurons besoin que de douze hommes pour lancer les bombes.

— Et la manoeuvre?

— Deux hommes suffisent. La manoeuvre est infantine, paraît-il.

— Il y a de bons pilotes?

— Oui, nous avons quatre aéroliers remarquables. Des brutes en dehors de leur métier, mais qui ne connaissent que la consigne et l'exécutent à la lettre.

— Parfait!

— Je crois mon moyen excellent. Fais

venir Clarendet dans ton cabinet, et demande-lui un produit qui ait une force Brisante très considérable sous le minimum de volume. Nous avons déjà à la poudrière une très forte réserve de dynamite qui serait certes suffisante pour faire sauter Jacksonville employée en mines souterraines, mais en bombes, il faut quelque chose de plus violent. On pourrait, peut-être renforcer cette dynamite par une modification à trouver?

— Je m'en occuperai.

— Voyons, je vais t'inscrire tout cela sur...

Bilvesy prit une feuille de papier au hasard sur son bureau. Mais il la regarda un instant et donna un formidable coup de poing sur la table.

— D'où vient cette lettre?... Qui a mis ça là?

Il sonna: un nègre parut.

— Qui a mis ce papier sur mon bureau?

— Moi pas savoir, massa grand chef... Ici ce matin venu grand chef seulement, avec massa Barberousse.

— Quelqu'un est entré? Cette lettre n'est pas arrivée ici toute seule?

— Je jure, massa, moi pas savoir, toi emporté clef... tout fermé, moi vu personne.

— C'est bien... Tu seras pendu ce soir!

Le pauvre diable s'enfuit à toutes jambes en hurlant.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? fit Bellici en affectant de bâiller.

— Tiens! Lis!

Bellici prit la lettre et lut.

«Le sieur Bilvesy est invité à évacuer dans les trois mois le Nid de Guêpes et à rendre à la justice de leur pays les cinq cents forçats qu'il gouverne. Il devra lui-même, dans le délai de quinze jours, s'embarquer sur un des dirigeables pour aller

se mettre à la disposition de la justice française. S'il n'exécute pas mes ordres, je prendrai des mesures en conséquence pour l'y contraindre. — RED HAIR.

— Fichtre! conclut Bellici en rendant la lettre.

— Quoi, fichtre? Je me moque un peu de Red Hair! En quoi mes affaires le regardent-elles? Est-ce que je m'occupe des siennes?

— Red Hair est très redouté par les Indiens.

— Que m'importe!

— Il a toujours mis ses menaces à exécution.

— Voilà le cas que je fais de sa correspondance.

Déchirant la lettre en mille morceaux il la jeta au milieu de la pièce et se mit à marcher à grands pas.

— Pourtant... esquissa Bellici.

— Laisse-moi tranquille, je me moque de Red Hair comme de ma première paire de bottes. Il a peut-être su frapper l'imagination des peaux-rouges, quant à moi il ne me surprend pas du tout; et s'il lui plaît de s'amuser avec Jack Bilvesy, il verra de suite ce qu'il lui en coûtera!

Bellici s'était levé pour prendre congé.

— Garde ceci entre nous, ajouta vivement le grand chef. Inutile de parler, les autres seraient assez bêtes pour prendre peur.

— Soyez tranquille.

Bilvesy accompagna son visiteur jusqu'à la porte du jardin. Un assez gros rassemblement se voyait devant le cottage: la foule paraissait regarder avec force gestes la maison arabe dont le cube blanc faisait face à la propriété du grand chef. Ils levèrent les yeux. L'inscription suivante, à la craie rouge, occupait la façade:

“Le forçat Bilvesy est invité à réintégrer le bagne de Nouméa dans le délai de quinze jours. — RED HAIR.”

Le nom redouté de Red Hair, plus que l'inscription elle-même, mettait en émoi les habitants du Nid. Les exploits du terrible Red Hair étaient en effet connus. Colportés et amplifiés par les peaux-rouges, dont le Nid s'était fait des alliés, ainsi que par les nègres, ils étaient entrés dans le bagage légendaire qu'on retrouve chez toutes les réunions d'être vivant en commun. Certes, derrière les murailles de la ville, sous la protection des marais, on ne le craignait pas, et, pourtant, ce nom, jeté soudain dans la vie de tous ces aventuriers, amenait une certaine effervescence. A moins que cette menace ne fût le fait d'un mauvais plaisant, Red Hair était entré dans le Nid de Guêpes. On n'y était donc plus en sûreté?

Bilvesy descendit dans la foule, fit effacer l'inscription et calma les esprits qui se montraient.

On était à l'abri de toute surprise. Il se moquait de Red Hair et regrettait qu'il n'ait pas laissé son adresse sans quoi il lui aurait répondu vertement!

A ce moment il sentit qu'on lui glissait un papier dans la main. Instinctivement il le serra, puis regarda le billet; alors seulement il se retourna, il n'y avait personne derrière lui.

Le papier contenait ces mots:

“Mettre la réponse au milieu de la place publique. — R. H.”

Bilvesy froissa rageusement le message. Le soir il faisait dresser au milieu de la place d'entrée de la ville face à la porte, une potence où il fit pendre le malheureux nègre qui n'avait pu le renseigner sur la provenance de la lettre. Au poteau il fit clouer une pancarte où il avait écrit de sa main:

“Voilà comment je te traiterai, Red Hair. BILVESY.”

Les quatre hommes qu'on avait dissimulés, munis de carabines, avec ordre de tirer sur toute personne qui s'approcherait du poteau durant la nuit, furent retrouvés le lendemain endormis à leur poste par un soporifique. La pancarte portait de la main de Red Hair:

“Tu n'as plus que quatorze jours.”

L'incident causé par cette brusque apparition d'un nom redouté avait un peu énervé la ville. Bilvesy fit fouiller toutes les maisons par Barberousse et quinze hommes sûrs. Les cases de nègres elles-mêmes furent visitées. Nulle part on ne trouva trace du terrible adversaire dont la caractéristique était justement de rester invisible.

On fit mettre un poste important à la porte de la ville. Les sorties ne furent plus autorisées que sur remise d'un ordre écrit du grand chef.

La vie reprit cependant, et Bilvesy, pour montrer qu'il se souciait peu des menaces de Red Hair, décréta qu'on donnerait une grande fête la nuit où les quinze jours fixés par Red Hair expireraient. Il y aurait ensuite distribution de jouets aux enfants et bal dans un des grands magasins d'approvisionnement. Il chargea Bellici d'organiser les réjouissances.

L'Italien affecta d'être médiocrement flatté de ce surcroît de besogne. Puis il se fit donner pleins pouvoirs par le grand chef pour qu'il lui soit obéi comme à lui-même.

CHAPITRE XVII

Au jour fixé pour la capture des gardiens, Bellici pénétra avec Thomas dans le premier atelier. Il s'était assuré, par

une visite matinale, que Bilvesy allait étudier tout de suite un nouveau plan d'attaque de Jacksonville, qu'il lui avait remis.

A son entrée, il vit, à tous les regards fixés sur lui, qu'on l'attendait. Les quatre gardiens de cet atelier, après avoir salué, avaient commencé à circuler entre les tables.

Thomas était resté en arrière, près de la porte, la main appuyée à la ceinture sur son revolver.

Le moment était solennel.

D'une voix brève, Bellici prononça :

— Brisez les chaînes !

Les prisonniers tous ensemble se baissèrent, et l'on entendit le bruit sec du métal qui se casse, puis tous ensemble se trouvèrent debout.

— Emparez-vous des gardiens !

Les gardiens furent immédiatement élevés et, avant qu'ils aient pu pousser un cri ils étaient étendus à terre, bâillonnés et ligotés.

Devant la porte, Thomas se tenait revolver au poing.

— Maintenant, mes amis, restez à vos places. Veillez seulement sur ces quatre hommes que je vous confie. Je vous réunirai tout à l'heure.

Bellici et Thomas firent la même opération dans les autres ateliers. Elle fut exécutée rapidement, car la consigne avait été bien observée.

Derrière la prison, une porte donnait sur une ruelle qui conduisait au parc d'aérostation, voisin lui-même de la poudrière. Bellici avait décidé qu'on passerait par là pour mener les gardiens à l'endroit où ils devaient être enfermés. Il donna l'ordre de les transporter bâillonnés, dans une cour intérieure qui s'ouvrait sur cette ruelle. C'est alors seulement qu'il s'aperçut que dans tous les ateliers, sauf dans celui de Clarencet, les gardiens avaient été étranglés. Dans un accès de rage con-

tre leurs bourreaux les prisonniers s'étaient jetés sur eux et les avaient piétinés.

Devant ces meurtres, Bellici resta sans mot dire, puis se souvenant que Clarencet, qui, le premier, avait été partisan de l'étranglement avait pu empêcher cet assassinat dans son atelier, il s'avança vers lui et lui tendant la main :

— Merci ! fit-il d'une voix contenue.

L'ingénieur s'était précipité sur la main de l'Italien et la couvrant de baisers en murmurant :

— C'est pour vous !... Vous !...

Bellici retira vivement sa main et donna l'ordre qu'on creusât une fosse dans une des cours pour y enfouir les morts.

Les quatre survivants furent conduits à la cour intérieure. Il les laissa sous la garde de Thomas, et, accompagné de Berlington et de quatre hommes, il remonta la ruelle déserte, traversa le parc des ballons et contourna la poudrière. La petite troupe ne rencontra personne en chemin. Elle pénétra brusquement dans le pavillon d'entrée de la poudrière, et le gardien fut immédiatement saisi et immobilisé.

Berlington prit les clefs, tandis qu'on faisait signe aux autres qu'ils pouvaient venir. Les quatre gardiens de la prison et celui de la poudrière furent tout de suite conduits dans une des caves vides et enfermés à double tour après avoir été déliivrés de leurs liens.

En revenant, la troupe trouva, installés dans le pavillon du garde, Berbi et Rouxelle, qui avaient été prévenus et qui remplissaient officiellement le poste d'adjoints au gardien des poudres. Bellici leur rappela que deux fois par jour ils auraient à aller prendre à la prison des provisions pour les captifs : il leur fit jurer de ne jamais négliger de leur porter ces vivres.

Il réunit ensuite dans un des ateliers les soixante-dix prisonniers, et, en quel-

ques mots, leur transmit ses instructions. Rien ne devait être changé en apparence. Chaque matin, huit hommes, enchaînés comme de coutume, iraient aux magasins d'approvisionnement, sous la conduite de Thomas, chercher la nourriture des autres. En outre, il demandait à chacun un redoublement de travail. Il fallait que leur départ, peut-être assez précipité restât ignoré le plus longtemps possible : c'est pourquoi ils devaient lui remettre du travail d'avance, qu'il donnerait chaque jour à Bilvesy, comme s'il l'avait commandé la veille.

Se dérobant ensuite aux ovations chaleureuses, l'Italien regagna son cabinet, et de là fit un tour dans la ville accompagné du docteur Dalbray, qui avait repris ses chaînes.

Tout le monde avait un peu oublié Red Hair pour préparer la fête annoncée par le grand chef. Ce genre de réjouissances était en effet une des grandes distractions de la ville. Pour les femmes c'était prétexte à somptueuses robes de soirée et à étalage de bijoux. Pour les hommes la perspective de boissons variées à discrétion ; ces soirs, en effet, le règlement qui punissait du fouet l'ivresse complète, fléchissait beaucoup.

Aussi ces fêtes finissaient-elles généralement en orgies, et les nègres chargés de la voirie récoltaient, dans leurs larges brouettes, quelques cadavres portant des traces de coups de couteau ou le crâne défoncé à coups de bouteille.

Après avoir remonté la rue principale ils gagnèrent le village nègre, qu'ils visitèrent en détail. Ils rentrèrent ensuite à la prison où ils trouvèrent Thomas racontant à Marthe, attentive, l'histoire de la "Belle au bois Dormant".

Le soir de la fête arriva. La salle de

distribution des approvisionnements avait été transformée en salle de bal. On devait commencer par une remise de jouets aux enfants. Derrière un immense velum, Bellici avait disposé à la façon des arbres de Noël un immense sapin chargé des jouets les plus divers, qu'il avait fait confectionner par les prisonniers : poupées peinturlurées, jeux d'oie, jeux de dames, jonchets, loto, etc.

Une consigne sévère avait été donnée aux nègres chargés du service. Les enfants seuls devaient passer derrière le velum, et, après avoir reçu un cadeau, rejoindraient leurs parents dans la salle ; alors seulement commencerait le bal.

A neuf heures le cortège se forma sur la place d'entrée de la ville. En tête marchaient douze hommes armés. Immédiatement après eux, Bilvesy s'avancait tout seul en habit noir d'une rare élégance. Derrière lui, le Conseil de Vigilance tout entier dans les costumes les plus variés, depuis la redingote et le chapeau haut de forme jusqu'au sombrero et la petite veste courte espagnole, en passant par le dolman à brandebourgs tzigane ; puis suivaient douze hommes armés comme les premiers.

Ensuite l'essaim d'enfants du Nid de Guêpes, espoir du bandatisme futur, venaient se tenant par la main.

Enfin, tout le nid de Guêpes, hommes et femmes, sauf les gardiens de la porte et quelques hommes laissés au village nègre par la police, fermaient le cortège en atours de gala, chantant, en toutes les langues, des chansons dont la cacophonie eût effrayé les oreilles les moins chatouilleuses. De nombreux cris : "A bas Red Hair !", et des sifflets à son adresse se faisaient entendre par intervalle.

On arriva dans la salle. Des bancs, des chaises, des fauteuils avaient été disposés sur deux rangs au milieu de l'immense

salle. Bilvesy et le Conseil de Vigilance prirent place dans une loggia qui faisait face à l'orchestre.

Les enfants étaient restés au centre de la salle, sous les ordres des mulâtres, dans lesquels Bellici avait reconnu les fidèles Bauer et Harold. Par deux on les fit placer derrière le velum, et l'on entendit leurs cris joyeux à la vue du gigantesque sapin.

L'orchestre entama aussitôt à pleins cuivres une marche triomphante, que toute l'assistance accompagne de battements de pieds. Après d'agréables variations l'orchestre finit dans un "forté" majestueux.

Mais les enfants, toujours derrière le velum, ne reparaisaient pas.

Bellici prit un air impatienté.

— Eh bien?... Est-ce qu'ils vont revenir.

Les conversations et les éclats de rire s'étaient tus peu à peu; on attendait les enfants qui ne se montraient pas, et l'on commençait à s'étonner du silence qui paraissait régner maintenant de l'autre côté du velum.

Bilvesy s'impatienta.

— Ils ne vont pas rester toute la nuit de l'autre côté!...

A ce moment Bellici aperçut en face de lui, parmi les musiciens, Thomas, qui se tenait debout. Cette présence devait être un signal convenu, car l'Italien se leva et dit à ses voisins:

— Allons voir! Il est impossible que ces enfants restent ainsi silencieux.

Il écarta le grand velum qui masquait l'autre porte. Le rideau glissa sur ses tringles de cuivre.

— Personne! fit-il avec une surprise feinte, parfaitement jouée.

La foule qui le suivait se précipita. Le sapin, dépouillé de ses jouets, restait seul

debout au milieu de la salle complètement vide.

— Où sont-ils?

— Nos enfants!

— On nous a pris nos enfants!

— Allons donc!

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Nos enfants! Nous voulons nos enfants!

Les exclamations se croisaient furieuses ou angoissées. On se bousculait.

Bilvesy, ayant écarté brusquement les premiers rangs, pénétra dans la salle.

— Qu'y a-t-il?

— Les enfants ont disparu! fit Bellici.

— C'est impossible!...

— Les enfants devaient entrer par ce côté du velum, faire le tour de l'arbre, et revenir dans la salle par l'autre côté du rideau. Tout cela pouvait prendre à peine cinq minutes. Ils ne sont plus là.

— Quels étaient les deux noirs qui commandaient la manoeuvre?

— Deux des plus dévoués. Ils adorent les enfants, et je suis sûr d'eux.

— Enfin, par où ont-ils pu sortir de la salle? Il n'y a pas de portes de ce côté!

— Peut-être par cette fenêtre? fit Thomas qui, sous la barbe de Le Charbonnier, s'était approché.

Il désignait de la main une fenêtre dont les larges rideaux d'étoffe étaient fermés. Un papier y était épinglé.

Bellici le prit et lut:

"Je t'avais averti. — RED HAIR."

— Canaille! hurla Bilvesy en tendant le poing à la fenêtre.

Mais la foule s'ameutait et démolissait tout dans la salle. Des voix s'élevaient qui invectivaient Bilvesy. Plusieurs lui montraient le poing, l'accusant déjà d'avoir livré les enfants à Red Hair.

Celui-ci s'était retourné: il croisa les

bras en face de la foule hurlante, comme pour y prendre note dans sa mémoire de ceux qui avaient commis le crime de lèse-majesté en le prenant à partie. Puis sa voix résonna sèche et métallique :

— Demain le Conseil appréciera les actes de quelques-uns d'entre vous.

Un silence profond se fit aussitôt, tant on redoutait sa vengeance, qu'on savait inexorable.

Maintenant, reprit-il, qu'on prenne des torches et qu'on fouille la ville. C'est une mauvaise plaisanterie qu'on a voulu nous faire. Je saurai châtier les coupables. Soixante enfants ne disparaissent pas comme cela. Nous allons les retrouver, rassurez-vous.

Comme la foule, nerveuse, s'écoulait dans la rue principale, Bellici rejoignit Bilvesy et lui dit à l'oreille :

— On vient de trouver les deux nègres assassinés sous la fenêtre, dans la ruelle.

— Pourvu qu'on retrouve les enfants vivants, répondit Bilvesy, sans s'inquiéter des noirs prétendus assassinés.

La ville fut fouillée en tous sens : on visita les magasins d'approvisionnement, la salle des prises, la prison : on ne découvrit rien. Le Charbonnier déclara qu'il avait fait le tour de la poudrière sans rien trouver. Bellici fit la même déclaration pour le parc aux ballons et les hangars, dans lesquels ils n'avaient pas voulu laisser pénétrer la foule pour qu'on ne détériorât pas les appareils.

A la porte de la ville les hommes de garde n'avaient rien vu. Personne n'avait demandé à sortir. Toute la nuit se passa en vaines recherches, et le jour naissant montra des visages anxieux et fatigués. Par groupes lamentables les habitants du Nid de Guêpes erraient entre les hautes murailles.

A neuf heures une nouvelle se répandit : il y avait sur la maison turque un

message de Red Hair. Tout le monde s'y porta. Une inscription à la craie rouge s'y trouvait, en effet :

“ Vos enfants sont en sûreté. Ils seront élevés par mes soins. Que chacun de vous regagne le baignoire. — RED HAIR. ”

Une explosion de rage éclata. Les jurons se croisaient, les poings se tendaient. On invectivait l'inscription comme si elle avait été un peu de Red Hair.

L'effervescence était telle qu'on n'avait pas remarqué les arrestations opérées par ordre du Conseil de Vigilance à la suite des injures adressées la veille à Bilvesy.

Pourtant, le soir, huit corps se balançaient au balcon de la salle du Conseil, tandis que sur la porte était affiché l'arrêt de condamnation pour rébellion et injures au grand chef.

La soirée fut morne ce jour-là au Nid de Guêpes. Les maisons se fermèrent de bonne heure, les verrous furent mis à l'intérieur, et autour des tables on proféra, tout bas, des menaces contre Bilvesy.

A dix heures, comme la nuit était complète, Bellici et Thomas se tenaient au milieu du pars d'aérostation, étendus dans l'herbe sur le coude, et regardaient les étoiles en silence.

Tout à coup, Thomas murmura :

— Monsieur Bellici, les voilà ! et il désigna en face d'eux, au dessus de l'horizon deux points lumineux pareils à des étoiles qui semblaient venir à eux.

— Oui. Allume les lampes.

Thomas se leva et ouvrit un vaste hangar, il tourna un commutateur, la toiture vitrée s'illumina. Il fit de même pour le second hangar.

Les deux points lumineux qu'ils avaient vus dans le ciel s'étaient éteints. Deux masses de forme allongée devenaient visibles, et bientôt les deux dirigeables ma-

noeuvrant en silence vinrent se placer en face des hangars dont Thomas avait ouvert les portes. Ils y pénétrèrent sans qu'on entendit le moindre bruit du moteur.

Les deux aérostats étaient maintenant dans les deux immenses remises jumelles. Des hommes qui attendaient les amarrèrent avec des câbles, tandis que les pilotes quittaient les nacelles.

— Eh bien? fit Bellici.

— Arrivés en bon port, fit la voix de Bourdhier.

— Quatre heures de voyage seulement, ajouta Harold.

— Admirable, pour une première traversée. Quelles nouvelles de là-bas?

— Notre arrivée sur le Court House a d'abord produit une panique, mais je vous conterai tout cela en détail. On exécutera vos instructions, tout Jacksonville est avec vous.

— Les quatre pilotes?

— Ecroués à la prison de la ville.

— Et ma petite Marthe? fit timidement Thomas.

— Elle m'a chargée de vous embrasser. Elle vous attend avec impatience dans la villa du docteur Dalbray.

CHAPITRE XVIII

La semaine qui suivit la disparition des enfants fut très mouvementée au Nid de Guêpes.

Une fureur sourde contre Red Hair régnait. On le guettait. Chacun écoutait les bruits suspects; on montait sur les murailles pour observer la plaine ou la forêt au delà des marais, comme si l'invisible ennemi allait paraître soudain avec sa chevelure d'un rouge ardent. Les hommes sortaient armés, les femmes portaient des poignards. La nuit on se barricadait et l'on cachait les bijoux au fond des armoires.

De son côté, le Conseil de Vigilance avait pris des mesures sévères: la garde de la porte de la ville avait été doublée. Un homme se tenait en permanence sur la muraille, observant l'horizon. Des patrouilles circulaient en ville, et un poste armé avait été établi dans le village nègre.

Sur la demande de Bellici, dix hommes avaient été installés dans le pavillon du portier de la prison, avec ordre de tirer sur toute personne qui essaierait d'entrer sans un sauf-conduit de Bilvesy ou du directeur. Les clefs de la poudrière étaient entre les mains de l'Italien, les demandes d'explosifs devaient lui être adressées et porter le visa d'un membre du Conseil. Quant à la poudre et aux cartouches, il en avait fait déposer une provision dans chaque maison, pour éviter qu'on ne s'approchât de la poudrière. Les palissades qui entouraient le parc des ballons furent surélevées et garnies de pointes acérées: il était interdit de pénétrer dans l'enclos.

Aidé de Thomas, l'Italien ne restait pas non plus inactif du côté des prisonniers. Ce dernier surveillait rigoureusement l'entrée de la prison.

Harold et Bourdhier, qui s'étaient fait le mieux qu'ils avaient pu la tête et l'allure des deux anciens pilotes des dirigeables tenaient prêts les deux aérostats et logeaient dans les hangars.

Un soir, Bellici passa dans les ateliers pour prévenir que le départ aurait lieu à la nuit. Chacun devait se tenir prêt, vêtu le plus légèrement possible, sans souliers et sans bagages. Il divisa les prisonniers en deux groupes, à la tête desquels il mit Berlington et Mario Barton.

Clarencet avait demandé à rester. Après un instant d'hésitation l'Italien y avait consenti. L'ingénieur, par ses connaissances de mécanique et d'électricité, pouvait encore lui être très utile. Il lui fit

donner des vêtements de gardien. Clarenset le remercia d'un long regard de reconnaissance.

Lorsque la nuit fut venue, Thomas ouvrit la porte de la ruelle qui conduisait au parc d'aérostation. Les deux groupes de prisonniers, qui attendaient fiévreusement dans la cour, s'y engagèrent à la file indienne. Les pieds nus ne faisaient aucun bruit sur le sentier, et cette marche silencieuse d'ombres courbées, eût impressionné un passant attardé. Après avoir contourné la poudrière, les prisonniers franchirent l'enclos des ballons par deux planches enlevées dans la palissade. Ils gagnèrent les hangars dans lesquels ils pénétrèrent. Bourdhier et Harold les y attendaient. Ils les firent monter dans les nacelles, où ils se tinrent debout, serrés les uns contre les autres.

Bellici avait recommandé le silence le plus complet: pas d'adieux, pas de manifestations; on se reverrait bientôt. Après avoir regardé le ciel et la direction du vent, il fit ouvrir toutes grandes les portes et donna l'ordre du départ.

Le premier dirigeable sortit lentement, s'éleva dans les airs, vira sur lui-même, et disparut bientôt du côté de la forêt vierge. Le second peut-être plus lourdement chargé, ne démarrait pas. Il y eut un moment d'angoisse. Mais bientôt il s'éleva lentement à sontour, vira également et suivit la direction du premier.

A ce moment un cri se fit entendre du côté de la porte de la ville et un coup de feu retentit dans la nuit.

— Qui est de garde à la porte? fit vivement Bellici.

— Un nommé Muller avec six hommes, répondit Thomas.

— La nuit n'est pas assez noire, il a vu le ballon. Voilà qui va déranger nos plans s'il donne l'alarme.

— Laissez-moi faire, fit Thomas.

— Où vas-tu?

— Ne vous inquiétez pas. Je vous rejoindrai tout à l'heure à la prison.

Il disparut dans la nuit avant que Bellici eu le temps de le retenir.

Lorsque Thomas arriva à la porte de la ville, Muller gesticulait devant deux hommes du poste qui l'écoutaient.

— J'ai vu le ballon qui filait comme je vous vois! C'est pas clair, il n'y a pas de départ en ce moment. Je vous dis que ce sont des gens qui se sauvent, on a déjà enlevé nos enfants peut-être bien de cette façon.

— Supposons que ce soit le Conseil de Vigilance qui nous plaque.

— Ou bien Red Hair qui nous brûle la politesse en emportant les femmes.

— C'est pour cela que j'ai tiré. Faut donner l'alarme et prévenir le patron.

— Tu n'es pas fou? fit Thomas qui s'était approché, j'étais de garde il n'y a pas un quart d'heure près des hangars, et je te jure que les deux ballons faisaient sagement dodo.

— Enfin, j'ai pas rêvé! répétait Muller. Je les connais bien, bon sang! J'ai déjà fait trois voyages dedans. Je l'ai bien vu qui filait bon train de ce côté, poussé par la brise.

— Si tu ne me crois pas, viens jusqu'au parc, insista Thomas, qui savait que l'autre refuserait; tu verras s'ils sont encore là.

— Et la porte se gardera toute seule?

— Les copains sont là.

— Penses-tu! pour que demain je me balance par ma cravate au balcon de la salle du Conseil? Non, mon vieux, on verra ça demain au jour. S'il manque un ballon au parc je ferai mon rapport au grand chef.

— C'est ça! Passe demain au parc, j'y reprends la garde à cinq heures, tu m'y trouveras.

Puis, d'un air finaud il ajouta :

— Motus jusque-là, si tu veux avoir le bénéfice de ton rapport au grand chef. Tu sais qu'il donne cinq cents dollars à celui qui signale quelque chose d'intéressant.

— Vrai? fit Muller.

— Tu ne lis donc pas les avis affichés à la porte du Conseil?

— Je ne sais pas lire.

— Eh bien, mon vieux, il y a cinq cents dollars pour celui qui apporte au patron des tuyaux intéressants; c'est bon à prendre.

Thomas vit que Muller jetait un regard sournois sur ses deux compagnons, qui restaient à écouter les deux mains dans les poches, le fusil en bandoulière.

— Je le pense bien, murmura-t-il, c'est presque une part de prise! Et comme je suis certain d'avoir aperçu le ballon...

— Eh bien! fais ton rapport!

Puis, plus bas, Thomas lui glissa à l'oreille :

— Seulement, méfie-toi que tes deux copains ne le fassent pas avant toi.

Muller cligna de l'oeil, serra la main à Thomas, et s'adressant à ses deux compagnons de garde :

— Allons, vous autres! On va faire un tour jusqu'à la porte, histoire de voir si Red Hair ne se ballade pas sur le marais.

Thomas tourna le dos et se dirigea vers la prison. Arrivé à moitié route, il fit un crochet, gagna la muraille d'enceinte et revint sur ses pas jusqu'à l'angle du corps de garde, où il se blottit.

Muller et ses deux compagnons, arrêtés à quelques pas de lui, discutaient àprement. Les deux autres, alléchés par la prime, en voulaient leur part. Ils exigeaient que Muller les citât dans son rapport.

Celui-ci refusait. Ses compagnons n'avaient pas vu le ballon, puisqu'ils étaient arrivés seulement après le coup de feu. Mais ceux-ci, avec une mauvaise foi évi-

dente, soutenaient maintenant qu'ils l'avaient très bien aperçu et le décrivaient avec force détails.

Muller, tout à coup, parut céder.

— C'est bon, on partagera la prime. C'est juré! Allons maintenant jusqu'à la porte et je me couche après, c'est votre tour de faction. Les trois hommes vérifièrent leur carabine et se dirigèrent vers la grande porte qui donnait sur le marais. Thomas les suivit en se dissimulant le mieux qu'il put. La nuit n'était pas très claire et le falot que portait l'un des hommes indiquait seul leur position.

Ils s'engagèrent sous la large voûte. La lourde porte de bois était fermée. Muller ouvrit une petite poterne, fit passer les deux hommes et les suivit.

Thomas s'était approché, il s'adossa à la poterne et tendit l'oreille. Il entendit bientôt un cri étouffé et la chute d'un corps; puis un souffle haletant, le bruit d'une lutte et de nouveau une chute plus retentissante que la première, avec un éclaboussement d'eau.

Il attendit quelques minutes, tenant à la main un bon couteau qu'il avait tiré de sa ceinture.

Le silence était retombé.

— Mais ces trois honnêtes gens me paraissent s'être enlizés confraternellement! Voilà qui simplifierait la besogne.

Il passa la tête par la poterne. La lune qui se levait éclairait faiblement le marais à quelques mètres de lui. La surface en était parfaitement lisse et tranquille, sauf un point où la couche verdâtre de moisissure semblait avoir été enlevée.

— Que le diable ait leur âme! fit Thomas comme oraison, et il regagna la prison pour faire part à Bellici des événements de la nuit.

Le lendemain, la disparition des trois gardes de la porte, surexcita à nouveau les esprits. Le Conseil ordonna une en-

quête, qui n'aboutit pas. Thomas, bien entendu, s'était dispensé d'y apporter des éclaircissements. Les hommes restés dans le poste ne pouvaient donner aucun renseignement. Bilvesy les fit passer en jugement et condamner pour n'avoir pas veillé: ils eurent beau déclarer que ce n'était pas leur tour de garde, ils furent pendus tous les quatre le même soir.

Le poste de sentinelle à la porte n'était plus enviable: on risquait de disparaître mystérieusement ou d'être pendu si on laissait passer un événement important sans le remarquer. Aussi, sentait-on une répugnance visible à prendre le tour de faction. Ceux qui savaient qu'ils étaient désignés pour le soir faisaient demander le médecin dans la matinée sous prétexte d'accès de fièvre, ou s'arrangeaient pour être dirigés sur un autre point de la ville.

Pour calmer ces craintes grandissantes, Bellici, fort habilement, déclara au Conseil qu'il prendrait la garde lui-même avec Le Charbonnier et huit hommes à l'épreuve. Il demanda qu'on lui donnât seulement un suppléant de nuit pour la prison. Ce bel exemple lui valut les félicitations du grand chef. Un poste de douze hommes à la prison serait suffisant, puisque la nuit tous les prisonniers étaient enfermés à double tour dans leurs cellules.

Bellici annonça, d'ailleurs, que chaque soir, avant de prendre la garde à la porte, il ferait une ronde dans les cellules vérifierait toutes les chaînes, tous les verrous, et laisserait les clés à la porte d'entrée pour le cas d'incidents pendant la nuit.

Le Conseil approuva ces dispositions, sur lesquelles il surenchérit: vingt hommes prendraient la garde tous les soirs à la porte, dix veilleraient toujours dehors et seraient relayés toutes les deux heures; en outre, d'autres postes de nuit furent établis au milieu de la rue principale, au

village nègre et devant le parc des ballons.

Dans la journée Bellici s'était enfermé à la maison rouge avec Thomas.

— Pourvu que la nuit soit noire ces jours-ci.

— Vous avez donné des ordres à Bourdier et à Harold pour qu'ils ne partent qu'en cas de nuit sans lune.

— Oui... Mais je voudrais savoir les dirigeables rentrés. Je ne puis agir que si je suis certain qu'ils sont arrivés en bon port et que l'on a accueilli favorablement les instructions que j'ai fait transmettre par Bourdier au moment de l'enlèvement des enfants.

— Nous veillons ce soir à la porte?

— Il faut qu'officiellement nous soyons loin de la prison cette nuit... As-tu suivi exactement mes instructions?

— Oui, monsieur Bellici. J'ai porté le reste de la provision du parc dans chaque atelier, à raison de vingt litres par atelier. J'en ai placé dix litres à chaque étage de cellules, au réfectoire et dans votre cabinet de travail.

— Et le coton?

— Une balle à chaque endroit.

— Clarencet est au travail?

— Il installe ses fils.

— A-t-il assez de cordon?

— Oui. Depuis huit jours tout le monde en fabriquait dans les ateliers: il y en a des mètres et des mètres.

— Je t'attends à huit heures, ce soir, dans mon cabinet, avec Clarencet. Procure-lui un chapeau de feutre et un veston, au lieu de son uniforme de gardien.

— C'est facile.

— Si tu avais à me parler, je suis cette après-midi avec Thow et Bauer, au village nègre, ou j'ai à travailler sérieusement.

— C'est entendu.

Le soir, à l'heure convenue, les trois amis étaient réunis dans le cabinet de travail du directeur de la prison.

— Tout est prêt? interrogea Bellici.

— Oui, fit Clarenset, tous les postes sont disposés et raccordés ensemble. Il me reste à relier le cordon principal au tas que j'ai disposé dans votre cabinet.

L'ingénieur désignait un ballot de coton éventré près duquel étaient alignés quelques bidons en fer-blanc.

— Je vais vous aider.

Bellici prit à brassées les papiers qui se trouvaient sur son bureau et les jeta sur le ballot de coton, tandis que Clarenset, prenant les bidons, en versait le contenu sur les papiers, le tapis d'Orient, les coussins et les rideaux des fenêtres.

— Voilà qui est fait.

— Quelle est la vitesse de combustion du cordon?

— Cinq mètres à la minute environ.

— Où se trouve le point de jonction?

— Contre la porte de la grille.

— Vous êtes sûr qu'il ne peut pas y avoir de ratés?

— J'en suis sûr, répondit l'ingénieur. J'ai expérimenté le cordon à différentes reprises.

— Pour plus de sûreté, tu as de fausses clés, fit l'Italien en se tournant vers Thomas?

— Les voilà. Je défie bien d'ouvrir une des portes de la prison, avec une de ces clés-là.

— Alors, partons.

Les trois hommes descendirent en silence et gagnèrent la cour. Là, Bellici sortit un cigare de sa poche, en coupa le bout entre ses dents, puis ouvrant la porte du pavillon qui servait de corps de garde, il y pénétra. Une douzaine d'hommes y jouaient aux cartes en buvant.

— Bonsoir, gentlemen!

— Bonsoir, monsieur le directeur.

— Je viens de faire mon inspection : tout va bien, les prisonniers reposent. Voici les clés. Je vais monter la garde à la porte, s'il y avait quelque chose d'anormal, envoyez quelqu'un me prévenir.

— C'est entendu, monsieur le directeur.

— Avez-vous un peu de feu à m'offrir?

L'un d'eux tendit sa pipe. Bellici alluma son cigare.

— Maintenant... Cordon, s'il vous plaît!

On rit bruyamment et un homme se leva, décrocha une grosse clef, et sortit avec lui pour aller ouvrir la porte de la grille.

Lorsque les trois amis furent dehors, Bellici s'assura qu'on fermait bien la porte.

— Double tour, camarade.

— Soyez sans crainte.

— Et n'hésitez pas à venir me prévenir si vous entendez du bruit dans les cellules : quelque fois ces lascars ont des crises.

— On enverra tout de suite un homme.

— Bonsoir!

— Bonsoir, monsieur le directeur.

Lorsque l'homme eut refermé sur lui la porte du pavillon de garde, Bellici appuya très naturellement le bout allumé de son cigare sur un point que lui avait désigné Clarenset. Une petite flamme bleuâtre scintilla et courut bientôt le long du mur du pavillon. Elle passa sur la crête du toit et disparut de l'autre côté dans la cour.

Bellici allongea le pas, suivi de Clarenset et de Thomas. Mais ce dernier, avant de rejoindre ses compagnons, avait introduit vivement une forte pointe de fer dans la grille : d'un coup de marteau sec il encloua la serrure. Bellici n'avait pas remarqué son geste.

Comme ils arrivaient à la porte de la ville, ils virent une lueur qui partait des quatre coins de la prison, éclairant les larges fenêtres grillées.

— Ça y est! Nous voilà tous grillés

avec les prisonniers! murmura Thomas.

Les trois hommes pénétrèrent dans le corps de garde, sans paraître avoir remarqué l'incendie, et, prenant les carabines au ratelier d'armes, se disposèrent à monter la garde.

CHAPITRE XIX

L'incendie avait pris de suite de vastes proportions. Une lueur éclatante illumina bientôt la place, et l'alarme fut donnée à la fois au corps de garde et dans la ville, où le sifflet d'alarme appela dehors tous les hommes. De tous côtés les habitants, hâtivement vêtus, sortaient des maisons, s'interrogeaient sur l'événement. Red Hair avait-il été fait prisonnier? Ou bien avait-on à déplorer une nouvelle intervention de lui?

Les flammes déjà hautes indiquèrent la nature et l'endroit du sinistre. Aussi la foule fut-elle bientôt considérable sur la place.

Bellici avait donné aussitôt l'ordre aux vingt hommes du poste de sortir. Il en disposa dix à la porte, et à la tête des autres courut à la prison.

Bilvesy y était déjà arrivé.

Son visage blême, éclairé par les lueurs de l'incendie, exprimait une fureur intense. Il serrait nerveusement un stick qu'il tenait à la main.

La grande cour n'était plus qu'un brasier et les hommes du poste hurlaient derrière la grille qu'ils ne pouvaient ouvrir. Bilvesy avait donné l'ordre de desceller la porte, mais la chaleur devint vite si intense que le cercle des sauveteurs dut reculer.

— De la dynamite! faites sauter la grille, hurla le chef.

Sur un ordre de Bellici, Thomas partit en courant vers la poudrière; mais, au tournant de la grande rue, il ralentit le pas en murmurant:

Des détonations sourdes s'entendaient à l'intérieur, les murs craquaient et se fendaient, les toitures s'écroulèrent au milieu d'une gerbe d'étincelles; une fumée intense s'élevait en volutes noires dans le ciel, enveloppant la place d'un brouillard âcre.

Bellici mettant lui-même la main à l'oeuvre, avait fait démolir quelques magasins de réserve attenants à la prison pour que le feu ne se communiquât pas à la ville ou à la poudrière. Sous sa direction précise, les hommes allaient et venaient, tandis que Bilvesy suivait les mesures prises, les approuvant d'un geste de tête.

Les femmes, massées sur la place, restaient silencieuses, et, derrière elles, les nègres regardaient la flamme sans mot dire, serrés les uns contre les autres.

Quand le jour vint, il ne restait plus de la prison-laboratoire que quelques pans de murailles et un monceau de ruines fumantes.

— Inutile de se presser, c'est un grand honneur qu'on fait à ces gens de corde de les laisser brûler en paix; moins il en restera, mieux cela vaudra.

Bellici se multipliait. Il ne fallait pas songer à éteindre l'incendie. L'eau manquait, et il n'y avait pas de pompes dans la ville. Il prit la tête d'une colonne.

— Faisons le tour par les ruelles. Il y a une porte par derrière que nous pourrions peut-être ouvrir pour sauver les prisonniers.

— Oui, répondit Bilvesy, les prisonniers d'abord: il faut tout faire pour les sauver.

Lorsque la troupe déboucha dans la ruelle elle dut reculer. De ce côté le brasier était encore plus violent: il était impossible de pénétrer dans la prison. Bellici eut un grand geste de désespoir parfaitement joué. On revint sur la place. Il fallait laisser le feu continuer son oeuvre.

Profitant d'un moment où il se trouvait seul à côté de Bellici, Thomas lui avait dit rapidement :

— Le ballon est arrivé. Il a profité de la fumée pour rentrer au hangar sans avoir été remarqué.

— Eh bien ? Quelles nouvelles ?...

— Débarquement sans incidents. Vos instructions ont été exécutées : dans deux jours, au plus tard, vous entendrez le signal convenu, et on attendra vos ordres.

— Enfin, murmura Bellici.

Dans la matinée le Conseil de Vigilance se réunit. Bilvesy, nerveux, le présidait. Bellici, qui portait un bandage au poignet gauche pour simuler une blessure reçue au cours du sauvetage qu'il avait essayé, se tenait près de lui. Les autres membres du Conseil, silencieux, étaient assis dans les vastes fauteuils du cabinet du chef. Bilvesy prit la parole.

— Gentlemen, vous savez comme moi la perte immense que nous venons de faire. Les soixante-dix prisonniers qui travaillaient à la prospérité du Nid de Guêpes ont disparu dans les flammes. Il ne faut pas cependant, que ce malheur nous abatte : nous trouverons d'autres auxiliaires. Le Nid de Guêpes n'est pas atteint dans ses oeuvres vives par ce sinistre. Avant de vous soumettre mes projets, je veux vous faire part de l'enquête rapide que j'ai faite cette nuit même.

Un grand silence s'était fait dans la salle.

— D'abord, reprit-il ne cherchons pas de mystérieuses interventions dans les événements qui se sont accomplis. Il résulte des explications qui m'ont été données par des témoins et par notre camarade Barberousse, dont je me plais à reconnaître le dévouement, qu'une provision importante d'essence et de poudre noire avait été introduite la veille dans les ateliers

pour la fabrication d'un nouvel explosif destiné à incendier Jacksonville. En me communiquant la formule, Barberousse m'avait signalé le danger de ce produit nouveau en me demandant de faire établir des dépôts provisoires contres les murailles, loin des maison. C'est dans un de ces ateliers que le feu a dû prendre spontanément.

— J'étais à ma fenêtre quand les premières flammes ont jailli, interrompit un des membres du Conseil ; elle paraissaient s'élever de points absolument opposés, comme si il y avait eu plusieurs foyers.

— Ah ! fit Bilvesy étonné.

Tous les yeux se portèrent sur Bellici.

— Je n'en suis pas surpris, répondit l'Italien, vous savez tous que les ateliers donnent sur un long couloir. La nuit, pour l'aération, toutes les portes intérieures sont ouvertes. L'inflammation spontanée qui s'est produite dans l'atelier du centre s'est communiquée de proche en proche à travers les salles, et lorsque la lueur en parut à l'extérieur, il est tout naturel que ce soit par des endroits en apparence opposés, alors que tout l'intérieur des bâtiments flambait.

— Pourtant, reprit l'interrompateur, qui en voulait un peu à Barberousse de sa situation privilégiée, ton cabinet de travail est dans un bâtiment séparé. Des flammes sortaient aussi par les fenêtres de ton appartement.

— J'ai été frappé comme toi de cette circonstance, répondit l'Italien sans se déconcerter. Voici comment je me l'explique : une galerie relie, par derrière, mon cabinet aux ateliers ; cette galerie, je m'en souviens et j'en avais fait l'observation, contenant des bidons de vernis pour repeindre entièrement mon cabinet. La chaleur qui se dégagait du couloir a dû les faire éclater, ils ont pris feu, et la cage d'escalier formant un appel d'air, d'incen-

die s'est propagé de suite aux tapis et aux tentures de mon appartement.

— C'est en effet fort plausible.

— Ne devais-tu pas faire une ronde chaque soir? continua l'interrupteur tenace.

— Dans les cellules, pas dans les ateliers. Je l'ai faite hier sans rien remarquer d'anormal, deux heures avant l'incendie: d'ailleurs, continua Bellici pour détourner la conversation de ce sujet dangereux, j'estime comme le chef que Red Hair n'est pour rien dans l'affaire: il faut y avoir une cause fortuite et nous employer au plus tôt à réparer les dégâts.

Le Conseil approuva cette déclaration.

— Voici quels sont mes projets, reprit Bilvesy: dans quinze jours trois équipes partiront avec les dirigeables avec mission de nous rapporter des ingénieurs, des architectes, des chimistes et un médecin. Nos six hélicoptères nous ramèneront de Jacksonville quelques recrues intéressantes. En attendant, avec nos nègres nous reconstruirons une prison provisoire. Vous voyez que le mal est facilement réparable.

Le Conseil gardait le silence.

— Il faut cependant nous occuper de Red Hair, reprit le chef.

A ce mot tout le monde tressaillit involontairement.

— Trois hommes ont disparu hier. Un énervement, je dirais même une terreur secrète, règnent sur le Nid de Guêpes. Il nous faut redoubler de précautions et nous emparer de Red Hair à tout prix.

— Red Hair n'existe pas! grommela Bellici en haussant les épaules.

— Pourtant des faits inexplicables sont là.

A ce moment, une pierre lancée de la place, traversa la vitre et vint tomber sur le tapis. Bilvesy se leva, saisit sa carabine et courut à la fenêtre, qu'il ouvrit: la place était vide.

— Damnation!

Bellici avait ramassé le caillou; il était enveloppé dans un papier. Il le tendit au chef qui le déplia fébrilement, le lut et grinça des dents.

— Qu'y a-t-il? Lisez! Lisez!

Bilvesy eut un ricanement.

— C'est un message de celui dont nous parlions à l'instant, de ce damné Red Hair.

Tout le monde s'était levé.

— Voici ce que cette canaille me dit:

"Il est trop tard, le Nid de Guêpes est perdu, la potence et la guillotina vous attendent tous. — RED HAIR."

De véritables hurlements saluèrent cette déclaration. On l'interpellait, les jurons se croisaient dans l'air.

Bilvesy dominant le tumulte, debout sur une chaise, parvint à se faire entendre.

— Red Hair peut venir! Je me moque de ses attaques. Nous avons cinq cents fusils et mille nègres que nous pouvons armer.

A ce moment la porte de son cabinet s'ouvrit brusquement, et un homme couvert de sang, essoufflé, entra: c'était Willy.

— Excuse-moi, chef, une nouvelle grave à t'annoncer: le poste du village nègre a été massacré. Tous les noirs sont partis.

— Comment, partis? tonna Bilvesy.

— Ils ont franchi les murailles derrière le village.

— Et le marais?

— Ils avaient tous, même les femmes, des paquets de poudre 24 et des échelles.

— Qui leur en a donné? s'écria fort adroitement Bellici.

— Red Hair!

— On l'a vu?

— Non, mais c'est en criant son nom

qu'ils se sont élancés sur le poste pour nous égorger... Après une lutte, j'ai pu me cacher sous un cadavre et les voir fuir. Ils ont des carabines et des munitions. Je suis venu en courant pour t'avertir.

— Willy, exténué, tomba sur un fauteuil.

— Il faut aller voir.

Tout le Conseil se leva et l'on courut au village nègre. Sur la route la nouvelle se confirmait. Les habitants de la rue principale déclaraient que leurs domestiques avaient tous disparu.

Suivi d'une foule hurlante, Bilvesy arriva au village des noirs. Il était en effet vide. A cinq cents mètres de là, des échelles étaient encore adossées à la muraille d'enceinte. Bilvesy escalada rapidement d'une d'elles. Il aperçut au loin, disparaissant derrière les derniers massifs de rhododendrons, la masse des nègres. Il blémit, et, dans un mouvement de rage, brisa sa carabine contre le mur. Puis plus calme, il redescendit. La foule l'entourait maintenant. On l'interpellait en toutes les langues, avec des exclamations et des jurons; les femmes, affolées, commençaient à gémir. Le nom de Red Hair circulait dans les groupes. Bilvesy, se tenant sur les dernières marches de l'échelle haussa la voix.

— Demain nous nous réunirons tous dans la salle des prises. Vous n'avez rien à craindre. Les nègres sont incapables d'une attaque. Le premier qui parle de peur je lui brûle la cervelle.

La foule s'écoula lentement avec des murmures.

Le soir Bellici réunit dans la maison rouge Thomas, Clarencet, Rouxelle Bourdhier, Berbi et Harold.

— Mes amis, leur dit-il, nous restons les derniers dans cette ville maudite. Mais nous n'allons pas tarder à nous échapper. Tous les prisonniers sont en sûreté, Bour-

dhier et Harold les ont conduits sains et saufs à Jacksonville. Ils ont pu vous répéter avec quel enthousiasme, ils ont été accueillis. Bauer et Thow ont habilement dirigé la fuite des malheureux noirs qui végétaient ici. Ils sont établis à l'est. Nous les retrouverons en temps utile. Dans une conversation, où vous étiez, Clarencet, et vous, Thomas, j'ai dit au docteur Dalbray, qui est maintenant lui aussi en sûreté, que je ne m'estimais pas le droit de détruire par la violence le Nid de Guêpes. Vous avez bien voulu me laisser agir à ma guise, cette association de bandits croule d'elle-même. Si mon plan continue à réussir, dans quelques jours tous ces forçats évadés regagneront leur baignoire. Mais c'est maintenant surtout qu'il faut agir prudemment. Soyez toujours à proximité de moi pour obéir au premier signal, et portez toujours sur vous une provision de cette poudre 24 qui permet de traverser les marais. A la faveur de vos déguisements, et surtout de l'affolement qui règne vous passerez ici inaperçus, mais ne vous mettez pas en évidence. Tout le monde s'épie en ce moment, car on sait que Red Hair est dans la ville.

— Red Hair? fit Rouxelle, quand connaîtrons-nous cet auxiliaire précieux qui nous dirigea et nous sauva maintes fois dans la forêt vierge avec lequel vous semblez encore d'accord pour nous sauver?

L'Italien gardait le silence.

— Dites-nous si nous le verrons un jour? reprit Clarencet d'une voix contenue. Devez-vous, l'un et l'autre, garder l'anonymat dans le dévouement? Je vous en supplie, répondez-nous.

Bellici s'était levé lentement.

— Oui... Vous le connaîtrez un jour.

Comme un silence se faisait, la clochette de la grille tinta.

— Silence! ne bougez pas, je vais ouvrir.

Laissant ses compagnons dans la chambre du premier étage où il les avait réunis, il descendit et traversa le petit jardin.

Un homme se tenait près de la grille.

— Qu'y a-t-il ?

— Je n'entre pas, fit-il; un mot seulement.

Bellici s'approcha.

— Le Conseil de Vigilance se réunit dans une demi-heure chez le chef, sois exact et silence.

Tandis que l'homme s'éloignait en courant dans la grande rue, l'Italien rejoignit ses compagnons.

— Clarencet et Bourdhier, vous allez passer la nuit ici, dans la chambre orientale. Rouxelle et Harold coucheront dans la salle Renaissance, Thomas aura les honneurs de la chambre Louis XV avec Berbi. Moi, je coucherai sur le divan du salon, au rez-de-chaussée. Je suis appelé au Conseil, ne vous accupez pas de moi avant demain matin.

Puis se tournant vers Thomas :

— As-tu fait ce que je t'ai dit au parc des ballons ?

— Oui, avec Harold et Bourdhier à la tombée de la nuit.

— Je vais d'ailleurs y passer. Allons, bonsoir mes amis.

— Bonsoir ! monsieur Bellici.

CHAPITRE XX

Les membres du Conseil de Vigilance, convoqués par le grand chef à son domicile particulier, arrivèrent un à un au petit cottage anglais. Ils se glissèrent par la porte. Bilvesy les reçut dans l'antichambre et les fit monter dans son cabinet de travail. Lorsque les dix membres furent réunis, il alla fermer à clef la grille et les rejoignit. Aucune indiscretion ne paraissait à craindre puisque les

serviteurs noirs s'étaient tous enfuis. Il avait pris soin, en outre, de clore les volets.

Chacun sentait que cette réunion nocturne devait avoir un motif grave : aussi prit-on place en silence autour de la grande table qu'éclairait une seule lampe à pétrole.

— Je vous ai réunis ce soir, commença Bilvesy, parce que notre situation est loin d'être brillante. Entre nous, nous n'avons pas à nous cacher la vérité : la situation est tout à fait mauvaise. Nous avons près de nous un redoutable ennemi, d'autant plus terrible qu'il est invisible. Red Hair veut notre extermination ; tout ce qu'il a promis jusqu'ici, il l'a tenu. Et nous ne pouvons l'attaquer puisqu'il se dérobe toujours.

On l'écoutait en silence.

— La fuite des nègres supprime tout ravitaillement possible : c'est eux qui s'occupaient de la culture des champs, ce n'est pas nous qui allons nous y mettre. Ils faisaient marcher les usines avec une compétence que nous n'avons pas. Il faudra donc nous priver de lumière, de feu, et bientôt de vivres. Je sais que nous avons encore plusieurs mois de provisions dans les magasins, mais après ? Serons-nous forcés de recommencer, comme il y a quinze ans, la chasse dans les forêts vierges ? Ferez-vous admettre par nos camarades qu'ils ne vont plus vivre dans le repos sans le souci de l'existence journalière ? Non, n'est-ce pas ? Les équipes que nous enverrons en Europe ne reviendront pas avant un an. Que ferons-nous en les attendant ? Aurez-vous la force d'étouffer les révoltes qui peuvent naître ? Déjà un mouvement d'hostilité sourde se dessine contre nous. Je suis injurié en public, on bafoue le Conseil. On met sur notre dos tous les malheurs qui nous accablent. On nous accuse, on nous menace.

— «Je résiste actuellement par la violence. Croyez-vous que nous pourrions mâter nos camarades et tenir longtemps? Je vous pose toutes ces questions.

Personne ne répondit.

— Sans cette intervention damnée de Red Hair nous vivions ici à l'abri de tout danger. Je crains maintenant tout de lui. S'il le veut, cet ennemi acharné des peaux-rouges peut devenir leur allié, et si les Indiens nous attaquent, avec lui nous sommes vaincus d'avance. Car Red Hair possède une chose contre laquelle je ne peux pas lutter: il inspire la terreur. Quoi que nous puissions dire, tout le monde a peur de lui: vous les premiers.

Le Conseil se taisait toujours.

— Alors, que comptez-vous faire? prononça Bellici au milieu du silence.

— Le nid de Guêpes ne peut plus vivre en Floride, je vous propose de le reconstituer ailleurs. Nous trouverons en Chine par exemple, des populations de pirates qui nous accueilleront à bras ouverts, et nous aideront à fonder un Nid de Guêpes plus vaste, plus terrible, qui fera trembler le monde tout entier. Red Hair ne viendra pas nous retrouver là-bas.

— Comment veux-tu nous transporter tous en Chine? dit un des membres du Conseil.

— Pas tous. Nous seuls, les chefs. Les autres se débrouilleront ici comme ils le pourront.

Cette honteuse proposition de fuite parut recevoir l'assentiment de tous, car un murmure d'approbation y répondit.

— Et les femmes? fit encore Bellici.

Bilvesy eut un haussement d'épaules.

— Nous en trouverons d'autres!

Personne ne répondit. On ne pensait déjà plus qu'à la façon de s'évader de ce nid qui allait devenir infernal si la révolte se propageait parmi les forbans.

— Etes-vous disposés à partir tous les dix avec moi?

— Oui! répondirent-ils d'une seule voix.

— C'est bien. Retournez chez vous et prenez de l'or et tous vos bijoux. Dans une heure rejoignez-moi ici. Nous gagnerons le parc des ballons, dans la palissade duquel j'ai pratiqué une brèche. Les pilotes doivent être dans les hangars, Barberousse leur a donné l'ordre de ne plus quitter leur poste.

— En effet, répondit Bellici, les dirigeables doivent être en état de partir.

Une demi-heure après, les membres du Conseil, portant sur leurs épaules un lourd sac, étaient réunis de nouveau au cottage.

Ouvrant une porte, derrière la maison, Bilvesy gagna avec eux la palissade du parc aux ballons. Il y déplaça quelques planches et pénétra dans l'enclos. Comme ils marchaient dans l'herbe, le poste placé à l'extérieur de la porte du parc ne les entendit pas. Ils déposèrent leur charge contre le premier hangar et y pénétrèrent. Bilvesy, démasquant une lanterne sourde qu'il tenait à la main, éclaira la grande salle: le ballon n'y était plus. Une masse informe de toiles déchiquetées, de fers tordus, de planches brisées, gisaient à terre. Sur le mur qui faisait face on pouvait lire à la craie rouge:

RED HAIR

Ils restèrent pétrifiés, et c'est machinalement qu'ils se dirigèrent vers les autres hangars. Le second ballon et les hélicoptères étaient dans le même état de destruction, et le mur portait la même inscription à la craie rouge.

— Nous sommes perdus! murmura involontairement Bilvesy.

Comme ses compagnons restaient muets la gorge serrée par une peur involontaire, il les regarda un instant, hébété, puis

CHAPITRE XXI

semblant reprendre à nouveau son courage :

— Allons, il faut lutter. Nous verrons demain à l'assemblée ce qu'il nous reste à faire. Rentrez chacun chez vous.

En silence ils reprirent tous leur charge de bijoux et d'or, et, sans mot dire, se séparèrent.

Bellici, au lieu de rentrer directement à la maison rouge, poussa jusqu'à la grande place et prit la route circulaire des murailles.

A cent mètres de la porte il s'arrêta, et imita, par deux fois, le cri perçant du courlan.

— Carau!... Carau!...

Il attendit quelques instants et répéta le cri une seconde fois. De l'autre côté des murailles, au delà des marais, retentit aussitôt dans la nuit le croassement sonore de la grenouille-taureau, il fit encore deux cents mètres et renouvela son signal. Le croassement se fit encore entendre.

Il s'arrêta ainsi tous les deux cents mètres, et chaque fois qu'il répétait le cri du courlan, en face de lui, au delà des marais, on répondait à son signal.

Lorsqu'il arriva à l'endroit par lequel s'étaient échappé les nègres, le grelot très net du serpent à sonnette répondit au cri du courlan.

— Parfait! murmura-t-il.

Quand il eut fait ainsi le tour de la ville, il put constater qu'elle était entourée d'un cercle d'amis qui veillaient. Jacksonville avait exécuté ses instructions; il ne restait plus qu'à réduire les bandits par la famine et à les capturer pour les renvoyer dans les prisons d'où ils n'auraient pas dû sortir.

Bellici regagna la maison rouge et s'étendit tout habillé sur le divan après avoir mis le verrou.

La matinée du lendemain s'annonçait grosse d'orages. La nuit, loin de calmer les inquiétudes, les avait surexcitées; aussi, de grand matin, les maisons étaient déjà en rumeur. Les hommes accompagnaient les femmes aux magasins de réserve pour la distribution des vivres; la plupart étaient armés. On se dévisageait en passant, et beaucoup n'échangeaient plus le bonjour coutumier. Des groupes se formaient devant les maisons pour discuter la situation. Les uns soutenaient Bilvesy, disant qu'il saurait rétablir la prospérité du Nid de Guêpes, ramener les nègres, qui, après avoir erré dans les tourbières et sur les confins de la forêt vierge, reviendraient fatalement à la ville par crainte des peaux-rouges. D'autres attaquaient le grand chef, le déclarant incapable de sauver la colonie, démontrant son inertie en face de Red Hair, le rendant responsable de l'incendie de la prison.

Une rancune tenace se montrait maintenant plus ouvertement contre ce fils de lord, qui conservait dans le crime et le pillage la marque de son origine aristocratique. Tous ces bas criminels lui en voulaient de sa tenue impeccable, de son sang-froid et de la nuance de mépris hautain qui perçait dans sa voix.

Les femmes envenimaient les discussions, excitaient leurs maris contre le Conseil, qui s'attribuait certainement le meilleur des prises; contre Barberousse, ce camarade obscur, dont personne ne parlait il y a quelques mois, et qui, tout à coup, comblé de privilèges, jouait au petit dictateur à côté de Bilvesy.

Bellici, au réveil, avait réuni ses compagnons; il leur avait recommandé d'être toujours armés, de soigner leur déguisement et leur allure de pirate, et de se

munir d'une bonne provision de poudre 24. Il ordonna à Rouxelle, Harold, Bouchier et Berbi d'aller prendre la garde à la porte de la ville et de se tenir prêts à tout événement. Quant à Clarencet et Thomas, ils assisteraient à l'assemblée dans la salle des prises. Il donna des instructions spéciales à Thomas en lui disant de se placer sur les gradins supérieurs et assez près d'une des portes de sortie.

La réunion était annoncée pour dix heures, mais à neuf heures les gradins étaient déjà à demi remplis. En mangeant des limons et des bananes, les femmes bavardaient avec animation, parlant pour elles-mêmes, sans écouter ce que les autres disaient. Leur conversation formait un ronronnement sourd au milieu duquel le rire nerveux des hommes, un juron vigoureux une interpellation d'un bout de la salle à l'autre, éclataient de temps en temps.

Le Conseil entra dans la salle à dix heures. Quelques sifflets et des rires ironiques l'accueillirent, couverts bientôt par les applaudissements de ceux qui restaient ses partisans; puis le brouhaha reprit, plus animé.

Bilvesy, debout, un tic nerveux dans la mâchoire semblait dominer le tumulte. Bellici s'était assis près de lui. Le reste du Conseil se tenait autour d'eux.

De l'oeil, l'Italien sonda l'atmosphère électrisé de cette horde de forçats. Il aperçut, sur les gradins supérieurs, Thomas qui fumait une courte pipe; puis, plus près de lui, sur les gradins inférieurs, Clarencet, qui sous son chapeau de feutre mou, ne le quittait pas des yeux, le regard brillant.

— Silence! fit tout à coup le chef d'une voix coupante.

Le ton était tellement autoritaire, on y sentait tant de violence amassée que le

bruit diminua, s'éteignit peu à peu, et qu'un grand silence se fit.

— Gentlemen, commença Bilvesy, nous ne sommes pas ici pour faire des discours. Nous parlons à des hommes d'actions, à des femmes énergiques, il leur faut des faits, non des mots. Je serai donc bref.

— Tant mieux! fit un géant à barbe blonde sur un gradin.

— Si tu as quelque chose à dire, Mulbach, répliqua le chef, viens ici: j'ai des poings qui auront bientôt fait de te répondre.

Le géant blond garda le silence. Mais quelques rires ironiques s'étouffèrent sur les gradins supérieurs.

Bilvesy reprit:

— A la suite d'un certain nombre d'événements indépendants de notre volonté, le Nid de Guêpes semble traverser une crise; laissez-moi vous dire qu'elle est moins grave qu'elle le paraît. La prison-laboratoire est en ruines: nous en reconstruirons une autre. Tous les prisonniers ont péri; nous en retrouverons d'autres. Les nègres ont pris la fuite: ils reviendront. Voilà, gentlemen, notre bilan, il est très supportable.

— Et les ballons? fit une voix forte du haut des gradins.

Un mouvement se fit dans la foule.

Bilvesy pâlit.

Thomas s'était levé, les bras croisés.

Tous les yeux se tournèrent de son côté, interrogatifs. Des voix crièrent:

— Les ballons?

— Qu'y a-t-il?

— Parle, Le Charbonnier!

Thomas reprit au milieu du silence qui s'était fait soudain:

— Tous les ballons sont détruits.

Une exclamation de rage monta dans la salle. Les ballons, l'espoir secret de tous pour une fuite possible, étaient détruits!

— Je l'ignorais, répondit sèchement Bilvesy.

— Allons donc! Je t'ai vu, hier soir, vers minuit, sortir de l'enclos avec tous les membres du Conseil.

Des cris indignés accueillirent cette déclaration.

Bilvesy essaya encore de tenir tête à l'orage:

— Tu mens!

— Je t'ai vu sortir par une brèche faite dans la palissade, et que je retrouvai facilement.

— Il nous trahit! clamèrent des voix.

— Non! C'est faux! reprirent les partisans du chef. Défends-toi, Bilvesy!

— Il a voulu nous empêcher de partir!

— Où sont nos enfants? crièrent les voix aiguës des femmes.

— Camarades, hurla Thomas, le chef a voulu se sauver en ballon avec le Conseil pour nous laisser en panne!

— Oh!... A mort le traître!

— S'il est ici aujourd'hui, c'est qu'il a trouvé les ballons détruits par Red Hair.

Une huée formidable éclata.

Des poings se tendaient vers la loggia du Conseil, dont plusieurs membres se reculaient déjà prudemment, cherchant une sortie.

— Si vous ne me croyez pas, camarades, allez au hangar: la signature de Red Hair est sur les murs.

L'affolement et le tumulte étaient à leur comble. Des jurons se croisaient dans l'air. Les femmes lançaient sur la loggia les fruits qu'elles tenaient à la main. On arracha les banquettes.

Un coup de feu partit dans la foule. Bellici poussa un gémissement et tomba à la renverse.

Ce fut le signal de la bataille. Bilvesy tenait son revolver et tirait froidement

sur la foule, la tenant à distance, tandis que ses collègues s'écrasaient contre la petite porte de sortie pour fuir. De nouveaux coups de fusils résonnaient: on se fusillait à bout portant, tandis que des morceaux de bancs s'abattaient des gradins supérieurs sur ceux qui descendaient dans l'hémicycle.

Une mêlée épouvantable, rageuse, commença. Les cris des femmes qu'on écrasait, les hurlements sauvages des hommes, les coups sourds des bancs dont on se servait comme de béliers, le bruit des vitres qui se brisaient, formaient un vacarme épouvantable. Le sang éclaboussait les murs.

Un homme s'était lancé, un des premiers, vers la loggia du Conseil, qu'il avait escaladée rapidement par le côté; il avait saisi le corps inanimé de Bellici dans ses bras, et, bousculant de l'épaule ceux qui s'opposaient à son passage, marchant sur les corps tombés, les vêtements en lambeaux il gagna la sortie. Devant lui un homme fuyait également, il reconnut Bilvesy.

Sans le voir ou le reconnaître, le chef, les yeux hagards, la bouche ricanante, lui dit en lui serrant le bras:

— A la poudrière d'abord, après, la fuite par le marais.

Puis, à pas pressés, il remonta la rue principale vers la poudrière.

Sur la place, Clarenset tenait toujours le corps de Bellici, rencontra Thomas, qui revenait vers la salle des prises.

— Vite, fit celui-ci, la porte de la ville est encore libre.

Ils y coururent. A la porte ils trouvèrent Rouxelle, Harold, Bourdhier et Berbi; près d'eux gisaient les corps de six hommes du Nid de Guêpes. Thomas ouvrit la poterne, fit passer ses compagnons et referma la porte sur lui. Ils arrivèrent sur le bord du marais. Berbi, Rouxelle,

Bourdhier, Harold et Thomas lancèrent aussitôt dans l'eau bourbeuse des comprimés réfrigérants. Thomas avait ordonné de placer des mouchoirs blancs au canon des carabines.

Sur l'autre rive se tenaient quelques hommes au milieu desquels Clarencet reconnut de suite le docteur Dalbray.

— Bellici est blessé? fit vivement celui-ci.

— Oui, docteur, répondit Clarencet haletant. Voyez vite!... Sauvez-la! Sauvez-la!

— Comment, sauvez-la? fit le docteur avec un mouvement de surprise.

— Oui, sauvez Margared Davidson, ma fiancée!

Et Clarencet, qui avait déposé son précieux fordeau sur le sol, tomba à genoux en pleurant.

Sans mot, le docteur s'était penché sur le corps, la fausse barbe de Barberousse avait été arrachée pendant la fuite. Le visage fin de la jeune fille apparaissait maintenant très pâle: une traînée de sang à l'épaule indiquait le siège de la blessure.

Le docteur entr'ouvrit la veste de cuir, déchira la grosse chemise de toile: une épaule ronde et blanche parut. Un filet de sang se voyait près de la clavicule. Longtemps le docteur palpa délicatement le membre atteint: malgré la douceur de son coucher, ce sondage arracha un cri de douleur à la blessée, qui ouvrit lentement les yeux.

— S'il n'y a pas de fièvre, cela ne sera rien, je l'espère prononça le docteur.

Clarencet saisit la main de la jeune fille qu'il couvrit de baisers.

— Margared!... Toi!... Mon coeur t'avait deviné de suite!...

La jeune fille eut un sourire.

— Georges! murmura-t-elle.

Et, fatiguée par l'émotion et la perte

de sang, elle referma lentement les yeux.

— Il faut la transporter de suite au large. Inutile de rester dans cette zone dangereuse.

Comme Thomas et Rouxelle improvisaient avec leur manteau une civière, une clameur sauvage se fit entendre à l'intérieur des murailles: la horde du Nid de Guêpe allait, par la ville, à la recherche de Bilvesy.

Aussitôt après une explosion formidable retentit, qui fit osciller la terre et bouillonner le marais, tandis qu'une gerbe de matériaux de toutes sortes s'élevait en l'air: la poudrière sautait.

La poterne s'ouvrit, et un homme, les cheveux au vent, les yeux hagards, parut: c'était Bilvesy. Derrière lui s'écrasait contre la poterne trop petite une masse hurlante.

Mais alors on vit un spectacle étrange, fantastique: les hautes murailles de la ville parurent subitement diminuer, se fondre, et disparurent en terre. Une énorme vague de boue déferla, tandis que des jets d'eau noire s'élevaient en l'air en sifflant comme des geysers.

L'île sur laquelle avait été bâtie la ville au milieu des immenses marais, s'était abîmée dans la tourbière. La colossale explosion de dynamite que renfermait la poudrière avait désagrégé la croûte stable qui la retenait à un sous-sol vaseux. Il ne restait plus maintenant du Nid de Guêpes qu'un immense lac de boue.

CHAPITRE XXII

Deux mois après ces événements, Jacksonville était en fête; des arcs de triomphe se dressaient dans les principales rues de la ville, et la place du Court House était pavoisée de drapeaux et d'oriflammes. Le docteur Dalbray, bourgmestre de la ville, célébrait ce jour-là le mariage de miss Margared Davidson avec l'ingénieur Clarencet.

Après la cérémonie que les fiancés avaient voulue très simple, et la bénédiction du pasteur évangélique, la ville tout entière se réunit sur la place devant la maison de justice. Aux premiers rangs se tenaient tous les anciens prisonniers du Nid de Guêpes, dont la plupart allaient repartir pour l'Europe.

Le docteur Dalbray, s'étant découvert, prononça d'une voix forte les paroles suivantes :

— Gentlemen, je viens d'unir par le mariage ceux auxquels Jacksonville doit d'être encore la riche cité de la Floride. Avant que les jeunes époux ne partent pour l'Europe accomplir un voyage de noces qu'ils ont bien gagné, je veux leur exprimer, au nom de la cité tout entière, notre gratitude éternelle. Je veux dire à cette jeune fille de forte race combien nous sommes fiers de la compter parmi nos enfants.

Une immense acclamation l'interrompit.

— Au nom du Conseil des notables, je viens proposer à la ville tout entière de ratifier sa dernière résolution : la place du Court House s'appellera dorénavant *Place Davidson*, et la grande rue *Clarencet Street*.

— Yes! Yes! Hip! Hip! Hourrah!

— Qu'il me soit permis, au nom de la population tout entière, dont je m'honore d'être l'humble mandataire, d'offrir à la jeune épouse, non point une guêpe, signe de l'agitation mauvaise et stérile, mais cette abeille de diamant, symbole du travail.

Tandis que le docteur embrassait Margared, la foule l'acclama longuement..

— Encore un mot, gentlemen, Permettez-moi d'adresser un souvenir ému à celui qui fut notre auxiliaire dans l'ombre et qui a disparu, se dérochant à nos remerciements, je veux dire à Red Hair.

Hip! Hip! Hourrah! pour Red Hair!

La foule répéta l'acclamation.

Margared avait pris la place du docteur sur les marches du Court House avec sa courte jupe, sa veste de classeur de prairie et son feutre crânement relevé sur l'oreille d'une touffe de fleur d'oranger; on aurait eu du mal à reconnaître le seigneur Bellici.

— Gentlemen, merci, dit-elle de cette voix nette et vibrante qui avait soutenu si souvent ses camarades d'expédition. Je ne mérite pas ces ovations. J'ai agi en Américaine: j'ai vengé mon père sauvé mon fiancé et détourné de mon pays un terrible danger; tous, gentlemen, vous auriez agi comme. Quant à Red Hair, permettez-moi de vous léguer sa perruque que le signor Bellici utilisait, je crois, assez souvent.

— Comment? Bellici, Red Hair et vous, Margared?... s'écria le docteur.

— N'étions tous les trois qu'une modeste petite fille de la Floride.

Une formidable acclamation retentit et soulevés par des bras robustes, Margared et Clarencet furent portés en triomphe au travers de la ville, tandis que des coups de feu de joie crépitaient sur leur passage.

Des années se sont passées. Clarencet qui possède les plus belles plantations de la Floride a été nommé gouverneur de Jacksonville, dont il a fait une des plus riches villes de l'Ouest.

Il a pris pour intendant Thomas, qui élève avec un soin jaloux la petite Marthe, sa fille d'adoption.

Les enfants des anciens habitants du Nid de Guêpes, élevés par les soins de la municipalité, sont devenus des colons sérieux.

La civilisation intensive américaine s'étant portée de ce côté, l'exploitation

des forêts de pins a amené la construction de voies ferrées qui traversent maintenant la grande syrière pour aller bien au delà dans les grands cultures de la savane. On montre en passant aux voyageurs *les tourbières maudites* dans lesquelles a disparu le repaire des anciens forçats.

Les Indiens séminoles ont à peu près disparu de cette région et la végétation luxuriante et merveilleuse des tropiques a recouvert de ses fleurs bigarrées les drames du "Nid de Guêpes".

— FIN —

LE TRICOLORE

BEAUCOUP de français eux-même ne connaissent pas l'origine des trois couleurs du drapeau national.

D'après les données les plus anciennes, on prétend que les couleurs bleu et rouge ont été empruntées à l'emblème de la ville de Paris, et portées par les citoyens en 1358. Par égard pour la garde nationale qui était restée fidèle au Roi, le blanc, emblème de la maison des Bourbons, fut ajouté ensuite.

Cependant un écrivain du *Journal des Débats* est d'opinion que Louis XVI lui-même fit ce changement de sa propre main, lorsque se trouvant à l'entrée de l'hôtel-de-ville, il plaça à la cocarde blanche de son chapeau, le ruban que venait de lui offrir Bailly premier président de l'assemblée nationale au commencement de la Révolution.

On porta quelque temps ce ruban comme ornement au chapeau mais plus tard il fut adopté comme l'insigne du drapeau national.

UN TARPON GEANT

CE prodigieux citoyen des eaux de la Floride dont le poids peut atteindre jusqu'à 220 livres, est pris couramment, non point par des pêcheurs professionnels, se servant d'engins puissants, mais par des amateurs n'utilisant qu'une canne à pêche longue de 6 pieds seulement et une ligne ayant une grosseur très peu considérable.



Ces sortes de harengs gigantesques atteignent quelquefois deux mètres de longueur; ce superbe spécimen pèse 200 livres.

D'ailleurs, gibier peu empressé à se laisser attraper et impropre à la consommation, le tarpon n'a rien qui puisse tenter les professionnels. Par contre, sa pêche jouit, depuis une dizaine d'années, d'un immense succès auprès des sportsmen anglais et américains.

Et quoi d'étonnant en cela, quand on songe que la capture du moins combatif de ces poissons prend largement une demi-heure; en effet, dès qu'il est ferré il bondit à chaque instant jusqu'à dix pieds hors de l'eau, se livrant à des mouvements violents et inattendus et certains ne s'avouent vaincus qu'après deux heures de lutte incessante!

Passionnant et pittoresque à la fois, le "Tarpon Fishing", qui bat son plein aux mois de juillet et août, est devenu un des sports les plus appréciés sur les côtes de la Floride.

— o —

LE LIVRE DE MENAGE DE NAPOLEON Ier

UN collectionneur anglais a fait récemment l'acquisition d'un document historique remarquable et d'un intérêt tout particulier. Il s'agit d'un livre ordinaire, comme on en emploie même encore de nos jours, pour enregistrer les dépenses de la maison. C'est à quoi le livre a servi, non pas pour une maison bourgeoise quelconque, mais pour la cuisine de Napoléon, pendant sa détention à Sainte-Hélène.

Démonstration émouvante de la grandeur tragique de ce changement de fortune : le vainqueur de Marengo et d'Austerlitz cherchait à occuper son inaction forcée en s'occupant des détails de sa cuisine et de sa cave; lui, dont la cour avait ébloui l'Europe par son éclat, il comptait les oeufs, vérifiait le prix de la viande et du beurre.

Le livre a été ouvert au commencement de 1818, et il se ferme le 5 mai 1819, jour de la mort de l'empereur. Il était tenu par Piéron, le fidèle chef de cuisine qui avait suivi Napoléon en exil. A par-

tir de janvier 1819, celui-ci a lui-même contrôlé les additions tous les jours et fait des annotations quand il le jugeait à propos.

Piéron notait les dépenses de chaque jour en monnaie anglaise, en shillings et en livres. Napoléon, peu familiarisé avec le système monétaire anglais, commençait par transcrire, sur la page à côté, les sommes en francs et en centimes.

Il peut être intéressant, pour les maîtresses de maison, de savoir que la vie dans l'île solitaire de Sainte-Hélène n'était pas très bon marché. Ainsi, une douzaine d'oeufs coûtait 5 shillings (\$1.25) tandis que, par contre, on pouvait se procurer un canard pour .65 centins.

Après la mort de Napoléon, Piéron sera soigneusement de livre. Il semble avoir prévu l'intérêt qui pourrait s'y attacher plus tard, car il a pris soin de certifier expressément, sur chaque page, l'authenticité de l'écriture de l'Empereur. Peut-être aussi voulait-il tirer parti de ce document.

Quoi qu'il en puisse être, le livre tomba plus tard entre les mains de Paul Dablin, juriconsulte français connu, qui laissa, lorsqu'il mourut, il y a quelques années, de riches collections de curiosités de toute sorte et, notamment, d'autographes. Enfin, il fut adjugé dans une vente aux enchères faite à Paris à un amateur anglais.

— o —

En Russie deux personnes qui doivent se battre en duel ont l'habitude de déjeuner ensemble avant le combat. Il arriva même une fois, à Moscou, que deux adversaires s'amuserent tellement à ce déjeuner, qu'ils prirent quelques heures avant l'heure fixée pour le duel, qu'ils se réconcilièrent. Le duel n'eut donc pas lieu.



UN POISSON OMNIVORE



LA morue est réputée comme étant aussi omnivore que la chèvre, dont le goût pour le papier et les vieilles boîtes à conserves est souvent le sujet de plaisanteries.

Ce poisson avale les objets les plus variés et en quantités énormes.

D'après ce que dit un journaliste, des broches, des couteaux, des livres et des balles en caoutchouc ont été trouvés dans l'estomac de ce poisson vorace.

Un pêcheur possède une pierre, pesant plus d'une livre, qu'il a retiré du corps d'une morue qui l'avait avalée pour avoir les anémones de mer dont elle était couverte. Ce même pêcheur a également trouvé des spécimens de crustacés, qui fréquentent les côtes nord-est de l'Ecosse, et de chaque sorte de poissons moins forts que la morue, y compris ses propres jeunes.

COUTUMES ARABES

LORSQU'UN arabe pénètre dans une maison il enlève ses chaussures, mais reste couvert. Il monte à cheval du côté droit, et sa femme trait la vache du côté gauche. En écrivant une lettre presque toutes ses salutations sont séparées du reste.

L'arabe doit toujours avoir la tête bien

enveloppée, même en été, malgré que, parfois, il va pieds nus en hiver.

Il pèse tout ce qui est liquide mais il mesure le blé, l'orge et d'autres articles. Il lit et écrit de droite à gauche. Il ne mange presque rien le matin, et tout autant le midi, mais lorsque le travail de la journée est terminé il se régale d'un plat chaud nageant dans l'huile ou dans du beurre bouillant.

Ses fils mangent avec lui, mais les femmes et filles de la maison attendent qu'ils aient fini.

Lorsqu'il voyage il va à dos d'âne, sa femme le suit à pied.

L'idée de marcher à côté de sa femme à la rue le fait rire, il est de même pour celle de céder sa place à une femme.

Il n'emploie jamais de chaises, tables, couteaux, fourchettes, même de cuillers, à moins qu'elles soient en bois. Les lits, bureaux et foyers peuvent être classés dans la même catégorie.

PASTILLES DE TOMATES

DANS une boîte métallique ou dans un flacon de conserve de tomates, sait-on quelle est la proportion de tomates? Elle est de 15 % à peu près. Le reste est de l'eau tout bonnement.

On a trouvé un procédé pratique permettant d'éliminer, non seulement l'eau encombrante et chère, mais jusqu'à la boîte métallique ou au flacon qui contient le produit.

Voici en quoi consiste ce procédé. On lave les tomates, on les broie dans un appareil approprié, et l'on fait bouillir pendant une demi-heure le mélange de pulpe, de peau et de pépins. Ceux-ci et la peau sont ensuite retenus par un tamis à mailles fines.

La purée qui résulte de ces premières opérations contient naturellement beaucoup d'eau. Elle est séchée en chaudière dans le vide, puis sur des plaques disposées dans des caissons où règne également le vide.

La poudre obtenue est comprimée en briquettes ou en pastilles, que l'on n'a qu'à moudre comme du café et à confier quelques minutes à de l'eau bouillante pour obtenir une excellente sauce tomates, parfaitement homogène, et pas trop acide

— o —

LA PLUS GRANDE MONTRE DU MONDE



La plus grande montre qui ait jamais été faite est certainement celle que l'on peut voir aux bureaux de la Compagnie de montres Waltham à High Holborn.

Elle a environ 20 pouces de diamètre et pèse 120 livres. Elle a absolument la forme des montres ordinaires, c'est la reproduction exacte du dernier modèle des montres Waltham. Ce modèle est superbe et merveilleux; il permet de se rendre compte de tous les détails de la marche de la montre, ce qui n'est pas possible avec les montres ordinaires. Pour exécuter les différentes parties de cette montre il a fallu construire des machines spéciales et son prix de revient est de \$15,000.

La montre comprend 23 faux diamants qui sont composés d'agate et de cristal de roche. Cette montre a été exposée à plusieurs expositions et elle a toujours été de partout l'objet de la plus grande curiosité.

— o —

UNE FEMME COURAGEUSE



M^{ME} Paula de Diaz, une veuve millionnaire de Valparaiso, est une femme d'un courage exceptionnel, même chez la femme, beaucoup plus endurante que l'homme. Atteinte d'un cancer, et se trouvant à New-York, où elle était venue consulter un célèbre chirurgien, elle eut avec ce dernier la conversation suivante:

— Docteur, en me soignant à New-York, combien de temps puis-je vivre?

— Un an, madame.

— Et si je retourne dans mon pays?

— Vous ne vivrez que quelques jours après votre retour...

M^{ME} Paula de Diaz, qui tenait à mourir dans son pays, est morte cinq jours après son débarquement à Valparaiso.

— o —

UN ANCIEN CISEAU

À une récente réunion des membres de l'"Institution Mechanical Engineers", de Londres, Sir Robert Hadfield dit que lorsqu'il était à Ceylan il visita le musée de Colombo et y remarqua des ciseaux vraiment extraordinaires.

Il était fort intrigué et se demandait comment, en ce temps là, on était arrivé à donner à cet outil la dureté nécessaire.

En analysant un de ces ciseaux il re-

marqua que la partie servant de manche, était de fer pur, et comme cet outil datait du commencement de l'Ere Chrétienne il est évident, qu'à cette époque, on connaissait un système pour donner à la partie tranchante du ciseau la dureté indispensable.

Il ne pouvait pourtant pas s'imaginer qu'alors l'art de la cimentation était connu, s'ils prenaient du fer forgé et le mettaient dans un feu de charbon de bois une certaine quantité de carbone pouvait être absorbée par une des extrémités qui, après s'être refroidie, rendrait l'outil tranchant.

— o —

LE MOT "CALICOT"



LE mot Calicot a une origine assez étrange qui remonte à plusieurs siècles. Un jour, le premier monarque de la province de Malabar, dans l'Hindoustan, voulant récompenser les services signalés d'un de ses chefs lui donna son épée et faisant placer un coq au sommet d'un temple situé dans une petite tribu, il lui donna, en outre, toute la terre située entre ce temple et les limites où pouvait s'étendre la voix du coq quand il chantait.

C'est de cette dernière circonstance que la petite ville naissante autour de ce temple fut appelée "Calicoda" qui signifiait "chant du coq".

Plus tard ce nom fut transformé en celui de "Calicot" et c'est de cette ville que furent importées en Europe les premières étoffes de coton que l'on appela "Calicot".

— o —

L'ISOLEMENT DES CONTAGIEUX

UN nouveau système d'isolement, qui atténue l'ennui des longues convalescences, vient d'être inauguré, pour les malades atteints d'affections contagieuses, dans un hôpital de Chicago

Au lieu d'être groupés dans une salle commune, les contagieux occupent des compartiments personnels, séparés par des parois étanches en verre d'un corridor accessible au public.

Ainsi, les amis des malades peuvent les voir et même leur parler grâce à l'appareil téléphonique dont chaque compartiment est pourvu: ce système réalise un grand progrès sur les procédés d'isolement employés jusqu'ici, qui ne permettaient aux convalescents de voir personne en dehors du personnel hospitalier, ni de communiquer avec l'extérieur.

— o —

SOULIERS à L'EPREUVE des CHOCS ELECTRIQUES

UN certain manufacturier a récemment livré au marché un échantillon de soulier pour les électriciens. Ils sont faits de façon à pouvoir résister à un courant de plus de 20,000 volts sans donner le moindre choc à celui qui est muni de ces souliers. Il n'y a pas de ciment, ni de coutures dans ces souliers, mais ils sont vulcanisés ou comme emboîtés et fortement comprimés à une haute pression dans des moules en aluminium.

La semelle de ces souliers est blanche et en dessous se trouve une couche de caoutchouc rouge. Lorsque cette dernière par suite de l'usure de la première commence à paraître, il est grand temps pour celui qui les porte, de faire mettre immédiatement une nouvelle semelle pour sa sécurité personnelle.

L'ARBRE FOURNISSEUR D'EAU



CET arbre qui se trouve en grandes quantités en Colombie s'appelle communément l'arbre à pluie. Lorsqu'il a toute sa croissance, cet arbre atteint une hauteur d'environ 50 pieds et à sa base il mesure jusqu'à 3 pieds de diamètre. Il absorbe pendant les journées chaudes une grande quantité de l'humidité qui se trouve dans l'air, il la retient et pendant la nuit de ses feuilles et de ses branches il tombe une rosée parfois si abondante que le sol tout autour se trouve alors converti en vrai marécage. C'est au plus fort de l'été que cet arbre précieux est le plus utile car alors durant le jour il absorbe d'autant plus d'humidité qu'il fait plus chaud et à ce moment, les rivières sont très basses et les sources sont pour la plupart tarées.

UNE RIVIERE DE BOUE

DANS le nord de l'Alberta, un groupe d'explorateurs, parcourant la vallée connue sous le nom de "vallée de la rivière sombre", a découvert récemment une petite rivière qui est probablement la plus étonnante qui soit au monde.

A vrai dire, cette petite rivière est une rivière de boue. Quoique son cours et ses rives soient bien nettement marquées, son lit ne contient pas d'eau, mais seulement une boue liquide épaisse aussi consistante que la mélasse.

La rivière de boue coule le long du flanc d'une montagne, comme toutes les autres rivières, mais, naturellement, avec que les explorateurs sont restés sur ses

rives à l'étudier, son courant ressemblait plutôt à un glacier mouvant. Elle débouche sur une plaine où elle s'étend comme un vaste éventail, en formant un immense marécage dont la profondeur est inconnue.

LES GANTS

DE singulières coutumes se rapportent aux gants Par exemple celle de les enlever en entrant dans l'écurie d'un prince ou d'un grand homme, ou celle de donner des gants ou bien leur valeur comme gages aux domestiques.

Ceci est une coutume qui date du Moyen-Age, car c'était alors une marque de soumission que d'enlever ses gants.

Lorsque des terres ou des titres étaient donnés, des gants faisaient partie du don, et, lorsque pour l'une ou l'autre raison les terrains étaient confisqués le contrevenant était privé du droit de porter des gants.

Il en était de même lors de la donation d'un gant de dame, qui devait être placé dans le casque de son cavalier et confisqué par lui si elle se mettait en défaut. En Europe, dans les chasses à courre, on enlève ses gants lorsqu'un cerf est tué.

C'était une très ancienne habitude que celle de remettre une paire de gants à un bienfaiteur, et, des gants blancs sont encore offerts aux juges lors de la première assise en Angleterre.

Les mariages en Amérique sont parfois aussi riches qu'enviés. Une mariée de Baltimore, parmi les nombreux présents qu'elle reçut, y trouva un chèque de 100,000 dollars signé de son père; en plus un collier de diamants avec 240 pierres précieuses. Le collier mesurait 6 pieds.

FORETS DE STALAGMITES

LA terre recèle de véritables trésors. Sa richesse incalculable est, en partie, exploitée mais non épuisée. On y trouve des filaments d'or et d'argent, des diamants, des veines de charbon, toutes sortes de minéraux; par des fouilles archéologiques on a mis à jour, une quantité d'objets d'art et de curiosité, vestiges de l'ancien temps, tels que tombeaux, momies pétrifiées, ossements humains, statues, monuments, catacombes, etc., beaucoup de ces curiosités ont été extraites et classées dans nos musées, où le public curieux les admire, et les savants et étudiants complètent leur instruction.

Toutes les curiosités n'ont pourtant pu être remontées à la surface, sans qu'on leur enlève leur vrai cachet.

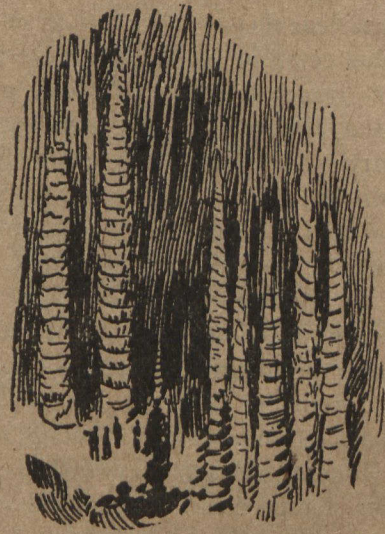
Qui n'a point entendu parler de ces cavernes ou grottes souterraines de stalagmites qui attirent chaque année nombre de visiteurs curieux?

Plusieurs de ces grottes sont bien connues; celles de Dargillan, (Lozère) de Padriac (Lot) la fameuse grotte de Hanser-Lesse (en Belgique) celle d'Adelsberg (Autriche), sont les plus riches en concrétions calcaires. Il est curieux de savoir comment elles se forment sous terre.

En pénétrant dans le sol, les eaux chargées d'acide carbonique, dissolvent les éléments les plus solubles, qui passant par les fissures des assises calcaires et où il existe des cavernes, ces eaux d'infiltration saturées de calcaire donnent lieu à des stalactites d'abord, masse cristallisée de forme conique qui pendent à la voûte de

Chaque goutte qui se forme lentement à la voûte y laisse avant de tomber, une parcelle de calcaire et abandonne ce qui lui reste sur le sol. C'est ainsi que se forment ces admirables franges à la partie supérieure des cavernes, puis les clochers, minarets, cierges qui remontent vers les stalactites.

Maintes fois les stalagmites du sol rencontrent les stalactites de la voûte... superbe coup d'oeil d'imposantes colonnades, chef-d'oeuvre de la nature!



Ces stalagmites sont si nombreuses que dans leur ensemble elles font une véritable forêt de formations curieuses et très variées. Les unes ressemblent à un tronc de sapin; d'autres ont la forme d'un gigantesque pain de sucre. Quant à la hau-

teur, quelques-unes atteignent 120 pieds et viennent d'un seul jet fraterniser, on pourrait dire, avec leurs semblables les stalactites, sous la voûte.

La couleur de ces stalagmites est blanche, parfois elles paraissent transparentes, ou font l'effet de corail dans d'autres. Parmi ces grottes les plus célèbres on peut compter celle qui a été découverte près d'Amans, dans la Lozère, en France.

— o —

LA VENTILATION DES VAISSEAUX DE GUERRE

UN des problèmes les plus difficiles à résoudre dans la construction des immenses vaisseaux de guerre modernes, c'est celui de la ventilation.

L'intérieur de ces vaisseaux est en effet des plus compliqués, car il comprend un nombre infini de compartiments, grands ou petits, aux parois entièrement en acier, les parties boisées étant complètement supprimées pour éviter tout danger d'incendie. Ces compartiments comprennent les cabines destinées aux officiers, celles pour les hommes, les soutes à charbon, aux munitions, aux vivres, les cuisines, les salles de manger, les salons, etc... Un peu partout se trouvent des échelles de fer pour communiquer d'un étage à l'autre, des monte-charges automatiques, des cloisons étanches en acier, des fils métalliques en cuivre, qui peuvent se compter par milles de longueur; ces derniers destinés soit à l'éclairage électrique, soit au téléphone, aux sonneries électriques, etc. Il y a aussi les passages destinés aux tuyaux qui servent les uns à l'arrosage et au lavage des ponts, les autres, au chauffage par eau chaude, à l'écoulement des

eaux, ou à amener l'air frais ou l'air comprimé, etc...

Comme on le voit ce n'est pas une affaire de peu d'importance que l'aéragé des parties intérieures d'un vaisseau de guerre, surtout dans les étages inférieurs, et principalement dans les chaufferies où malgré toutes les améliorations apportées l'on ne peut guère arriver à abaisser la température au-dessous de 120 degrés.

Dès que l'air ne vient pas en assez grande quantité dans la chambre des machines, le tirage n'est plus assez fort, et la vitesse du vaisseau diminue. L'air nécessaire est amené dans cette chambre des machines au moyen d'immenses tuyaux qui se terminent sur le pont du vaisseau. La partie supérieure de ces tuyaux destinés à l'aéragé des différentes parties du vaisseau, est recouverte d'une partie mobile à l'ouverture évasée en forme de pavillon. Plus l'on désire avoir de l'air, plus l'on tourne ces pavillons du côté d'où vient le vent.

L'on se sert en outre pour l'aéragé d'un grand nombre de ventilateurs électriques dont quelques-uns, ceux qui sont placés dans la chambre des machines, sont énormes et très puissants.

Comme on le voit l'aéragé d'un vaisseau de guerre est chose compliquée et des plus importantes. Toutes les parties du bâtiment doivent être ventilées d'une façon parfaite, principalement la soute aux charbons, en raison des gaz qui se dégagent. Ces gaz quand ils arrivent à être mélangés à l'air dans une certaine proportion déterminent une explosion formidable. C'est pour éviter des accidents pareils que l'on entretient toujours un fort courant d'air dans les soutes à charbon.

— o —

Le Fromage à la Crème

Meadow Sweet

VENDU { EN PAQUETS
EN POTS



LE PAQUET DE 12c

CHEESE

Hum... ! c'est délicieux

Voilà l'opinion de tous ceux qui ont goûté notre

BEURRE de PISTACHE (Peanut Butter)

Marque "MEADOW-SWEET"

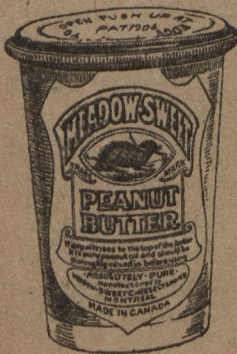
ce mets relativement nouveau sur le marché canadien, a déjà conquis la faveur des gourmets.

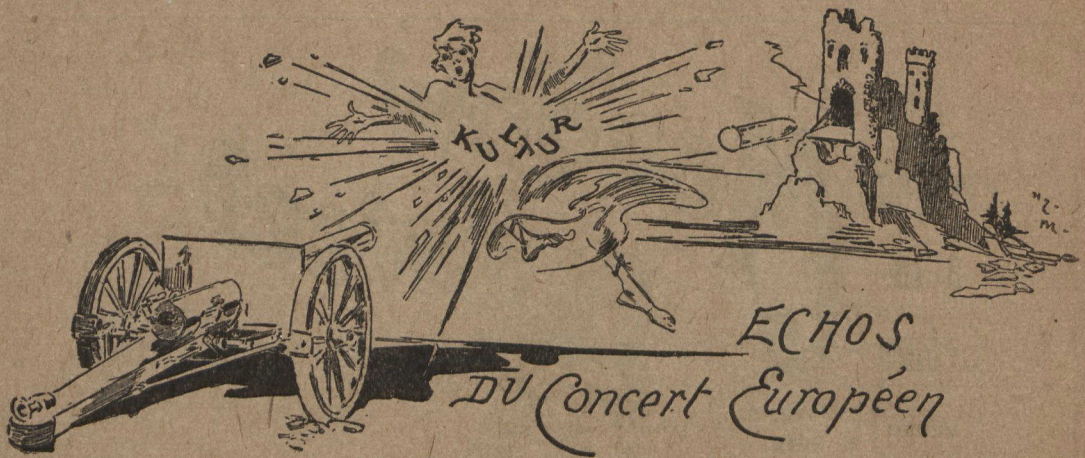
Commandez-en un verre aujourd'hui.

En vente chez tous les épiciers en verres de 4, 6, 8 onces et à la livre.

MEADOW SWEET CHEESE CO.,

MONTREAL.





LE COUT DE LA DESTRUCTION



UN des plus curieux enseignements de cette guerre, c'est qu'il est infiniment plus coûteux de détruire une ville à coups de canon que de la construire en entier.

Prenons, par exemple, Souchez qui, selon l'expression d'un officier d'artillerie, a été "magnifiquement démoli". A Souchez, pas une pierre n'est restée debout, aucune brique n'est demeurée intacte, tout a été réduit en poussière; dans cet amas de décombres, nul ne saurait dire qu'il y avait là une route ou une maison ou une église.

Jamais, dans aucune guerre, aucun village n'a reçu autant d'obus, et le prix de tous ces projectiles eût suffi à reconstruire Souchez une cinquantaine de fois.

Un autre exemple. Nous pourrions indiquer le nom d'un viaduc que les Boches firent sauter au commencement de la guerre, et dont la réparation coûta plus de 600 mille dollars aux français.

Les Allemands avaient pourtant juré sa disparition complète. Pour y réussir, ils amenèrent contre lui des grosses pièces de

"420". Le viaduc s'effondra à nouveau : on avait tiré sur lui une soixantaine d'obus de 420 et d'innombrables obus de 220 millimètres. Eh bien! un calcul précis a démontré que ce petit travail de destruction avait dû coûter aux Germains plus de 3 millions et quart de dollars.

— o —

LES TRANCHEES

ON s'étonna, au début de la guerre de tranchée, de voir à quel point les Allemands semblaient s'y être préparés à l'avance: non seulement ils employaient des charrues spéciales pour creuser le sol, mais dans les terrains humides et marécageux ils avaient aussi construit des tranchées en ciment armé avec canaux pour l'écoulement des eaux.

Inutile de dire qu'il ne fallut pas longtemps à nos chefs pour égaler l'ingéniosité prussienne et, à l'heure actuelle, au dire de journalistes neutres, nos soldats sont aussi fortement et aussi confortablement installés que les Boches, si ce n'est mieux.

— o —

GRATIS POUR LES HERNIEUX

5,000 MALADES PEUVENT FAIRE UN ESSAI GRATUIT DU PLAPAO

IL N'Y A PLUS BESOIN DE PORTER TOUTE LA VIE UN BANDAGE INUTILE

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie des muscles relâchés et ensuite supprime tout-à-fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 5,000 malades qui écrivent — Mr. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao maintenant ou dans l'avenir.

CESSEZ DE PORTER UN BANDAGE

Oui, cessez, vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un pis-aller, un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter ? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le premier et plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles. Alors, mais seulement alors vous pouvez attendre la disparition de la hernie.

Deuxièmement: Adhérer de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie—certains cas étant des plus graves ou des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement Plapao-Pad est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant, minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante.

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé un merveilleux remède absorbant-astringent. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer le fermement de la hernie.

"E" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaires au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie.

Quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force—Quand les dangereuses et douloureuses saillies auront disparu—

Quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour—Quand vous aurez retrouvé votre vigueur, votre vitalité, votre énergie et votre force—

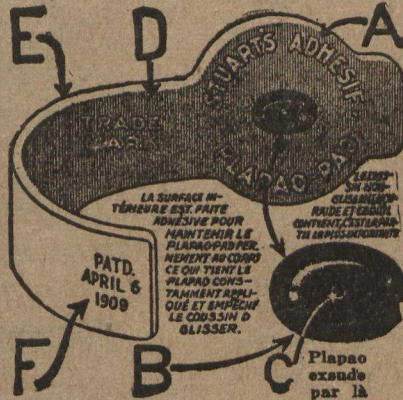
Quand vous parâtrez et vous sentirez mieux en toutes circonstances et que vos amis remarqueront votre amélioration—

Alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie—et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT ce merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT—ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

Ecrivez AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Faites un essai personnel de sa valeur. N'envoyez pas d'argent, parce que l'essai gratuit du Plapao ne vous coûte rien, bien qu'il puisse vous apporter un renouveau de santé plus précieux que beaucoup d'or fin. Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart de 48 pages sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec Médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

5000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement écrivez MAINTENANT.



Envoyez ce coupon aujourd'hui à
PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
 Block 2146, St-Louis, M., U.S.A.
 Pour un essai gratuit de Plapao et le livre de
 Mr. Stuart pour la hernie.

Nom
 Adresse
 Le retour de la maille apportera l'essai gratuit
 de Plapao.

LES DARDANELLES

Les Dardanelles ont déjà été "forcées" à plusieurs reprises.

Au cours de la guerre de l'Angleterre contre les Turcs, en 1807, une flotte britannique réussit à atteindre Constantinople, malgré que ses navires, qui comme ceux de l'époque, étaient entièrement construits en bois, aient été bombardés par des boulets de pierre si gros et si lourds qu'il fallait deux hommes pour les mouvoir.

— o —

UNE PRECAUTION



ON a donné aux soldats l'ordre de ne pas lever la tête pour suivre des yeux les avions ennemis qui passent au-dessus d'eux.

Rien n'est, en effet, plus visible pour un aviateur que la figure des soldats quand ils la tournent du côté du ciel.

— o —

PILULES ENIVRANTES

ON sait que les soldats allemands et autrichiens sont drogués par des pilules enivrantes. Il planait depuis quelque temps un mystère au sujet de ces pilules. Il vient d'être éclairci.

On avait cru de prime abord que ces sortes de pilules données aux troupes, étaient un calmant pour apaiser leur faim, mais d'après examens faits sur des prisonniers, par des docteurs russes, on a découvert que c'était pour une toute autre fin. Une de ces pilules contient assez de narcotique ou de matière enivrante, qu'el-

le suffit pour griser à demi un homme, en même temps il se sent émoussillé pour la bataille et beaucoup plus fort, sur le moment.

On prétend que l'on sert deux de ses pilules, chaque jour, aux soldats allemands, surtout au moment d'une attaque des tranchées ou d'une bataille qui doit se livrer sous peu.

Toute distribution de boisson alcoolique cesse le jour où on leur donne ces pilules qui, à la longue, finissent par ne plus faire aucun effet; au contraire à la longue et par abus répété, elles fatiguent et affaiblissent tout l'organisme, tant au moral qu'au physique.

— o —

SON PAPIER A LETTRE

QUAND le kaiser prend la peine d'écrire de sa propre main à quelqu'un, le papier qu'il emploie est de couleur bleue et de magnifique qualité. Il est orné d'un monogramme doré et assez prétentieux et le format de chaque feuille est très grand.

Comme le kaiser n'admet pas qu'on plie les lettres pour les mettre sous enveloppe, les enveloppes destinées à sa correspondance sont de taille gigantesque.

— o —

FUSILS DE GUERRE

C'EST en 1857 qu'on entreprit, suivant l'invention du capitaine Delvigne, de transformer le canon lisse du fusil en canon rayé.



Instantanément, grâce à ce perfectionnement, la portée de l'arme de guerre fut doublée.

LA POUDRE A PATE
Cook's Friend
BAKING POWDER

Se vend maintenant en boîtes de fer-blanc aux mêmes prix qu'elle se vendait en boîtes de carton.

25c la livre—20c les 12 onces
15c la demi-livre—10c le quarteron.

Ne contient pas d'alun. Rend la pâte digestive.

En vente depuis l'année 1862

Fabriqués par W. D. McLaren, Limitée,
MONTREAL.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfik Pacha de Téhéran, Pers.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une

jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

INDISPENSABLES AUX MÉNAGÈRES

pour nettoyer vos boiseries et obtenir un bon résultat, n'employez que des articles de première qualité.

- | | |
|--|--------|
| Tordeuses à torchons, de plancher, depuis \$1.75 à | \$3.00 |
| Torchons à plancher, 25c à | 50c |
| Torchons avec manches, 35c à | 90c |
| O-Ce-dar Mops, pour polir et épousseter, 40c à | \$1.00 |
| Poli à meubles | 25c |
| Epoussettes en plumes, depuis 50c à | \$1.50 |
| Paillassons en acier, le pied carré | 65c |
| Paillassons en cuir, depuis | \$1.75 |
| Paillassons en coco, depuis | \$1.25 |

Aussi brosses, cuvettes en pulpe, ou galvanisées, seaux, etc.



L. J. A. SURVEYER

QUINCAILLIER

LIMIT

52 BOULEVARD ST-LAURENT

TEL., MAIN 1914

L'INSIGNE DES BLESSES



EN Angleterre, on distribue aux officiers blessés en convalescence et qui désirent se promener en ville en civil, des écharpes couleur kaki, munies du bouton de leur régiment.

La couleur kaki a été choisie parce qu'elle est moins visible et ne risque pas d'attirer l'oeil; le bouton est destiné à rappeler d'une façon discutée que le blessé appartient à l'armée.

LA CHARRUE A TRANCHEES

LA machine à creuser les tranchées n'est pas une invention allemande, comme cela a été écrit à tort.

Au cours de la guerre du Transvaal, le ministère de la guerre anglais fit expérimenter divers types de charrues qui creusaient soit des fossés de 2 pieds, soit des tranchées de 3 pieds de profondeur.

Ces machines à creuser les tranchées, maniées par trois hommes, pouvaient faire le travail de cinquante sapeurs.

LA MAIN DE FER

AUCUN personnage de la famille royale allemande, a le droit de voyager incognito sans l'autorisation du Kaiser, paraît-il. La Princesse Augusta Wilhelmine, bru de Sa Majesté hallucinée, se préparait à aller passer quelques jours en Norvège en compagnie de quelques amies de la plus pure noblesse teutonne.

Quelques jours avant le départ, la dame d'honneur de la princesse, présenta à l'empereur la requête traditionnelle pour le permis de laisser partir la Princesse.

L'Empereur étant justement absent, la princesse partit sans réponse, croyant que la permission était bonnement accordée.

Le lendemain de son arrivée en Norvège, elle reçut l'ordre formelle, de la part de l'Empereur, de revenir immédiatement. Ce dernier commença par lui donner une verte admonition et la menaça d'un châtement plus sévère si elle recommençait.

SERVICE RAPIDE

ON peut avoir une idée de l'efficacité du service des transports et des ambulances des armées alliées, quand on sait que des hommes appartenant aux contingents britanniques, ont pu être évacués sur Londres vingt-quatre heures après avoir été blessés à la bataille de Neuve-Chapelle.

L'ORIGINE DES GAZ ASPHYXIANTS



BEAUCOUP d'historiens s'accordent à penser que les anciens Grecs employèrent dans différentes occasions des fumées poussées par le vent et destinées à semer le trouble dans les rangs de l'ennemi. C'est là qu'on peut trouver l'origine des gaz asphyxiants actuellement mis à la mode par les Allemands.

Les Chinois eurent aussi recours à ce stratagème et, dans les guerres de Chine du milieu du siècle dernier, ils jetèrent sur les équipages des navires européens des bombes, dénommées par les marins, en raison de la fumée et de l'odeur qu'elles dégageaient, "pots puants".

Leur effet, pour gênant qu'il était sur le moment, n'était pas mortel.

GRATIS !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Echantillons Gratifs. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 p.m.

Mme Myrriam Dubreuil, 451 rue Rivard

Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p.m.

Dépt. 8, Boite postale 2353

LA CROIX - ROUGE

LA Convention de Genève, d'où est née la Croix-Rouge, est une entente diplomatique conclue en 1864 et signée par les représentants de seize Etats, et qui proclame la *neutralité* des ambulances et hôpitaux militaires, aussi longtemps qu'il s'y trouve des malades et des blessés. "Neutralité" signifie qu'aucun des belligérants n'a le droit de tirer dessus ou de les détruire.

Les Allemands firent, comme nous, partie des signataires de la Convention, ce qui ne les empêche pas de capturer les ambulances et de mettre le feu aux hôpitaux.

— o —

LA TEMPERANCE



POUR encourager le peuple anglais à la tempérance, le roi Georges a pris l'engagement solennel de ne boire ni alcool ni bière pendant la durée de la guerre.

Toutes les caves de Buckingham Palace ont, en conséquence, été fermées et les seules boissons qui figurent sur la table royale sont des limonades et des sirops.

— o —

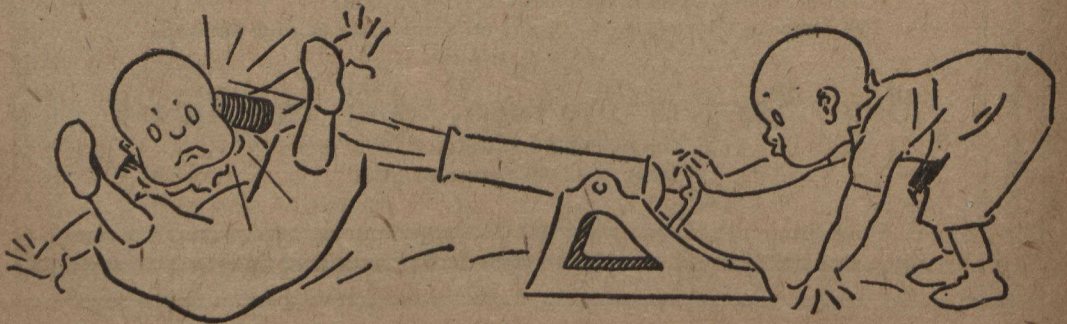
UNE SOURCE THERMALE QUI COUVE LES OEUFS

UN fermier californien a découvert, il y a 3 ans, un moyen ingénieux pour faire éclore les oeufs de ses poules. Il fait passer dans le thermosiphon de sa couveuse l'eau tiède provenant de la source d'Arrowhead, voisine de sa métairie. La chaleur de la source thermale remplace, paraît-il, parfaitement la lampe de chauffage de la couveuse. C'est d'ailleurs tout à fait par hasard qu'il a été amené à envisager cette solution. Une poule mourut une semaine avant que les oeufs qu'elle couvait fussent près d'éclore. Les couveuses artificielles du fermier étant à ce moment inutilisables, le seul moyen de compléter l'incubation lui parut être la source chaude qui jaillissait près de sa grange.

Il se trouva que la température de l'eau thermale, remarquablement constante, coïncida parfaitement avec celle qui doit être maintenue dans la couveuse pour obtenir l'éclosion des oeufs.

Quelle que soit l'originalité de ce système d'incubation il ne peut être utilisé que très exceptionnellement car il faut, pour cela, que l'aviculteur ait à sa portée une source tiède et qu'il puisse éviter ainsi le chauffage artificiel.

— o —



Maison Fondée en 1840

E. AUGER
MANUFACTURIER
ET MARCHAND

— de —

HARNAIS, VALISES
 et toutes sortes de réparation
EN CUIR.

Nous avons constamment en magasin
 des

Suit Cases et Sacs de Voyages
 à des prix très réduits.

148 rue Ste-Catherine Est

(Près Ave de l'Hôtel-de-Ville)

Tel Est 5562

Montréal.

— LA —



Farine préparée de Brodie

La Farine préparée **XXX** de Brodie jouit de la plus grande popularité parmi les ménagères économes. Cette bonne renommée est justifiée, parce que :

La Farine préparée **XXX** de Brodie fait des pâtisseries, gâteaux et biscuits meilleurs et plus légers qu'avec tout autre produit ;

La préparation soignée de cette farine lui conserve en totalité le gluten et les phosphates qui en sont les aliments principaux ;

La Farine préparée **XXX** de Brodie est non seulement saine, économique, nourrissante et de conservation facile mais, de plus, elle donne droit à de superbes primes, argenterie, vaisselle, verrerie, etc., obtenues avec les sacs vides. Demandez partout

La Farine préparée **XXX** de Brodie

Brodie & Harvie, Ltée, 14-16 Bleury, Montréal

LA REVUE POPULAIRE

MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE DE 164 PAGES

POUR \$1.00 PAR AN, OU 50 CENTS POUR 6 MOIS

Poirier, Bessette & Cie, Ed'eurs, Props., 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous; il vous fait gagner deux numéros puisque pour 1 dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour 1 an, ou 50c pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la *Revue Populaire*.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette et Cie, 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

CURIEUX EFFETS DE LA CHALEUR

ON raconte qu'un individu, enfermé dans une prison d'une petite ville suisse, put s'échapper en repoussant les barreaux de la fenêtre de sa cellule. En fait, après son évasion, on constata avec stupéfaction que les pierres dans lesquelles les barreaux étaient précédemment fixés, s'étaient fendues, avaient craqué et puis cédé, comme sous une formidable pression.

Naturellement, tout le monde admira la force du prisonnier capable d'un tel exploit.

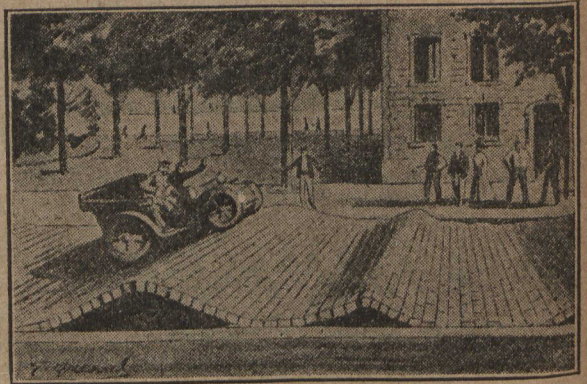
—Les murailles n'ont pas plus résisté que si elles avaient été en mie de pain ! disait-on.

Un architecte vint dissiper cette illusion. Il rappela que la chaleur avait été intense, la veille de l'évasion du captif; il montra que les barreaux avaient été scellés dans le mur.

—C'est la chaleur, dit-il, qui a fait craquer les pierres; le prisonnier n'a eu qu'à pousser légèrement.

La chaleur dilate les corps, en effet. Une barre de fer rougie devient sensiblement plus grosse et plus longue. Tous les bons ouvriers savent cela. C'est pourquoi, en mettant des barreaux à une fenêtre grillée, il ne faut jamais fixer ces barreaux à leurs extrémités; il faut qu'ils puissent se dilater; autrement, ils casseraient les pierres de la fenêtre, ainsi que cela eut lieu dans la prison suisse.

Les poseurs de rails n'ignorent pas, non plus, les effets de la chaleur. Ils laissent toujours un espace libre entre les extrémités de deux rails. S'ils n'agissaient pas



ainsi, les rails se dilateraient tellement qu'ils arracheraient les traverses de bois qui les supportent.

Tous les métaux, le verre, les pierres, le ciment, etc., sont sensibles à la chaleur. Au cours d'un été, la ville américaine de Valparaiso a été le théâtre d'un accident absolument rare et curieux. Sous l'influence de la chaleur tropicale, on vit les pavés de bois se soulever et former une série de "dos d'âne" ou de montagnes russes de plus de 3 pieds de haut. Le trafic dut être interrompu et les principales voies de la ville offrirent l'amusant aspect que présente notre photo. Les pavés de bois reposaient, en effet, sur une épaisse couche de ciment qui, sous l'action solaire, se dilata et se mit à se gondoler, absolument comme nous voyons parfois chez nous le bitume des trottoirs se gonfler.

— o —

Un cocher de Liverpool, qui devint chauffeur d'automobile, refusa de vendre son cheval, qui avait assuré, à lui et à son père, le pain durant plusieurs années. Il prit soin de la bête et la mit dans une pension spéciale pour chevaux où elle continue à jouir de sa vie de tranquillité bien méritée.



Voilette Pare-Brise

Idéale pour l'Auto. Protège la figure contre la poussière et le vent, tout en respirant librement. Munie d'une attache spéciale. Se porte avec ou sans chapeau.

— o —
En marquise, chiffon et voile, et dans toutes les nuances.

EN VENTE PAR

Clear View
PLUMMER
Wind & Dust Proof

Ganterie Royale

483 Ste-Catherine Est - Tel. Est 3341



MINISTÈRE DU SERVICE NAVAL

COLLEGE ROYAL NAVAL du CANADA

Les examens annuels pour l'admission des cadets de marine au Collège Royal Naval du Canada sont tenus en mai de chaque année aux divers centres d'examen désignés par la Commission du Service Civil. Les candidats heureux font leur entrée au collège le ou vers le 1er août qui suit l'examen.

Les demandes d'admission sont reçues jusqu'au 15 avril par le Secrétaire de la Commission du Service Civil, à Ottawa, de qui on peut se procurer les formules de demande d'admission nécessaires.

Les candidats à l'examen doivent avoir dépassé leur quatorzième anniversaire de naissance sans avoir atteint leur seizième anniversaire de naissance le 1er juillet qui suit l'examen.

Pour plus amples renseignements on peut s'adresser à G. J. Desbarats, C. M. G., sous-ministre du Service Naval, Ministère du Service, à Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Sous-Ministre du Service Naval.

Ministère du Service Naval, }
Ottawa, le 11 mai 1917. }

Le département ne paiera rien pour la publication non autorisée de cette annonce.

COMMENT LES ABEILLES EMBAU- MENT

Les naturalistes et les apiculteurs disent que les abeilles pratiquent l'embaumement avec autant de succès que le faisaient les anciens égyptiens. C'est un don précieux pour elles, car sans cette faculté peu de ruches survivraient à l'invasion d'un ou de plusieurs limaçons ou escargots comme le fait se produit très souvent, principalement pendant les temps humides et après les pluies. Ces hôtes étrangers en pénétrant dans la ruche pollueraient de leur bave la ruche et cela serait préjudiciable aux jeunes essaims.

Mais ces hôtes funestes ont à peine franchi l'entrée de la ruche que les abeilles se précipitent sur eux et le tuent avec leurs dards.

Mais que vont faire les abeilles du corps d'un de ces parasites ainsi mis à mort?

C'est alors qu'intervient l'ingéniosité et l'habileté des abeilles. Si elles laissaient le corps où il a été tué, en se corrompant, il empesteraient la ruche. Pour éviter cet inconvénient et ce danger les abeilles enduisent le corps mort d'une couche de cire et elles le laissent là ainsi embaumé à la façon des momies de l'ancien temps.

Si c'est un escargot qui a pénétré dans la ruche, comme elles ne peuvent pas le piquer à travers sa coquille, elle le fixent au fond de la ruche en l'y collant avec de la cire dont elles enveloppent ensuite toute la coquille. C'est alors pour le pauvre escargot l'emprisonnement à vie sans aucun espoir de pardon!

— o —

LES LACS NOIRS

POUR extraordinaire que cela puisse sembler, il existe, dans l'Amérique du Sud, des rivières et des lacs dont les eaux sont naturellement noires.

Si vous retirez un verre d'eau de ces lacs, cette eau offre une couleur brune très foncée, mais elle est limpide, elle est même agréable au goût.

Lorsque des explorateurs découvrirent pour la première fois ce phénomène, ils n'en purent croire leurs yeux. Ils pensèrent que l'eau avait été troublée par quelque accident, qu'elle était malsaine, etc. Cependant, ils suivirent l'exemple des habitants et en burent, en emplirent leurs cuvettes pour se laver, et ils continuèrent à se porter fort bien.

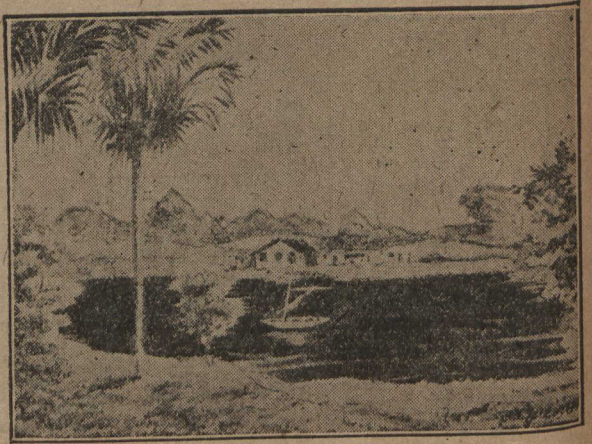
L'un d'eux soumit aux analystes cette *eau-encre*. On se rendit alors compte qu'elle s'était colorée en dissolvant des substances chimiques en abondance dans le lit des rivières et des lacs où elle séjourne.

Sans nul doute, ce mot "lac noir" vous a fait songer à la mer Noire. L'eau de la mer Noire n'offre, pourtant, aucune ressemblance avec celle des lacs américains. En fait, elle est analogue à toutes les eaux de mer.

Le nom de mer Noire lui a seulement été donné par les Tartares qui se fixèrent, il y a quelques siècles, sur ses bords et qui habitèrent le Kaptchak.

Les lacs noirs sont surtout curieux en raison de l'aspect étrange qu'ils offrent sous le ciel pur et riant des tropiques.

Leurs eaux sont, en effet, tellement sombres qu'elles ne reflètent pas la lumière du soleil, ni la couleur du ciel, ni au-



cun détail des arbres ou des rives qui les entourent.

Vous aurez une idée de ce singulier paysage par notre illustration. En fait, on se croirait sur les bords d'un gigantesque encier ou dans un de ces "Palais d'illusion" que créaient les magiciens des légendes.

— o —

UN ARBRE EXTRAORDINAIRE

UN des arbres les plus extraordinaires de l'Afrique est certainement celui qui est connu sous le nom de Baobab.

Cet arbre gigantesque est presque une forêt à lui seul et il peut servir très facilement de palais Sylvestre.

Dépassant rarement 70 pieds en hauteur, ses branches s'étendent horizontalement supportées par un trou qui a une circonférence plus grande que celle de n'importe quel autre arbre connu.

On a trouvé un de ces arbres extraordinaires qui mesurait 40 pieds de diamètre. On a pu en comptant les anneaux concentriques d'un autre, calculer son âge, et on a trouvé qu'il avait au moins 5,000 ans d'existence.

— o —

- Nous Avons Toujours Les Derniers Modeles -

Profitez-en pour vos achats du Printemps ;
Emmagasinage gratuit.

Le seul magasin en ville où acheter a des

PRIX AUSSI BAS QUE CEUX QUE NOUS EN DEMANDONS ;

Un ameublement complet ou partiel

— DE —

*Boudoir,
Chambre
à Coucher,
Salle à Manger
Bibliothèque,
Salon.*



*Spécial :
Tapis,
Prélart,
Rideau,
Portières.*

Une visite vous intéressera et sera de nature à vous convaincre que notre devise n'est pas un vain mot, que **réellement** nous vendons à des

PRIX PLUS BAS QUE PARTOUT AILLEURS

De plus nous vous offrons une ligne complète de Phonolas, cette machine parlante si connue.

Nous avons en main plus de 5,000 records comprenant ce qu'il y a de plus nouveau.

THE J. S. PRINCE COMPANY

WILLIAM LALONDE, PRÉSIDENT.

85 BLVD. ST-LAURENT, TEL. EST 209



LE TAUREAU TUEUR DE BOCHES

DANS la lutte héroïque de la France et de ses alliés pour la défense du droit, de la justice et de la liberté de l'humanité les animaux eux-mêmes semblent parfois se joindre aux hommes pour combattre un ennemi que ses excès ont ravalé au-dessous des pires bêtes féroces.

A Montceau, comme des fuyards venaient annoncer l'approche des Prussiens marchant sur le village, les habitants, espérant de cette façon sauver une partie de leur bétail, ouvrirent toutes grandes les portes de leurs étables afin que les bêtes puissent s'enfuir dans la campagne.

Celles-ci étant toutes sorties s'étaient égaillées dans les champs; seul, un taureau s'obstinait à rester et refusait d'avancer en s'ébrouant, inquiet sur le chemin.

Tout à coup, le canon tonna, et la bête affolée, prenant sa course droit devant elle, sortit du village. En face, sur un tertre, une compagnie allemande venait de prendre position pour l'attaque lorsque le taureau parut.

Rendue enragée par la canonnade, la bête allait dans un galop furieux et, à la vue des soldats ennemis, elle s'élança cornes en avant.

Les "boches" pris de stupeur devant cette attaque imprévue tombaient comme des quilles, et par une décharge, cherchèrent à abattre cet ennemi d'un nouveau genre.

Mais celui-ci, à peine atteint, ne fut arrêté qu'un instant dans son élan, et, bondissant de nouveau, se mit à frapper à droite et à gauche ceux qui étaient à portée de ses terribles cornes. Enfin, un feu de salve en eut raison et il tomba.

L'héroïque taureau avait fait de la bonne besogne, car il avait tué dix-huit Allemands !

— o —

Le drapeau le plus vieux du monde est celui du Danemark qui date de l'an 1219.

Les premières montres qui furent introduites en Angleterre venaient d'Allemagne. Ce fut en 1597.

LE PLUS PETIT PAYS DU MONDE

LA petite république de Saint-Marin enclavée dans le royaume d'Italie, n'est pas, tant s'en faut, le plus petit pays du monde. Il existe, près de la péninsule de Lloyn, dans le pays de Galles, une petite île, l'île de Bardsey, qui ne compte que soixante-dix-sept habitants gouvernés par un monarque modeste qui, outre son auguste fonction, exerce la profession de médecin, de maître d'école et d'officier de l'état-civil.

Ses sujets sont privilégiés, car ils ne paient pas d'impôt, mais ils vivent de

pain d'orge, de lait et de beurre. Les rochers qui entourent leur île leur fournissent une ample provision de homards qu'ils vendent aux étrangers. Détail curieux: leur langue est inintelligible aux Anglais. Aucun journal ne pénètre dans ce royaume.

— o —

La remarquable mosquée de Ste-Sophie à Constantinople, a été bâtie, dit-on, avec un mortier parfumé de musc. Quoiqu'il y ait déjà plus de 1,000 ans passés de cela, on en sent encore la bonne odeur du musc, paraît-il.



EXAMEN DES YEUX

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal.

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

144 RUE STE-CATHERINE EST

Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.



AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

QUAND VOUS DEMENAGEZ

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le 15 au plus tard du mois précédent, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des Nos duplicata.

Nom

Rue

Localité

Ancienne adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE, 129-131-133 Cadieux, Montréal.



J. BRUNET

LIMITEE

Manufacturiers et Importateurs

Monuments Funéraires

Granit pour Constructions

Gros et Détail

Réparations de tous Genres

Renseignements et estimations sur
demande aux bureaux et ateliers.

- 675 -

Chemin de la Cote des Neiges

Tel. Uptown 1488

Montréal

Un échange
de confidences

démontrerait souvent le fait,
qu'une robe, prise pour neu-
ve, avait simplement passé
par nos soins.

Dechaux Frères,
Experts Nettoyeurs
Français

TEL. BELL EST
51-52 et 301

Succursales :
197 Ste-Catherine E
710 Ste-Catherine E

Atelier :
661 rue Montcalm



Lait
Condensé
BORDEN'S
MARQUE "EAGLE"

Gail Borden
EAGLE
BRAND
CONDENSED
MILK
THE ORIGINAL

C'est l'aliment naturel indispensable
au bébé pour qu'il digère bien,
dorme bien, se porte à merveille
et soit une vraie joie pour le
foyer.

Borden Milk Co, Limited, Montreal